
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01103951 8

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesribauduneidyl00choq

2978

LES RIBAUD

Dr CHOQUETTE

LES

RIBAUD

UNE IDYLLE DE 37

"Oh ! que tout était grand dans cette époque antique !

. . . .

Mais le temps, grand semeur de la ronce et du lierre,
Efface le passé d'une main familière,
Et déchire le livre aux endroits les plus beaux !"

HUGO.

198828
19/11/25

MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20 rue Saint-Vincent

1898

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, dans l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par Ernest Choquette, dans le bureau du Ministre de l'Agriculture.

PS
9455
[illegible]

A MON AMI LOMER GOUIN

Membre de la Législature provinciale et du Conseil de l'Instruction Publique.

Il y avait tant d'étoiles ce soir-là......

La montagne estompait si nettement ses deux énormes mamelons sur l'horizon jaunâtre ; les berges illuminées—vert et rouge—défilaient sur le Richelieu en se berçant si amoureusement sous la touée du JULIA ; *le parfum des pom-*

miers en fleurs était si odorant ; le sol, lavé du sang des ancêtres, réveillait à l'esprit des souvenirs si héroïques ; les échos des luttes d'autrefois renaissaient d'une manière si vivace ; tout cela était si grand, si plein de poésie, que vous vous êtes écrié dans un élan :

—Mon Dieu ! que c'est beau votre pays...... Mais il y a un roman là-dedans...... Pourquoi ne l'écrivez-vous pas ?

J'ai répondu :

—Peut-être,...... cet hiver,............ quand viendront les longs soirs où il y aura moins d'étoiles.

L'hiver est venu ;...... quelques inspirations avec...... Elles ont produit mon premier-né littéraire.

Puisque vous m'en avez proposé l'idée, je vous le dédie, en souvenir de ce bon soir d'été...... où il y avait tant d'étoiles.

DR CHOQUETTE

Saint-Hilaire, ce 25 *mars* 1898.

I

A "LA HURONNE".

Il ne reste plus d'autres vestiges, à Chambly,de l'ancienne petite auberge "La Huronne" qui faisait autrefois le coin des deux routes conduisant à Longueuil et à Saint-Jean, que quelques pierres encore enkystées de mortier, auxquelles va se buter parfois le pied distrait du piéton.

Elle n'était pas somptueuse alors, en dix-huit-cent trente-quatre, la petite auberge ! Mais quand on entendait les chocs des verres sur le comptoir, les éclats de chansons qui jaillissaient des fenêtres ouvertes, quand on y voyait les chevaux fumants arrêtés devant la porte, la cour remplie d'un va et vient affairé, plein de vie, elle vous donnait l'illusion du branle-bas d'un immense hôtel.

Le père Latreille, toujours important, empressé, sous son petit bonnet de propriétaire, lui avait fait cette vogue étonnante.

Dans ses rapports quotidiens avec les bureaucrates, les patriotes, les Anglais, les Canadiens, jamais ce qui lui pénétrait dans l'oreille n'en sortait. Il était d'une discrétion de coffre-fort.

Aussi personne ne se gênait de parler

librement devant lui et son auberge était ainsi devenue un rendez-vous très couru.

Il y avait déjà des grondements dans l'air, à cette époque enfiévrée. Les jeunes comme les vieux se sentaient des élans d'enthousiasme et de liberté. Pauvres grands cœurs.

Et à Chambly plus qu'ailleurs, quand les soldats en caserne défilaient en compagnies triomphales, tambours battant, fusils à l'épaule, sabres flottant, si les enfants, se serrant inquiets et effrayés aux genoux de leurs pères, demandaient qui l'on voulait tuer, ils entendaient cette réponse : N'aie pas peur, va, nous en avons des fusils, nous aussi.

De ces pères-là qui avaient inoculé à leurs enfants toute leur âme de patriote, tout leur courage, tout leur orgueil de Français, le vieux docteur Ribaud en était

le type le plus ardent comme le plus parfait.

Sa belle tête grisonnante, solidement plantée sur des épaules encore moins larges que son cœur, résumait tout l'homme.

Caractère ferme et sans tache, pour le vieux docteur, donner la main c'était donner le bras, et quand il la tendait grande ouverte à ses concitoyens Viger, Lambert, Franchère, Gosselin, Boileau, tous ces grands cœurs qui s'échauffaient déjà aux paroles brûlantes et patriotiques de Papineau, c'était son bras en appui qu'il donnait, c'était son aide et ses sympathies.

Ça n'existe plus aujourd'hui, vraiment, ces vieux gentilhommes sans autre blason que celui de leur noblesse d'âme. Bien que jeunes nous sommes déjà apathiques, anémiés, nos épaules sont faites au joug, et les belles vertus qui bouillonnaient

autrefois chez nos ancêtres ne nous ont laissé que des scories.

Le docteur Ribaud était veuf.

Il partageait son amour sans borne entre deux enfants, une fillette de quinze ans, Madeleine, dont il faisait l'éducation lui-même, et Gabriel, un charmant garçon de vingt ans, doublure parfaite, physique et morale, du père.

Quand le vieux docteur rentrait à son foyer de courses pénibles chez ses patients de la campagne au loin, il se sentait heureux et attristé pourtant. Heureux de ces deux enfants qu'il adorait, qu'il caressait orgueilleusement, qu'il admirait sans réserve ; attristé aussi au souvenir de sa femme, souvenir qui lui mettait souvent les yeux humides et qu'il sentait encore voltiger dans sa maison après dix ans de veuvage.

Néanmoins, dans un recoin de son cœur, il y avait aussi place pour une autre amitié ; une vieille amitié sincère et tendre qui s'était constamment vivifiée avec les années. C'était celle qui l'unissait au curé de la paroisse, l'abbé Michaudin,

Vieux comme lui, franc et bon comme lui, soulageant comme lui les douleurs, pleurant souvent avec lui auprès des mêmes misères, partageant parfois le même siège de voiture dans leurs courses aux malades, il s'était fait une soudure admirable et charmante entre ces deux hommes dans le coudoiement de leurs vies identiques.

Rien n'arrivait de joyeux ou de triste à l'un que l'autre n'en fût en même temps heureux ou affligé.

Les enfants du docteur étaient presque ceux du curé, et quand celui-là voulait se

rendre compte du succès de ses leçons, il les soumettait à l'examen de celui-ci.

Cette liaison était vraiment touchante.

....

—Tu sors, Gabriel ?

—Oui, père, si vous le permettez, j'irai m'amuser un peu chez Latreille.

—Mais, mon Dieu, ne crains-tu pas ? chez Latreille, c'est chez l'aubergiste ; tu es jeune, une mauvaise habitude est si vite prise... tu sais... sois prudent.

—Père, vous avez confiance en moi ?

—Oui, j'ai confiance en toi... sans ça...

—C'est que nous allons simplement faire une partie de cartes, quelques amis... Les soldats anglais y vont aussi, et chantent... Ah ! ce n'est pas, cependant, que je les aime plus que vous ne les aimez, père, mais...

—Mais quoi... comment ?

—Ah ! je sens bien, va, qu'ils vous font mal au cœur, ces gens-là... et si jamais...

—C'est bon... tu es un brave... et je t'aime bien.

Gabriel sorti, le docteur Ribaud songea.

Oui, c'était bien vrai qu'il ne les aimait point les habits rouges. Son père était mort en se battant contre eux à Waterloo ; lui-même avait fait volontairement un certain stage militaire et il avait reçu une éducation qui l'avait habitué à regarder l'Anglais comme un ennemi héréditaire.

Qu'y avait-il d'étonnant à ce que son fils eût compris d'instinct ces sentiments intimes.

Et puis, ces cris de liberté, ces appels patriotiques, ces discours enflammés, qu'on entendait et qui échauffaient dejà les masses, surtout dans ce coin de pays, foyer de dévouement et de patriotisme —

la vallée du Richelieu — lui mettaient à l'œil des éclairs particuliers.

Gabriel avait compris tout ça, avait hérité de tout ça, de sa bonhomie charmante, de son indomptable susceptibilité d'honneur, comme il avait pareillement hérité de ses inflexions de voix, de son bon rire en fusée, jusque de ses tics même que le vieux docteur reconnaissait avec un plaisir caché.

Quand Gabriel pénétra dans l'auberge "La Huronne," quatre ou cinq amis, — Gaston de Grosbois, Charles Larocque, Jules de Martigny, Arthur Lemieux, — l'attendaient dejà.

Il était très populaire parmi eux. Son excellente nature, brave et généreuse, ne lui attirait partout que des sympathies.

—Je tiens ma revanche, ce soir, dit gaiement Gaston. Je me sens une veine...

2

—Allons, tant mieux... ça nous fait de la peine, après tout, de te malmener ainsi tout le temps... un si bon garçon... n'est-ce pas, Jules ?

—Absolument... aussi nous allons lui donner une chance, reprit ironiquement Jules, avec un clignement d'œil... Ho ! père Latreille, une demi-bouteille de votre petit bleu et les cartes.

Et les amis passèrent dans un compartiment latéral.

Ce compartiment,—une petite chambre bien simple, une table au milieu, un sofa éventré dans un coin des chaises —représentait, dans " La Huronne, " le lieu des confidences, des conspirations et des combinaisons secrètes.

On pouvait saisir, aux images suspendues ou collées aux murs, aux caricatures, aux vieux tableaux accrochés ici et là, bi-

zarrement, sans symétrie, la légende comme le caractère cosmopolite de l'auberge.

Papineau, les cheveux droits sur la tête, regardait en face le gouverneur Aylmer ; Nelson, le Nelson de Trafalgar, un coin de la bouche brûlé et charbonné par une main impitoyable, tournait avec mépris le dos à un calendrier de la *Minerve ;* dans un coin, Mgr Lartigue, à qui on avait crayonné des moustaches, gardait une expression sévère et peu en place dans cette hôtellerie.

A côté et plus bas, une vieille photographie du premier bateau à vapeur, " l'Hudson." Puis, disséminées partout, peintes de pipes et de bouteilles, des annonces de bière, de tabac, de rhum, de jamaïque des maisons Molson, Beaudry, Renault, etc.

Nos jeunes gens, habitués sans doute

aux décorations bizarres et saugrenues de la chambre, s'installèrent bientôt sans cérémonie.

La partie commença, accompagnée de francs rires, de ces rires de jeunesse si bons et si beaux, où se peint toute la joie de vivre sans soucis, sans remords, sans rien.

A côté, cependant, dans la salle principale, on entendait des éclats de voix ironiques, des apostrophes gouailleuses parsemées de mots anglais.

Les amis prêtèrent l'oreille.

Ce qui faisait ce tapage, c'était l'entrée en tempête de trois ou quatre soldats, alors en garnison à Chambly et qui accompagnés du sous-lieutenant Herbert Henshaw, avaient obtenu permission d'une sortie du Fort, pour faire un peu la noce à "La Huronne," probablement.

—A toi la donne, Arthur.

—En effet... j'ai six points à marquer, n'est-ce pas ?

—Mon brave Gaston, tu ne l'as pas encore, ta veine, dit Gabriel,... du moins, ta veine a de l'athérôme... athérôme, ah ! mon bon, ça te la coupe, ça, hein ? étudie la médecine, tu l'apprendras.

Les amis se mirent à rire.

—Allons toujours... satanés blagueurs, vous verrez à la fin, répondit Gaston.

Pendant que la partie se continuait ainsi, le tapage, à côté, augmentait, et les éclats de voix arrivaient alors très nets, dominant tout le bruit.

C'était le lieutenant, qui, surchauffé, agitait son sabre :

—Nous sommes les maîtres, ici. Rien ne bougera, dans Chambly, que si nous le voulons bien permettre... Depuis les plaines d'Abraham, mes petits agneaux, c'est

l'aplatissement, l'obéissance pour vous ; à nous le commandement et le respect.

Et il accentua sa tirade d'un coup de talon insolent.

Le lieutenant Henshaw s'adressait ainsi aux Canadiens ahuris, qui n'osaient point protester.

—Que feriez-vous, d'ailleurs ? continua-t il avec sarcasme et riant très fort Nous n'aurions que dix louis à donner à vos curés pour vous faire excommunier au premier mouvement et vous tomberiez à genoux ou à quatre pattes. Ah ! que ce serait drôle !

Quelqu'un répliqua sourdement, mais pas plus.

Les amis, distraits et visiblement agacés, surtout Gabriel, continuaient leur partie d'une manière machinale.

La voix d'un soldat reprit :

—On parle de révolte, de soulèvement; mais vous n'avez pas seulement une tête. Ce serait vous faire mettre en bouillie à la première rencontre. Quand nous aurons besoin de bourres pour nos fusils, nous nous battrons avec les *Canayens ;* nous en ferons du papier mâché.

Puis, le lieutenant de nouveau :

—Qu'est-ce que c'est que votre Chénier, votre Papineau ?... des engueuleurs, des acrobates, des vrais farceurs. Il y a Nelson peut-être, et encore c'est un Anglais... Un bon petit coup de canon et tout ça rentre en terre comme des mulots...... Non, pas une tête, pas une cervelle, pas ça......et il fit claquer son index.

—D'ailleurs, on s'embête ici, continua-t-il, et on aimerait ça de fricasser quelques petits Canayens...... Ho ! père Latreille, versez-nous à boire.

Puis, se tournant vers ses compagnons :

—Buvons à la santé de leur grrrrand Papineau ! Et ils pouffèrent de rire tous les quatre.

La partie de cartes était tout à fait interrompue.

Tout à coup on vit Gabriel Ribaud fouiller précipitamment dans ses poches, en tirer son crayon, choisir l'as de cœur dans le paquet de cartes étendues, y tracer son nom, puis enfilant brusquement dans la salle, l'œil en feu, tout droit parmi les assistants :

—Ah ! les Canadiens n'ont point de tête, lieutenant, eh bien, ils ont du cœur au moins.

Et, lui arrachant des mains le verre qu'il se préparait à vider, il lui en jeta brutalement le contenu à la face.

—Voici ma carte, lieutenant, acheva-t-il, et maintenant, allons, dehors, filez.

Cette action de courage avait subitement réveillé la colère des spectateurs, et, dans cette transition bête de la peur lâche à l'audace brutale, tout le groupe de Canadiens voulut se ruer sur le lieutenant.

—Non, permettez, messieurs, ceci me regarde, fit Gabriel avec un grand calme et en s'interposant dignement.

—C'est une rencontre que vous voulez, demanda le lieutenant.

—Oui, ou des excuses complètes.

—Alors, tant mieux,...je vais m'amuser plus tôt que je ne le croyais, reprit-il encore gouailleur.

—Oh ! dépêchez, ou je vous rentre immédiatement vos injures dans la gorge, répliqua Gabriel au comble de la colère, cette fois.

—Très bien, soyez demain sur l'Ile Verte à huit heures avec vos témoins ; j'y serai. Comme j'ai le choix des armes, je prends le pistolet...

—J'accepte tout, acheva Gabriel.

II

UN DUEL

Gabriel avait vingt ans.

A cet âge, on ne voit encore qu'à travers le prisme magique de la jeunesse et tout ce qui frappe le regard en prend les éclatantes couleurs, roses ou vertes, rouges ou bleues, jamais sombres.

Rien n'est encore venu ternir les rêves ;

de l'absinthe on n'a point goûté l'amertume, et les larmes qui nous sont parfois tombées des yeux ont plus souvent été des larmes de joie que des larmes de douleur.

Avec l'idée de sa rencontre du lendemain, Gabriel analysa, pendant cette dernière nuit,ce qu'avaient été pour lui ses vingt ans de vie. Il énuméra les tristesses et les sourires qu'ils lui avaient apportés, et, appuyé sur sa fenêtre sous le grand œil de la lune qui le regardait, il constata qu'il avait souri plus souvent qu'il n'avait pleuré

Il se sentit par instant, des frissons d'épouvante à la pensée que tout ce qu'il avait aimé pouvait s'anéantir dans un clin d'œil. C'était si bon de vivre.

Non, ce n'était point de la lâcheté pourtant ; son honneur lui avait tracé un

chemin dont il ne désirait pas s'écarter et ce n'était pas pour se dérober non plus à la pénible tâche qu'il avait entreprise, qu'il songea longtemps... longtemps.

Que dirait son père ? Avait-il le droit de le faire souffrir si horriblement ? Et sa petite sœur... sa pauvre petite Madeleine...

Il pleura.

Il pleura jusqu'à ce qu'il se fit une torpeur dans son cerveau, et, brisé de fatigues, d'émotions, de sentiments divers, il s'endormit.

Son sommeil ne fut pas long, mais il s'éveilla cependant allégé et plus dispos. Il était déjà six heures. Il se fit une toilette sérieuse, regarda froidement ses pistolets et se dit : allons.

Tout à coup, la pensée de son père le ressaisit plus violente que jamais.

De s'en aller comme ça, sans un mot

d'adieu, sans un encouragement, il eut peur. Il trouva que c'était cruel pour son père, plus cruel pour lui-même et il oscilla entre ces deux angoisses : celle de lui planter en plein cœur, sans préparation aucune, ces mots : "je vais me battre," ou celle de ne pouvoir garder de lui au moins une parole qu'il se répèterait le long de la route et qui, lui semblait-il, l'aurait fortifié pour le combat.

Si, en dehors, pour le monde, Gabriel était un homme, au sein de ce foyer heureux, il était encore un enfant et il eut peur de reculer.

Il écouta, rien ne bougeait dans la maison, et, entrebâillant la porte de la chambre de son père, doucement, dans la crainte de l'éveiller, il voulut aller au moins déposer un baiser d'adieu sur son front.

En dépit de ses précautions, le contact de ses lèvres glacées tira subitement son père de son sommeil et, avant qu'il put s'échapper, il entendit un appel douloureux d'angoisse :

– Que fais-tu Gabriel ?... Que se passe-t-il ?...Tu ne réponds rien... tu m'épouvantes.

—Je venais vous embrasser tout simplement, mon père, et je ne voulais pas vous éveiller.

—Tu me trompes, Gabriel... Rien qu'à voir ta paleur, l'agitation de toute ta personne, je sens qu'il se passe quelque chose de grave... Mon Dieu, qu'y a-t-il ?... Je vais aprendre un malheur... Tu n'as rien fait de déshonorant, n'est-ce pas ?

—Calmez-vous, mon père ; tant que votre exemple lui restera, votre fils ne fera jamais rien dont vous ayez à rougir.

—Pourquoi, alors, cette sortie matinale et mystérieuse?... Et puis tes lèvres étaient si froides en m'embrassant...Mais, tu pleures... tu souffres... voyons, dis-moi tout, va... N'aurais-tu plus confiance en ton père?... S'il faut te protéger, compte sur mon bras, s'il faut te pardonner, compte sur mon cœur.

—Père, on m'a insulté, hier soir, chez Latreille.

—On t'a insulté, toi,... qui?

—Les soldats anglais du Fort, le lieutenant Henshaw en tête. J'ai provoqué ce dernier en duel... Ton fils a ton sang et ta haine, vois-tu.

—Les gredins... Et tu vas te battre. Ah! je comprends maintenant;... malheureux!... une rencontre.

Le vieux docteur était devenu livide en

envisageant les conséquences possibles de cette démarche.

—Ai-je eu tort, dites ? Ils ont sali toutes nos gloires, bavé sur nos compatriotes, ridiculisé notre courage ; ils ont dit, les lâches, que nos prêtres se vendaient... que...

—Et toi, qu'as-tu répondu ?

—Moi, je n'ai rien répondu... J'ai simplement souffleté Henshaw, le chef de la bande, après lui avoir savonné le museau dans le contenu de son verre... Vous l'auriez fait, vous aussi, père, n'est ce pas ?

—Oui, mille tonnerres ! reprit le docteur, subitement fier... C'était un adieu que tu venais me faire alors ?.. Car, as-tu songé que tu peux être tué ?

—Je le sais.

—Tu n'as pas peur de mourir ?

—Non, j'ai seulement peur de ne plus vous revoir.

—Avec quelle arme te bats-tu ? Quels sont tes témoins ?

—Gaston et Jules. C'est pour huit heures sur l'Ile Verte. L'on se bat au pistolet.

—Au pistolet ?... Viens prier, dit simplement le vieux docteur en entraînant son fils devant le portrait de sa mère où ils se jetèrent à genoux tous deux.

—Tu as peur de me quitter, dis-tu ; si tu me perds, prie pour retrouver celle-là.—Maintenant, va à l'honneur... Ils ont tué mon père, peut-être épargneront-ils mon fils.

Gabriel avait réglé son affaire pour ne point donner l'éveil à la maison paternelle et il avait été convenu dans ce but qu'il irait lui-même rejoindre ses témoins.

Le vieux docteur Ribaud, dans un sentiment d'angoisse indéfinissable, le regarda disparaître à un tournant de la route et il resta longuement, le regard cloué. Puis tout à coup, saisi d'une idée subite :

—Comment,... il va se battre,... sans médecin... s'il était blessé, murmura-t-il,... j'irai moi aussi.

Il enroula fiévreusement quelques instruments dans sa trousse et il partit, non à la poursuite de Gabriel, mais dans la direction du presbytère de la paroisse.

Le docteur Ribaud n'avait pas senti la transition de son enfant à l'âge d'homme. Pour lui, c'était toujours Gabriel, le petit Gabriel qu'il avait bercé dans ses bras, qu'il avait instruit, qu'il avait couvé de sa protection constante et dont il avait fait un gentilhomme et un chrétien.

Un père, c'est plus qu'un homme.

L'homme s'occupe du présent ; le père regarde l'avenir. C'est dans un intérêt humanitaire que le père de Gabriel s'était dit : Sans médecin, s'il était blessé ; c'est dans une pensée terrible et profonde vers l'avenir qu'il ajouta : Sans prêtre... s'il était tué.

Et il était accouru chez son vieil ami, l'abbé Michaudin.

—Viens, dit-il, en l'attirant brusquement dans sa précipitation, hors la porte,... hâte-toi.

Il venait de voir déjà loin, sur la nappe d'eau, — unique dans l'univers par sa beauté sereine, — qui forme le bassin Chambly, deux chaloupes qui se suivaient en creusant parallèlement leur sillon calme et tranquille vers l'Ile Verte.

—Où m'amènes-tu, interrogea l'abbé !

—Qu'importe,...il y a peut-être une âme à sauver.

—Et tu paraîs t'intéresser beaucoup au sort de cette âme, je le sens—tu fais pitié à voir.. Est-on malade chez toi ?

—Grand Dieu ! si je m'y intéresse... C'est la-bas qu'il faut aller, dit-il, en pointant son doigt.

Le bon abbé, sans ajouter un mot se laissa conduire par le docteur qui le poussa dans une chaloupe. Il lui semblait qu'il devenait somnambule. Ribaud empoigna nerveusement les rames dont il battit l'onde vigoureusement.—Il avait aperçu deux groupes, à la marche solennelle et recueillie, qui s'enfonçaient confusement sous les arbres de l'île.

Ces deux groupes, c'étaient, l'un, Gabriel Ribaud, Gaston de Grosbois, Arthur Lemieux, l'autre, le lieutenant Hen-

shaw, le porte-drapeau Archie Lovell, le capitaine Percival Smith.

Ils allaient, race contre race, orgueil contre orgueil, tirer, un contre un, le premier coup de feu dont l'écho grossi et multiplié devait retentir quelques années plus tard... cent contre cent, cette fois.

Il n'y avait pas un souffle dans l'air ; seules les grives et les linottes continuaient leurs notes gaies et rompaient le silence majestueux qui enveloppait toute la scène.

Les préparatifs furent bientôt faits.

L'honneur les avait amenés là pour se battre, pour se tuer peut-être, pas pour autre chose. Mais quand ces deux jeunes gens se virent face à face, le pistolet au poing, prêts à risquer leur vie, quel sérieux retour dans le plus profond de leur âme ne durent-ils pas faire ?

Est-ce que Henshaw, loin, à mille lieues

des siens, ne revit point alors, dans un éclair, son foyer, son *home*, ses compagnons de là-bas, des arbres sur la colline un coin vert de prairie, une mèche blonde d'amoureuse ?...

Quant à Gabriel, tout lui tourbillonna dans la tête, non sous le coup de la peur, sans doute, mais une espèce de vertige lui déroula à l'esprit tout le tableau si heureux de sa jeunesse et il se sentit une incontrôlable comme une torturante envie de crier, d'appeler son père, sa mère... sa petite Madeleine.

—Etes-vous prêts, messieurs ?

C'était la voix pleine de gravité de Gaston.

Le lieutenant Henshaw acquiesça de la tête ; Gabriel répondit fermement : oui.

Gaston reprit, comptant lentement comme en cadence :

—Un... deux... trois... feu.

Les deux pistolets s'abaissèrent terribles et l'on entendit que comme une seule détonation. La fumée n'était pas encore disparue que l'un des combattants était tombé, Gabriel Ribaud.

Mais, en même temps, à dix pas, un cri farouche et étranglé avait retenti ; c'était le docteur lui-même, qui, en arrivant, venait de voir son fils s'abattre et qui se ruait à son secours. L'abbé Michaudin le suivait.

—Gabriel, soupira-t-il, comme pour l'éveiller, et lui soulevant la tête de ses mains... Gabriel !

—Mon père, murmura doucement celui-ci, en remuant à peine ses lèvres où le sang bouillonnait déjà.

Le bon vieux docteur comprit, à ce symptôme, toute l'impuissance de son art,

et se tournant, pâle et défait, vers son vieil ami :

—A toi, Michaudin, c'est à toi de le guérir, sauve-le.

L'abbé, aussi consterné, aussi défait, étendit solennellement le bras et fit un geste de pardon au nom du Christ sur la tête de Gabriel.

Une minute après, Gabriel expirait.

L'affolement désespéré du docteur fut navrant.

—Les gredins, hurlait-il, sans cesse... les gredins... Ils ont tué mon père, ils ont tué mon fils... et, ramassant le pistolet qui gisait encore par terre, tombé de la main défaillante de Gabriel, il le brandit menaçant au-dessus de sa tête tout en promenant autour de lui un regard chargé de vengeance. Et cette phrase commencée, ainsi achevée dans un geste

de provocation voulait dire : mais il reste encore moi à tuer, et il aurait voulu s'élancer sur un ennemi qu'il voyait, qu'il poursuivait.

L'abbé s'interposa une parole de paix sur les lèvres.

— C'est vrai, dit le docteur, pardonne-moi, et il se laissa choir anéanti à côté de son fils.

Ne voyant rien, ne distinguant rien autour de lui, absolument perdu, il se sentit un instant enveloppé dans un nuage de brume. Tout ce drame poignant, accompli dans un clin-d'œil, se continuait dans son cerveau et l'étourdissait.

Bientôt il se fit un réveil.

Quel tableau lui apparut ! Et dans ce tableau, quelle leçon vint le frapper !

D'un côté, son fils, un filet de sang aux lèvres, étendu, mort ; à genoux auprès ce

lui, son ami Michaudin ; lui-même, abattu et suffoquant ; de l'autre, les officiers anglais, solennels dans leur uniforme, immobiles, graves, une expression de pitié sur la figure. Ici, lui et les siens, couchés ou écrasés ; là, en face, eux, debouts et vainqueurs.

Il lut toute son histoire dans ce contraste et un sentiment mêlé d'orgueil, de douleur révoltée, l'envahit et le releva.

Il venait de voir en même temps s'échapper une larme de l'œil d'un des témoins, le capitaine Smith, et cette larme, jaillie sous le coup de cette douce compassion qui sommeille toujours dans un recoin quelconque du cœur humain, l'avait plutôt offensé :

—Non, pas de pitié, s'il vous plaît,... cessez vos simagrées hypocrites...j'ai assez de larmes pour pleurer seul la mort de

mon fils et j'ai assez de cœur pour le venger.

Puis, comme tout à fait affolé, il se penche sur le corps inanimé de Gabriel, l'enveloppe de chaudes étreintes, lui soupire des mots caressants, le nomme, l'appelle : Gabriel !... mon Gabriel !

Hélas ! celui-ci ne lui répond point.

— Michaudin !... Michaudin !... cria-t-il, comme dans un appel désespéré au secours, et, au milieu d'un sanglot affreux, déchirant, il se précipita comme un enfant dans les bras ouverts de son ami.

Le lendemain, il ne fut bruit que d'un pénible accident de chasse arrivé à Gabriel, et les véritables détails de l'affaire ne se firent jour que vaguement, confusément, quelques années plus tard, alors que l'herbe était déjà poussée sur sa fosse, dans le petit cimetière de Chambly.

III

BAL CHEZ LE SEIGNEUR DE ROUVILLE

C'était l'été et c'était Saint-Hilaire ; été, saison incomparable dans notre province où le zéphyr souffle en caresses constantes ; Saint-Hilaire, coin de pays magique, embaumé des lilas et des pommiers en fleurs, où le pied n'écrase que des œillets et des marguerites.

Coin de pays jeté par Dieu dans cet encadrement fantastique que forment, d'un côté, le Richelieu jaseur, de l'autre... ah ! de l'autre, sa montagne, toujours verte, toujours belle, toujours parfumée.

Et comme couronnement à cette magie des choses, un lac, perché à six cents pieds au creux de collines nombreuses, où il s'enchâsse comme une émeraude, et dont il réverbère les longues silhouettes en clocher des cèdres résineux.

C'est au milieu de ce décor féerique, sans cesse léché des caresses amoureuses et plaintives du Richelieu, en face de la montagne Saint-Hilaire, que le seigneur de Rouville, dans son âme d'artiste, avait fait élever son château.–C'était une construction gothique, large et majestueuse, dont l'ensemble se développait au-dessus des pelouses vertes, des réseaux des allées

sablées, des haies d'arbustes et des murailles revêtues de lierre qui longeaient la route en lacet conduisant au perron lui-même.

A voir la correction irréprochable de l'agencement des salles, la disposition de l'ameublement, le fouillis des statues et des in-quarto immenses à dos de cuir incrustés de chiffres d'or, — éparpillés aujourd'hui, je ne sais comment, et que l'on retrouve dans différents foyers, convertis en jouets aux mains des enfants — on sentait le tempérament de son propriétaire.

Car c'était un caractère original que celui du seigneur de Rouville. Le souvenir des fêtes qu'il donnait à cette époque n'est pas disparu.

Il cherchait par ce moyen à pacifier ses compatriotes, à masquer, sous les parfums répandus des bals, l'odeur de poudre qui fusait dans l'air, et il conservait ainsi

sa popularité et des relations amicales dans les deux camps.

Ses fêtes pouvaient apaiser certaines aigreurs peut-être entre concitoyens, parfois aussi elles les envenimaient. Car dans la liste des invités, c'était un coudoiement de noms français et anglais et le seigneur de Rouville, avec son cœur français et ses aspirations de bureaucrate, servait de point de réunion ou plutôt de contact entre les deux races qui se surveillaient déjà avec défiance à cette heure-là, le regard louche.

On retrouvait là, le colonel Weir, les commandants Campbell, Cooper, les capitaines Curran, Smith, tous officiers de l'armée en état de service à Chambly et à Sorel. Les Blake, les Patton, les Price, les Yule frôlaient dans le tourbillonnement des danses ou aux abords des buffets les

de Martigny, Cardinal, Franchère, de Grosbois, de Labruère, Viger, Ribaud, de Boucherville, Allard, etc.

Il s'échangeait là, entre quelques-uns de ces hommes, des poignées de mains oú il y avait du broiement. Des mots terribles et gros de sous-entendus s'échappaient dans la conversation, toujours sur un ton très correct de politesse et de gentilhommerie, il est vrai, mais qui causaient des blessures longtemps inoubliées.

C'est dans une de ces réunions là que l'on retrouve Madeleine Ribaud ; réunions demi-mondaines, demi-politiques où les jeunes dansaient, où les vieux discouraient sur les affaires du pays, où s'ébauchaient les mariages dans les salons, où s'ourdissaient aussi les plans de campagne dans les boudoirs.

Ce n'était plus la petite Madeleine dont nous avons déjà parlé. C'était maintenant une ravissante jeune fille grande et belle que les regards émerveillés suivaient instinctivement au passage, tant il y avait de majesté, de grâce naïve en même temps dans toute sa personne.

Il planait quelque chose de mystérieux, d'ailleurs, quelque chose d'inexprimé à son endroit, et, dans le frôlement des invités, un sentiment d'indéfinissable sympathie l'accueillait partout et s'attachait à elle.

Pourquoi ? Je l'ignore.

Peut-être, était-ce dû à sa qualité d'orpheline, à l'accident qui lui avait enlevé son frère et qui avait soulevé tant de suppositions. Peut-être aussi aux attaches, aux soins jaloux, à la garde constante et sublime qui l'avait doublement faite la fille de son père. Et puis qui sait ? le docteur

Ribaud était d'origine française, le nom de son père était inscrit sur les monuments qu'on élève aux héros morts pour leur pays; tout ça réuni pourrait expliquer probablement cette sympathie générale.

Et ce fut le même sentiment d'admiration qui accueillit Madeleine à son entrée au bras de Gaston de Grosbois.

—Vous me paraissez toute rêveuse, Madeleine ?

—Moi, rêveuse ? Allons, nous avons assez de la réalité sans recourir aux rêves, il me semble. Mais, pourquoi me dites-vous ça, Gaston ?

—Mais tout simplement parce qu'à votre âge, on ne doit penser qu'à rire ; il sera bien temps, allez, plus tard, d'envisager les décevantes perspectives de la vie... Pourquoi passez-vous dans le bal le regard perdu, pourquoi dansez-vous

comme sous le coup d'un ennui pénible ? car, c'est vrai que vous avez l'air toute chose ce soir, Madeleine.

—Vous êtes bon physionomiste, cousin, savez-vous ;... vous êtes plus sérieux et plus perspicace que vous ne le paraissez.

—Non,... seulement, j'ai vécu, j'ai vieilli, voyez vous ; j'ai sondé plusieurs cœurs de femmes, ils sont tous pareils, au même accord, et tous les orchestres et fanfares du monde ne sauraient faire assez de bruit pour en étouffer chez elles les premiers battements d'amour... et il bat fort, votre petit cœur, ce soir, Madeleine.

—Vous êtes singulier, Gaston, et vous dites des choses... reprit-elle en riant.

—C'est bon, riez, j'aime mieux ça, mais je lis quand même à livre ouvert... Voyons, acceptez mon bras ;... écoutez quel gentil motif de valse,...ça vous donne

une démangette aux talons... Et ils tourbillonnèrent tous les deux parmi les couples enlacés, sous les candélabres flamboyants de la grande salle du château de Rouville.

Elle dansa longtemps, Madeleine, comme pour s'étourdir et chasser de son esprit une idée obsédante. Est-ce que Gaston aurait diagnostiqué juste ? Y aurait-il du vrai dans son badinage inoffensif ?

Elle se laissa tomber tout à coup, épuisée, des perles de sueur aux tempes, dans un large fauteuil.

A côté, une dame âgée, qu'elle salua gentiment d'un joli sourire, soutenait, avec un jeune homme en uniforme, une conversation jugée sérieuse au pli songeur qu'elle lui mettait au front. Alors, cessant brusquement le dialogue, la dame se tourna vers Madeleine :

—Mademoiselle Ribaud, permettez-moi de vous présenter monsieur le capitaine Percival Smith.

Le capitaine se leva gracieux et fit un salut profondément respectueux à la jeune fille.

—Je n'avais pas eu l'honneur de vous être présenté, ajouta-t-il, mais j'ai tant entendu parler de vous, de monsieur le docteur votre père, qu'il me semble que je vous connais depuis longtemps.

—J'en suis agréablement flattée, monsieur, reprit Madeleine.

—Oui, vous êtes une vieille connaissance,...voyons... depuis... oui, cela devait être en mai, vous rappelez-vous ? — non, vous ne vous rappelez pas, suis-je stupide !— une parade militaire que nous avons faite par les rues du village ?... Vous étiez là-bas, sur un bout de trottoir,

sous un grand orme... Pour commander ma compagnie, je me suis trouvé placé presque à côté de vous... oui, c'était le 17 mai...

—Comme vous avez bonne mémoire... mais je me souviens aussi moi. Vous avez dit comme ça à vos soldats -je ne le répète point, vous ririez trop—mais vous avez fait une grosse voix, j'ai eu peur, savez-vous ?... et votre compagnie docile, a tourné à gauche sous votre commandement ; puis vous l'avez suivie et en vous éloignant vous vous êtes retourné deux fois, vous, vous seul, et vous avez regardé quelqu'un.

—Ou quelqu'une.

—Peut-être...

Madeleleine avait pris une expression de joie soudaine sous le long regard doux et bon de Percival, et Gaston n'aurait déjà

pas pu la lutiner sur la rêverie ennuyée qu'il avait remarquée il y a un moment chez elle. Car chez ces femmes si vite abattues aussi vite relevées, dont le cœur vibre à la moindre émotion, il s'établit un courant instantané entre leur état d'âme et leur physionomie.

Et l'on n'aurait plus reconnu la Madeleine de tout à l'heure en la voyant reprendre, enjouée, une petite moue gamine au coin des lèvres :

—C'est bien charmant, ce que vous me dites là ;... je suppose bien également que vous n'avez entendu que de bons propos sur le compte de mon père et sur le mien, aussi, n'est-ce pas ?

—Ah ! sans doute... je n'aurais pas permis qu'il en fut autrement, d'ailleurs.

—Vraiment !

—Mais oui... En doutez-vous ?

—Je ne sais, moi... Dans tous les cas c'est très aimable de votre part.

—Pas autant que de la vôtre, néanmoins, car savez-vous qu'il me semble que le bal me paraît plus gai, l'orchestre plus entraînant depuis que le hasard vous a mise à côté de moi... Est-ce que vous répandez toujours ainsi le bonheur en gerbes autour de vous, mademoiselle ? Je le trouvais terne tantôt ce bal, je m'y sentais maussade et comme vous l'avez tout à coup ensoleillé.

—C'est singulier, j'éprouvais la même sensation ; j'y étais pareillement ennuyée ; maintenant.........

Elle s'arrêta subitement.

Et tous deux, gênés, mal à l'aise, restèrent longtemps sans trouver un mot à ajouter, pas le moindre petit mot.

Les femmes ont mieux que les hommes

le talent de cacher le fond de leur âme et Madeleine dans un effort, se composant une figure indifférente, reprit au bout d'un instant, comme ça, en l'air :

—Vous l'aimez votre métier de soldat, n'est-ce pas ?... Ce doit être si gai vos courses à cheval, vos parades, votre tir à la cible...

—Oui, beaucoup, mademoiselle.—Ah ! mais ce n'est pas pour sa gaieté, cependant, que je l'aime. Croyez-vous que ce soit vraiment gai de se sentir perdus comme nous le sommes, loin des nôtres, parmi une population où souvent nos noms anglais deviennent un épouvantail.

—Vos noms,... comment ?

—Ça ne vous fait pas peur, à vous, parce que je m'appelle Percival Smith, et vous comprendrez un jour, trop tôt peut-être, combien je dois vous en remercier,...

mais pour tant d'autres... Oh ! non, ce ne sont point les parades, les exercices qu'il faut aimer, mademoiselle, c'est le devoir... c'est son pays...

Une voix fit écho dans le boudoir de droite qui fit tressaillir Madeleine ; elle répétait :

—C'est le devoir avant tout c'est son pays qu'il faut aimer.

Quelqu'un reprit :

—Aimer son pays ?... Croyez-vous que ce soit véritablement aimer son pays et sa race et sa famille et son foyer, que d'aider un mouvement qui ruinera son pays, qui affaiblira sa race, tuera sa famille, brûlera son foyer ?

—Il y a de ces nécessités, parfois.

—Et vous croyez que c'est du patriotisme ?

La voix monta :

—De patriotisme, s'il vous plaît, n'en parlez point. Il y a deux noblesses, avec blason et sans blason ; il y a aussi deux patriotismes, avec le pouvoir et sans le pouvoir, avec le gouvernement, et sans le gouvernement... J'aime mieux le dernier, moi.

Il se fit un silence. Puis la même voix continua :

—Des aplatissements, des écrasements de dos, ça peut assouplir les muscles, mais ça disloque les organes.

—Je tiens, cependant, docteur, qu'avec " ces quatre-vingt-douze résolutions " on nous mène droit à une échauffourée, à un désastre.

—On ne mènera que ceux qui veulent avancer, pas ceux qui reculent, monsieur de la Broquerie.

Celui-ci répondit :

—Tout le mouvement est déjà percé, troué, branlant sur trois pattes. Croyez-moi : la division, les rivalités n'ont jamais rien édifié de solide... Les plus lancés dans l'insurrection se sont déjà dérobés ; voyez Cuvillier, Quesnel, Bédard et d'autres encore... Moi, si je croyais au mouvement, j'en serais.

—Quel âge avez-vous ?

—Quarante ans.

—Moi, j'en ai soixante et deux. Je touche d'un bout à l'indépendance américaine ; je compte bien atteindre l'indépendance canadienne de l'autre ; ce n'est pas trop pour une vie. On n'y croyait pas alors non plus au succès ; mais Lafayette y a cru, Rochambeau y a cru ; s'ils avaient Washington, nous avons Papineau,... et voyez la différence, on se battait là, de la

même race, de la même langue, de la même foi, tandis que nous...

—Il y a des Canadiens pourtant qui...

—Ah ! non, par exemple, interrompit la voix sonore du docteur Ribaud, pas ce blasphème, je vous prie... Dieu ferait éclater leurs fusils dans leurs mains... Il y aura bien assez des soldats anglais avec leurs habits rouges, allez...

Perciyal avait tenté, à différentes reprises, de renouer son entretien avec Madeleine, mais le dialogue du boudoir voisin coupait à tous les mots, en bribes de phrases distraites et sans suite, ses tentatives de conversation. Les voix s'enfonçaient malgré lui dans son esprit et y éparpillaient en désordre ses idées.

Avec sa connaissance des hommes et des choses du pays à cette époque, il avait tout de suite saisi la signification politi-

que de la discussion. Madeleine, naïve et confiante, tenue en dehors de ces détails, était plutôt intriguée en elle-même par la voix de son père, et se demandait simplement ce qu'il disait.

Les deux interlocuteurs avaient cessé de parler. Au bout d'un instant, monsieur de la Broquerie ajouta gravement, avec un sous-entendu :

—Je comprends, pour vous c'est autre chose, et je vous admire ;... vous êtes blessé là, au cœur, et vous n'avez pas en médecine de remèdes à cette maladie-là...

Le vieux docteur soupira. L'autre reprit :

—Mais pour ceux qui sont atteints à la tête ou ne sont pas atteints du tout, il y a l'or, il y a les places, les honneurs,... vous verrez.

—C'est bien, nous verrons, acheva le docteur Ribaud, en se levant ; mouvement qui amena sa solide stature droite et majestueuse dans l'encadrement de la porte du salon, où, dans la pâleur gardée de l'émotion de la discussion, elle prit l'apparence d'une statue.

Il promena un regard chercheur sur les couples de danseurs qui ondulaient en cadence,et,apercevant sa fille, assise à côté de l'officier, il s'avança vers elle :

—Qu'est-ce que cela signifie ? Madeleine. Tu entends ces beaux accords et tu ne sautilles point un peu ? serais-tu déjà fatiguée ?

— Mais, mon père, je n'ai pas fait vœu de remplacer le mouvement perpétuel... Je converse avec monsieur le capitaine Smith,... que je me fais un plaisir de vous présenter.

Le docteur le salua poliment en ajoutant une banalité quelconque, puis il reprit :

—Il me semble que j'aurais la fantaisie d'essayer mes vieilles jambes, et, si monsieur le permettait, je t'offrirais mon bras pour un tour de valse ; veux-tu accepter ?

— Comment, mon père, avec vous ? Ah ! que je suis contente. Vous voulez bien, monsieur Smith ?

Et tous deux, Madeleine, la figure rayonnante. fière de son père comme du plus beau cavalier, lui, également orgueilleux de sa fille, s'élancèrent légèrement comme deux jeunes amoureux heureux d'afficher leur amour et de le crier bien fort aux passants quelconques du chemin.

Ce fut un murmure presque religieux

d'admiration sincère qui les accueillit et. un à un, les couples s'arrêtèrent pour les regarder, émus de la beauté de ce spectacle charmant : un père qui danse avec sa fille ; cheveux blancs et cheveux blonds.

Seul, Gaston, en voyant Madeleine s'éloigner de l'officier anglais au bras de son père, s'était murmuré :—je m'en doutais bien, moi.

Non, Gaston n'était pas seul, Percival Smith aussi avait dit :

—Je le savais :

IV

JOURNAL DE MADELEINE

Le lendemain du bal chez le seigneur de Rouville, Madeleine s'était levée souriante, un petit pli de satisfaction aux lèvres.

Et seule, tout en peignant ses cheveux, ajustant ses pantoufles, parfumant son mouchoir, dans le va et vient de sa toi-

lette, elle repasse les divers incidents de la soirée.

Elle se surprend parfois le regard fixé comme devant un visage qu'elle épie, ou l'oreille tendue à une interrogation qui ne vient pas et subitement saisie d'une joie gamine elle lance au plafond sa brosse à dent, une serviette qu'elle rattrape en sautillant.

Elle s'amuse, se complaît dans ses propres distractions, les prolonge à plaisir et met un temps infini à relever simplement une mèche rebelle de cheveux.

Elle entend bien une voix intérieure qui lui dit : mais vite... oh ! donc, Madeleine, es-tu folle ce matin que tu ne te hâtes point de descendre prendre ton café avec ce bon vieux père que tu adores si fort et qui t'attend sans doute ?... Et en même temps, une réplique ajoute : Mais non, va douce-

ment Madeleine ; c'est si gai ces idées qui te trottinent dans la tête, c'est si joli ce petit motif de valse que tu chantonnes, c'est si gentil ce bout de moustachette en croc, si agaçant aussi ;... va doucement Madeleine, tout doucement...

—J'entendais avec étonnement mon vieux François, pendant qu'il attelait à la charrette l'autre jour, qui disait du père Latreille : " Il parle au diable."—Je commence à croire que, réellement, il y a des hommes qui parlent au diable...—Gaston, par exemple. Qu'est-ce qui le fait ainsi lire à travers mon cœur ?... Car c'est vrai que j'étais d'abord rêveuse et ennuyée à ce bal... Pour un rien je me serais mise à bouder .. Si j'avais eu neuf ans, ça y était, mais à dix-huit ... Je l'aime bien pourtant, Gaston ; il est si dévoué, si bon, mais voilà, il est trop curieux et

puis il me regarde toujours avec un si drôle d'air dans ces réunions-là !...—Il me devine trop, ça m'agace... Je suis certaine qu'il connaît tous mes secrets,ce garçon-là.

Madeleine se parle ainsi, seule, et tout en faisant ces réflexions, tapote un oreiller, pousse du pied sous le lit un bout de savate qui pointe, enlève un flacon qu'elle remet distraite à la même place, un instant après, se surprend aux mains une jupe quelconque dont elle ne sait que faire.

Et toujours la petite voix suggestive qui lui souffle : doucement, Madeleine, va lentement, bien lentement... et lui jette en terminant des fragments de phrases : " vous rappelez-vous... commandement... parade militaire... 17 mai "

A ce dernier souvenir, Madeleine, peut-être pour qu'il ne s'échappe point et continue à bourdonner agréablement dans

son esprit, va pousser hermétiquement la porte de sa chambre ; elle prend une petite clef brillante à cordon rose et blanc, ouvre un vieux secrétaire, en tire quelques liasses jaunes de journaux cassés aux pliures, des romans, et en dessous le dernier, un gros cahier de parchemin qui s'ouvrit de lui-même, à une certaine page comme par ressort, tant la place en était bien marquée.

D'abord employé à la tenue des comptes du docteur, on y lisait dans les premières feuilles des noms de patients morts ou encore vivants, suivis de chiffres... des louis, des francs... entremêlés d'expressions pharmaceutiques ou médicales. Puis, abandonné je ne sais pourquoi, Madeleine lui avait à son tour confié ses pensées les plus cachées en en faisant son journal.

Il s'était ouvert à la date du deux novembre 1835. Mais novembre, c'est si triste, que Madeleine glissa par dessus les feuillets pour s'arrêter à la date du 17 mai. Elle relut :

17 mai 1836.

Comme tu es lourd, aujourd'hui, mon gros cahier jaune. Est-ce les idées que je trace qui te donnent ce poids ? Est-ce ma force plutôt qui décroît ? Non, ce ne sont pas là les raisons, n'est-ce pas ? je n'ai pas su te prendre, voilà tout, dans ma hâte de te parler, je suppose.

C'est que j'ai un joli secret à t'apprendre ; j'ai vu les soldats du Fort : tu sais ces grands soldats qui traînent des carabines, des baïonnettes, des sabres, ils font peur de loin ;... de près, ils sont gentils, jolis garçons, les uns blonds, les autres

bruns Et habillés comme ça en costume rouge, dans l'uniformité régulière de la marche, ils vous ont un petit air pimpant et fier très agréable.

Ils paradaient en corps aujourd'hui à travers les rues ; ils tournaient à gauche, à droite, avec un cliquetis de baïonnettes, sous les commandements du capitaine : forward... shoulder arms... right about turn...

C'est ça qui m'a le plus effrayée, les commandements.–Brrr...si ce n'eût été la jolie moustache du capitaine, sa voix ferme et sonore, ses éperons qui tintinnabulaient sur les cailloux du chemin—je me serais enfuie... — Mais, je ne me suis pas enfuie.

Je voudrais bien connaître son nom, au capitaine...

Un moment.j'ai eu envie de le lui demander ; je n'avais qu'à ouvrir la bouche et

lui dire : Beau capitaine, va, si tu savais comme je te trouve charmant, tu m'apprendrais bien ton nom ; car il s'est trouvé à quatre pas de moi.

Je suppose même qu'il a eu envie, lui aussi, de me le dire, car en s'en allant derrière sa compagnie, il s'est retourné deux fois, et je suis certaine qu'il m'a regardée.

Tu ris de ça, toi, mon gros parchemin, et tu secoues tes feuilles épaisses pour que je ne parle pas de pareilles balivernes... mais je t'en conterai bien d'autres, va, j'y compte bien aussi, car que veux-tu que je te dise autre chose ?... je ne te parlerai toujours pas d'histoire de France.

J'ai raconté ça à papa, ma promenade et ma rencontre des soldats anglais ; je lui ai dit combien je les avais trouvés gentils, pas effrayants du tout. Mais papa

est trop sérieux, lui ; et mes histoires ne l'ont pas amusé du tout... D'ailleurs, il les a vus tant de fois, ces soldats.

---

2 juillet, 1836.

J'arrive du cimetière, où je suis allée répandre des fleurs, des prières et des larmes sur les deux tombes qui y dorment pieusement et qui contiennent ce que nous avions de plus cher au monde. Mon père, en triplant son amour, sa protection, sa tendresse, remplace maintenant pour moi ces deux disparus.

Pauvre père, lui qui m'accompagnait pour que je sois forte, pour essuyer mes larmes, il a bien pleuré et c'est moi qui l'ai consolé.

Je vais ainsi en pèlerinage avec lui, chaque année, à pareille date. C'est l'an-

niversaire du triste accident qui a emporté notre cher Gabriel. Ni l'un ni l'autre, nous ne l'oublions. Je prépare deux bouquets, l'un de pensées, l'autre de myosotis, et nous allons.

Quatre ans, c'est déjà loin, et, dans ma jeunesse, bien des choses, mal retenues ou incomprises, ont pris une forme indécise et vague ; mais aujourd'hui, par cette matinée sans soleil, l'image de Gabriel, son image de jeune homme beau et vigoureux, m'est apparue aussi vivante et aussi nette que lorsqu'il me portait dans ses bras, me tenait son regard si doux sur le mien... oh ! mais si vivante que jamais je ne l'avais vue ainsi, même la veille de sa mort, où il m'avait si longuement conté son bonheur et ses ambitions naissantes.

J'ai revu son expression de figure d'une

infinie tendresse ; j'ai reconnu le charme de sa voix, et les inflexions intimes, familières, enfantines aussi qu'il prenait parfois, sont venues bruire doucement à mon oreille. J'ai bien entendu qu'il me chuchotait tout bas : Sois bonne, Madeleine, prie souvent devant le portrait de notre mère pour que tu viennes la retrouver, toi aussi, et, surtout... et sa voix prit ici un timbre de petit enfant, doux et tendre, comme pour me faire une caresse,... et surtout, ne fais jamais de peine à papa.

Je me suis retournée vers mon père, pour voir s'il l'entendait, lui aussi, cette voix... il était à genoux, à quelques pas plus loin, à côté de l'abbé Michaudin.

Il est bien bon, notre vieux curé, et comme papa, je l'estime et je l'aime. L'an dernier, à pareil jour, il est aussi venu nous rejoindre ; il a versé sa part de

larmes, apporté sa part de fleurs, et sa part de prières a peut-être été la meilleure.

....

Dors en paix, Gabriel, ta petite Madeleine t'a bien entendu et t'obéira, va !

---

25 Novembre, 1836.

C'est déjà l'hiver.

—Oui, l'hiver pour sûr, mademoiselle, m'a dit notre fidèle François, ce matin, pendant qu'il se frottait les doigts au dessus des fourneaux de la cuisine,... ça pince.

—Carillon n'est pas gelé, je suppose, dans son écurie ; ni Séné, ni Jalap ?

—Oh ! non, mademoiselle, si vous les voyiez... ils ont plus chaud que moi.

Carillon, c'est mon vieux cheval. Papa l'appelle ainsi en souvenir d'un combat

célèbre,—j'ai dejà vu ça dans mon histoire —où les Anglais ont battu les Français, à moins que ça ne soit les Français qui aient rossé les Anglais, je ne sais plus. Quant à Séné et Jalap, mes deux chiens, c'est moi qui les ai baptisés ainsi en l'honneur du métier de médecin... métier de chien! comme dit souvent papa, quand il part au loin pour des courses épouvantables, dans la boue, la neige, les tempêtes affreuses.

Si l'on n'avait pas notre vieux curé et Gaston pour faire une partie de cartes au coin du feu, ce serait bien monotone, nos veillées d'hiver. Mais quand le poêle ronronne en lançant ses pétillantes fusées, et que nous sommes installés tous les quatre autour de la table, quelles délicieuses petites soirées nous passons. Mon vieux curé joue partenaire de mon père ; il s'assied dans son fauteuil, toujours le même,

sa tabatière à gauche, son mouchoir à droite Et comme son petit œil fin clignote, surtout quand il a de l'atout ; comme il s'épanouit, le menton sursautant, les boutons de sa soutane en feu sous les bons coups qu'il fait.

Moi, je joue avec Gaston ; puisqu'il me devine si bien, je suppose qu'il doit aussi deviner mon jeu. Ça n'y paraît pas, cependant, car nous perdons presque toujours.

....

C'est la Sainte-Catherine, aujourd'hui, la fête des vieilles filles de mon pays. Sapristi ! j'ai failli faire une bêtise.

En entrant, ce soir, pour sa partie habituelle, Gaston, avec son petit regard fouilleur qui me rentre dans l'âme et me fait avouer justement tout ce que je voudrais cacher, m'a attaquée comme ça :

—Dis, Madelon, ce n'est pas encore ta fête aujourd'hui ?...

—Ma fête ?... mais je n'ai que dix-huit ans... Suis-je déjà vieille fille ?

—Non, pas encore, mais ça viendra. Qu'en dites-vous, monsieur le curé ?

L'abbé reprit en riant :

—Madeleine, vieille fille ?... Faudrait donc que tous les petits Canayens des environs aient perdu la tête ou soient aveugles... C'est bon pour vous, Gaston, parce que vous êtes son cousin et que la dispense coûte si cher, acheva-t-il en éclatant de rire tout à fait.

Je repris moi-même, un peu rouge et fâchée du ton gouailleur de Gaston :

—Des petits Canayens, comme vous dites, monsieur le curé, si vous saviez combien j'en pourrais avoir...Et une buée de sabres, de galons dorés, d'éperons, avec

un beau capitaine au milieu, voltigea devant mes yeux.

Gaston la devina, la vit flotter, sans doute, cette buée imperceptible, car il ajouta avec une arrière-pensée prête à s'échapper de ses lèvres :

—On ne peut pas tous être des officiers en habits rouges, vois-tu. Et il prit en même temps une expression de figure si étrange, si navrée, si triste à voir que tous nous en ressentîmes le contre-coup et la partie de bézigue, d'ordinaire si gaie, se traîna péniblement entre le ton songeur de mon père et l'air distrait du curé.

Je crois que j'ai été méchante.

---

28 Novembre, 36.

Ce sont les Français qui ont battu les Anglais, à Carillon. Je l'ai demandé à mon père, au dîner.

—Saperlotte ! m'a-t-il dit, crois-tu que sans ça j'appellerais mon cheval Carillon ? Et du geste indigné dont il voulait appuyer sa conviction, il a renversé sa tasse de café.

---

7 Janvier, 37.

Je connais son nom, maintenant, à mon capitaine. Il s'appelle Percival Smith. C'est par un pur hasard que je l'ai appris.

Je suis allée rendre visite à madame de Montizambert, et la bonne vieille, qui a quelque peu la manie des projets de mariage, m'a parlé d'une foule de jeunes

gens... Ça lui vaut même une certaine vogue, à cette chère dame, auprès de quelques-unes de mes amies.

En la questionnant, je l'ai si bien embrouillée, que j'ai découvert que mon capitaine s'appelait Percival Smith... Quel joli nom !

Elle avait l'air narquois, en me le disant. Serait-elle assez maligne pour soupçonner les émotions de mon cœur ?

Elle a ajouté : Il vous connaît, lui ; il sait qu'on vous nomme Madeleine...

Tiens, je ferme mon journal ; je voudrais bien rêver un peu.........

---

14 Février, 37.

Tu as dix-huit ans, m'a dit mon père, aujourd'hui, dans un de ces moments d'entretien enjoué, presqu'enfantin, que

nous avons souvent à cette heure délicieuse où ce n'est plus le jour et où ce n'est pas encore la nuit.

A cette heure-là, j'irais souffler les bougies jusque chez le voisin, tant je trouve charmant de voir danser dans les coins cinquante ombres, cinquante visions fantastiques et, tout en jasant familièrement, de mettre des visages aimés dans chacun des vieux cadres qui ornementent... est-ce bien le mot ?... les murs de mon boudoir.

Papa m'a prise dans ses bras ; il m'a bercée longuement, comme à mes dix ans, me roulant dans ses caresses les cheveux autour de ses gros doigts, et nous avons causé... causé.

J'ai bientôt compris qu'il désirait surtout savoir ce qu'ils me conseillaient, mes dix-huit ans.

— Pas grand chose, mon Dieu ! lui

ai-je dit, dont je puisse rendre compte... excepté, peut-être... mais bah ! ça ne vaut pas la peine d'en parler.

Et comme il paraissait y tenir, me disait des phrases folles pour m'encourager, multipliait ses câlineries de père pour m'amener à vider mon cœur devant lui, j'ai cédé.

Le contenu n'en était pas gros, pas lourd, non plus... tu le sais bien, toi, mon gros cahier, qui le cache tout entier sur un petit coin grand comme ça de tes pages. Papa s'est d'abord mis à rire, puis il est devenu sérieux, si profondément sérieux et songeur que, m'enveloppant dans un regard d'une affection infinie, il resta comme perdu dans un monde de souvenirs lointains

Ce sont mes dix-huit ans qui lui ont sans doute fait peur; la crainte qu'un

jour il ne me suffise plus. Mais c'est donc vrai qu'un autre amour puisse germer dans mon cœur à côté de celui que j'éprouve pour lui !

Mon Dieu ! j'en ressens cette secousse glacée qui nous saisit en face d'immenses abîmes entrevus sous les pieds.

....

Madeleine en eut les yeux pleins d'eau de cette lecture, qui l'entraînait de page en page, dans tous les petits recoins, chaque tréfonds oublié de son âme, de cette lecture où elle plongeait un regard craintif et recueilli comme si elle eût soulevé la dalle d'une tombe. Chaque point et chaque lettre lui apparaissaient maintenant grossis, et tout l'inexprimé qui était resté en suspens entre les lignes, suivant les indécisions de sa jeunesse, et, plus tard, dans sa gêne même de confier au papier

ses si intimes sentiments, s'éveilla doucement dans son esprit.

Elle demeura longtemps immobile, distinguant, dans une reculée lointaine, les grands ormes du Fort, un petit canot à voile blanche balancé sur le Bassin ; en face, un lourd chariot attelé de bœufs qui roulait sans bruit sur le chemin rocailleux, comme sur de la ouate. Silence au dehors, silence au dedans, plus rien, le vide.

Et elle revint de loin, d'infiniment loin, quand elle se leva pour glisser son rideau de fenêtre au-devant de ce grand soleil chaud de printemps, dont les rayons brillants jouaient depuis longtemps sur son front et lui éblouissaient les yeux sans qu'elle s'en aperçut.

Elle se rassit, pourtant, prit sa plume et, à son journal encore ouvert devant elle elle ajouta une page.

5 Juin 37.

Percival Smith... Percival... Smith... Per...ci...val... Smith.

Moi, je l'appellerai : Percy, tout court... plus tard. Des noms, ça s'abrège... Peut-être qu'il m'appellera Madelon, lui...

Bah ! suis-je folle un peu, voyons. Voilà un pauvre garçon que j'ai vu trois fois, à qui j'ai parlé une fois et pour qui je me tourne la cervelle sans plus de façon ; car c'est se tourner la cervelle, n'est-ce pas, ce que je fais là ?

Je les ai tous repassés, ou à peu près, les jeunes gens de ma connaissance. Pas un n'a eu ce sourire si bon, si loyal qui a accompagné le respectueux salut qu'il m'a fait en me tendant la main...—une main sans rudesse, polie au contact de son

épée et qui doit si bien protéger, il me semble.

Tous les autres m'ont répété comme ça : " Enchanté de faire votre connaissance..." " charmé de vous rencontrer..." " très heureux de vous voir... " et un tas de banalités niaises et plates bégayées par Adam au paradis terrestre, quand Dieu lui présenta cette pauvre mère Eve, et réchauffées depuis par tous les nigauds de tous les temps et de tous les pays.

Lui, rien de ces fadaises, mais une jolie phrase sans prétention, pleine de cordiale sincérité et si douce.

Comme il a gardé souvenir de tous les détails de notre première rencontre de l'an passé, c'est singulier; je les ai retenus, moi, parce que je les avais écrits, mais lui...

Ça m'a fait bien plaisir de danser avec papa ; ça lui arrive si rarement de s'aban-

donner aussi complètement à la joie !... Un vrai regain de vie et de gaieté l'a repris au bal hier soir, lui a redonné ses vingt ans, effacé ses rides, rendu la souplesse de ses jambes et me l'a fait voir tel que je me le représente parfois à son âge d'amour et de jeunesse. Mais ça m'a bien fait un peu de peine de quitter le capitaine Smith.

Quand le reverrai-je maintenant ? Si encore..........

Oh ! la paresseuse fille
Qui s'habille
Si tard un jour de moisson.

C'était une fin d'ode de Victor Hugo que le vieux docteur venait de lire en reproduction sur *Le Libéral* et que, d'en bas, du pied de l'escalier, il adressait ironiquement à Madeleine.

Celle-ci ferma son cahier, l'enfouit pré-

cipitamment dans son secrétaire dont le tiroir poussé en hâte fit toc... et son cœur fit toc aussi à Madeleine.

Puis quand elle eut tout fermé, cœur, cahier et secrétaire, la paupière encore gonflée de sommeil tirant un bras engourdi, Madeleine descendit dire bonjour à son père.

V

DES VIEUX AMIS

—Bonsoir, curé.

—Bonsoir docteur.

Et les deux amis échangèrent leurs cordiales poignées de mains.

Le plus souvent on entendait ces bonsoirs successifs chez le docteur.

Vers sept heures, le vieil abbé s'en

venait en trottinant, sa soutane relevée à cause de la neige en hiver, en été, à causes des plantes sauvages qui bordaient la route de leurs tiges étendues et l'embarrassaient.

Il frappait d'ordinaire légèrement deux coups à la porte du cabinet du docteur, entrait familièrement et disait : bonsoir les amis. Il renversait son large chapeau rougi, amputé d'un gland et tout effiloché, sur un bocal vert étiqueté : ***Pulvis Rhei***, puis furetait sans gêne parmi les livres, derrière les fioles oubliées, dans les recoins de la bibliothèque en quête du dernier numéro du *Libéral*.

Ça le connaissait si bien d'ailleurs tous ces fauteuils vieux comme lui, la pharmacie dont il pouvait de mémoire donner l'ordre des bouteilles avec leurs étiquettes latines, ces anciens tableaux dévernis à la

poussière des années revus chaque soir, que tout ça était presque devenu sa propriété à lui et il en usait sans façon.

Ce soir là, cependant, ce fut le docteur qui alla chez le curé.

....

—Et tu crois comme ça que la condamnation peut nous venir de ceux-là même qui devraient nous absoudre et nous bénir ?

—J'en ai peur.

—C'est bien ce que tu nous a fait pressentir ce matin dans ton sermon. Et toi, que dis-tu ? que penses-tu ?

—En tant que prêtre ?

—En tant que prêtre.

—En cette qualité, je prêche l'évangile de paix. Jésus l'a dit plus haut et plus fort que personne ne saurait le faire : *Pax vobiscum.* Les siècles ont répété sa

parole, les peuples l'ont mise dans leur code, l'humanité tout entière l'a approuvée, j'y crois. Mais prêcher la paix ce n'est pas prêcher la lâcheté.

—Je t'approuve, Michaudin.

Seul à seul, ces deux hommes se tutoyaient, s'appelaient de leurs noms, tout court, et dépouillaient ainsi leurs entretiens de tout mot qui leur semblait inutile. Pas d'apparat entre eux, ni contrainte, ni manifestation superflue de respect mutuel. Leur estime n'était pas dans les mots mais dans leur cœur et leur pensée.

— Comme curé, je prie pour la paix, comme citoyen et patriote, je prie encore pour la paix, mais j'ajoute : " Bon Dieu de Chambly, prenez mes paroissiens sous votre haute protection, faites qu'ils aient de bons fusils, qu'ils tiennent leur poudre bien sèche, leurs bourres toutes prêtes,

ils se tireront bien d'affaire ensuite. Ainsi soit-il "... Je base ma prière sur la légende du bon Dieu de Chemillé... Tu la connais ?

—Non, quelle est-elle ?

—Tu ne connais pas la prière du brave curé de Chemillé... le curé de Chemillé qui dépose à terre, sur une touffe de fougère, le Viatique qu'il porte à un malade, pour flanquer une râclée à un mécréant qui lui barre sa route ? " Bon Dieu de Chemillé, dit-il tu vois ce que ce païen me force de faire ; sois sans crainte, j'ai les bras solides ; reste bien tranquille à regarder la bataille et ne sois ni pour ni contre. Je me tirerai bien d'affaire."

—Elle est charmante, ta légende... Ce curé-là devait être un patriote.

—Oui ; mais ajoute qu'il avait les poignets solides et qu'il croit pouvoir deman-

der à son petit bon Dieu de Chemillé, couché sur la fougère, de n'être ni pour ni contre. Hélas! vous me paraissez si faibles à côté des soldats anglais du Fort, des Casernes—ils ont chacun un fusil, eux... que je demande, moi, à mon bon Dieu de Chambly, qu'il soit pour vous et qu'il vous protège.

—Ton évêque demande qu'il soit contre...

—Du haut de la chaire, oui. Peut-être fait-il comme moi et qu'il...—le vieux curé baissa la voix... - et qu'il vous approuve, au fond, qui sait ?

—N'importe, on peut toujours se faire tuer, n'est-ce pas? Des hommes, ça se remplace ; la liberté, l'honneur, non pas. Quand on façonne à une race un caractère servile et bas, qu'on l'habitue à se courber sous les Fourches Caudines à tous

les tournants des routes, il me semble que nous sommes responsables devant la postérité, devant l'avenir... devant Dieu, peut-être ; moi, je le crois.

Le docteur se leva, la taille haute et grandie de tout l'enthousiasme qui l'enflammait ; il se campa droit devant son ami, comme s'il eût voulu le provoquer, et continua :

—Pourquoi sont-ils ici, EUX, là, sous nos yeux, s'assouplissant les muscles à l'exercice, s'habituant au tir à la cible ? Pourquoi cet entraînement ?...Pour mieux tuer les nôtres. Et l'on est témoin, nos enfants, toi, moi, de ce spectacle, et l'on voudrait...

Il eut un geste qui indiquait le réveil subit d'une pensée qui dormait. Il reprit :

—Détruits nos journaux, bafouée la justice, vendus ou achetés les juges, en

prison les nôtres, dépouillés les prêtres, les tiens, au cimetière, dans leur fosse, les miens...

—Ribaud, interrompit le curé, derrière le nuage qui attriste, il y a toujours l'étoile qui réjouit.

Le docteur continua sa pensée inachevée.

—Les miens... les miens, mon père, mon fils, ils me les ont pris morts...c'est bon, je les donne à ma race, à mon pays... Il me reste encore une fille, Madeleine... celle-là, mon Dieu, j'ai peur qu'ils ne me la prennent vivante.

Et un ressaut de poitrine le secoua comme d'un hoquet, si violemment, qu'il retomba assis sur son fauteuil.

Il se fit un silence pesant sur les deux interlocuteurs.

L'abbé eut une expression de figure qui interrogeait.

—C'est vrai... tu ne sais pas, toi... c'est la seule chose que je ne t'aie point dite, peut-être, reprit le docteur...Ça me faisait horreur... Imaginerais-tu ça, moi Ribaud, moi Français, avoir des petits-fils qui ne seraient plus ni Ribaud ni Français, qui seraient Smith et Anglais?...Ma fille aime...

—Le capitaine Smith...

—Tu le savais ?

—Je le savais.

—Et tu ne m'en a point parlé ?

—Non... M'en as-tu parlé, toi ?

—Moi, je suis son père et je n'osais.

—Moi aussi, je suis son père et je pleurais.

Il se fit un nouveau silence.

Seul, quand on discute ou raisonne ces situations, aux questions que l'on se pose

on trouve toujours un argument triomphant. Plus l'interrogatoire qui se fait alors dans le cerveau est serré, plus on cherche une réplique adroite, sophistique ou autre.

Le docteur Ribaud s'était trouvé souvent, depuis quelques mois, face à face avec le problème qui se posait entre son cœur de père et son orgueilleux patriotisme de race, et toujours il avait cherché à en éluder la solution, se leurrant lui-même de ses propres mensonges... Peut-être se trompait-il ?... Il aimait tant sa Madeleine.

Mais là, devant l'abbé qui avouait tout connaître, — c'était donc évident, alors, que l'amour de Madeleine pour Percival Smith existait, — il eut à envisager une réalité bien définie, et cette réalité lui apparut terrible.

Le docteur Ribaud avait connu à ses vingt ans ce qu'était l'amour, il en avait senti les chaînes si douces et si fortes à la fois, c'était ces chaînes qu'il voulait rompre ; il avait lui aussi pleuré à propos d'un mot, d'un rien, c'était des larmes semblables qu'il pensait à réveiller chez Madeleine; il se représenta le broiement de cœur qu'il aurait enduré autrefois, si on l'eût séparé en pleine floraison d'amour de celle qu'il avait si profondément aimée, c'est ce broiement qu'il lui faudrait opérer. Et chez qui ? chez sa fille.

Et, comme en face d'une catastrophe imminente, le coude sur le genou, le front dans les mains, il songea.

L'abbé Michaudin l'interpella.

— A quoi songes-tu, docteur, mon ami ?

—Je sonde la profondeur d'un abîme,

... Ecoute, Michaudin, je vais te dire quelque chose d'affreux ; je vais te le dire comme en confession, ainsi tu seras obligé de me pardonner. Ecoute, il me passe des idées de crime parfois dans la tête ; je rêve de le tuer, de l'empoisonner, LUI, pour en arracher du cœur de ma fille jusqu'à son nom. Je regarde mes poisons, je les mesure de l'œil, je les secoue dans leurs flacons,...il faut si peu d'acide prussique, si peu d'arsénic, et je juge la quantité nécessaire. Je la marque du doigt sur le verre de la bouteille... Il en faudrait si peu... si peu...et ce serait si facile quand je vais au Fort,...s'il était malade, une bonne fois.

—Es-tu fou, Ribaud, lui cria le curé, comme pour le réveiller ?

—En effet, je suis fou.

—Voyons, mon ami, il ne faut plus que

je te vois avec ces idées épouvantables. Tu me fais de la peine. Je ne crains pas, sans doute, que tu les mettes à exécution, mais que tu les aies seulement, n'est-ce pas affreux ?

— Pardonne-moi. Michaudin,... je te l'ai dit que c'était affreux.

—Tu as plus besoin de pitié que de pardon... Quand je vois un vieil ami comme toi, dont la conscience toujours si droite se sent envahie par de telles pensées, je ne lui pardonne pas, je le plains.

—Mais qui donc est plus à plaindre que moi ?

—Plus... je l'ignore ; mais autant, je le sais bien, c'est moi.

Et une fois de plus ces deux amis sentirent combien l'affection qui les liait était grande et jusqu'à qu'elle profondeur ils étaient frères.

VI

JOURNAL DE MADELEINE

6 juin, 37.

Mon gros cahier, causons. Tu m'écoutes bien. Tu ne me contredis pas, jamais tu ne révèles mes secrets... Tu fais bien d'ailleurs, car je te déchirerais en miettes si tu allais me trahir. Vois-tu, je te conte tant de choses.

Je viens de relire la page que je t'ai confiée hier ; tu ne saurais croire l'effet que ça m'a produit. Voyons, c'est bien moi qui en ai tracé chacune des lignes, et hier, ce n'est pas loin ; eh ! bien, c'est comme si tu les eusses répétées à une parfaite étrangère ; Madeleine est devenue une inconnue, ainsi que Perceval, et j'ai joui de leur histoire comme d'une fiction de roman.

Pourtant, c'est bien la mienne et de moi cette histoire ; j'en suis toute heureuse quand je me le représente.

Je me dis : Madeleine, c'est moi, Perceval, c'est lui, et toutes les agréables émotions que j'ai ressenties alors me reviennent au galop.

Je terminais en me demandant : Quand le reverrai-je ? Je me le demande encore aujourd'hui. Nous nous sommes séparés

en échangeant un " au revoir " qui en disait gros de désirs inexprimés... Au revoir... mais quand ? mais où ? Je n'irai toujours pas le relancer dans le Fort, parmi les canons, les tourelles, les ponts-lévis, et je crains beaucoup qu'il n'ose pas affronter le regard sévère de mon père.

Il est pourtant bien bon ce pauvre père ; ce n'est pas lui, oh ! non, par exemple, qui voudrait en aucune manière contrister le cœur de sa Madeleine. Pour rien au monde, non plus, sa Madeleine ne voudrait lui faire du chagrin.

....

Vous aimeriez ça, vous, être cantinière ? Il a prononcé sans façon *cantignière*, mon vieux François, et son petit œil narquois me reluquait en dessous ou en dessus.

—Que veux-tu dire ?

Il s'éclata de rire tout simplement, en esquissant un haussement moqueur d'épaules.

—C'est que je ne te comprends pas du tout, mon canaillon de François, repris-je.

—Bien, oui, c'est joli les costumes de *cantignières*,... une petite jupe courte... rouge ; un petit képi... rouge... comme ceux des soldats, vous savez ; un bidon au côté ; toutes les jeunes filles aiment ça...

—Mais encore, pourquoi ça te vient-il cette idée bizarre ?

—C'est une imagination, quoi... Et il s'est sauvé, sans ajouter rien de plus, porter la ration de Carillon.

Bon, faut-il que j'aie le nom de Perceval Smith imprimé au long au milieu du front pour que tout le monde se permette de me taquiner à ce propos. Gaston,...

papa,—car il se doute de quelque chose aussi lui,—aujourd'hui, c'est François... Non, imprimé, ce n'est pas assez ; il faut que Percival y soit photographié de pied en cap. Tiens, je vais m'examiner dans ma glace..................................

.... J'ai eu beau m'écarquiller les yeux, je n'ai rien vu et je me suis simplement mise à rire en cherchant, en face de mon miroir, à me découvrir une empreinte quelconque sur le front.

N'empêche que ça m'agace à la fin ; et si Percival n'a point dévoilé ses sentiments, je vais bientôt ouvertement afficher les miens. Après tout, puisque tout le monde paraît le savoir, hein ?

---

7 juin 37.

Par la porte, en passant, j'ai aperçu, tranquillement assis dans sa chambre, mon vieux François qui lisait le journal de papa.

Ça me tentait fort de lui parler, de le questionner sur les traits moqueurs qu'il m'a lancés hier.

Une folie m'est venue.

Tout doucement... tout doucement, à pas de loup, je me suis approchée, et dans son dos, j'ai crié : Brrr...

François a cru que la maison croulait, car il a fait un bond... sa pipe d'un côté, son journal de l'autre.

Tout autre se serait fâché un peu, mais lui... Sa surprise passée, il s'est mis à rire. D'ailleurs, c'était une gaminerie que je

voulais lui faire. Ça l'amuse toujours ces folies-là.

—Ça me reporte, m'a-t-il dit déjà, à votre âge d'enfance, à ce temps joyeux, où, comme à mes anciens jours de maître d'école, je vous apprenais à lire sur les feuilles de gazette, sur les vieux livres dont je vous expliquais les images, à vous et à Gabriel...M'en faisait-il alors... ce pauvre petit Gabriel...

Ce bon François, il n'en peut parler encore sans tristesse. En me disant ça, je voyais trembler ses lèvres d'émotion.

Alors je n'ai pas osé revenir sur notre conversation d'hier.

Commencé en riant, notre entretien menaçait de se terminer en pleurant.

—C'est bon, continue ta lecture, François, lui dis-je et je suis repartie le cœur gros.

19 juin 37.

Je viens de voir pour la première fois papa en colère, mais là une vraie colère. Il est entré furieux, parlant haut, avec une dizaine d'hommes également très excités. Je n'ai reconnu que M. Franchère, M. Viger ; les autres étaient tous des étrangers. Il y en avait un qu'ils appelaient docteur, qui jetait des mots durs, frappait du poing sur la table, sur les murs ;...j'entendais le cliquetis des bouteilles de la pharmacie

Il y avait également un autre homme, grand, robuste, à stature de héros ; ses cheveux grisonnants, relevés drôlement sur le sommet du crâne, lui faisaient une figure originale... J'ai pourtant vu souvent cette tête-là quelque part. C'est le seul qui paraissait calme ; quand il parlait,

tous les autres cessaient leurs éclats de voix et écoutaient ; c'était comme le chef.

Tout à coup, j'ai entendu: "les gueux,"-- c'était la voix de M. Viger--..." les gueux, je leur aurais passé leurs sabres à travers le corps, s'ils n'avaient pas cessé leurs criailleries."

—Viger, vous êtes un brave, reprit, je crois, l'homme à la chevelure relevée en faisceau sur la tête, je vous dois d'avoir pu être écouté aujourd'hui... N'importe, l'assemblée aura son bon effet... La population commence à comprendre que nous luttons pour deux idées que tous les habits rouges réunis ne sauraient étouffer : la justice et la liberté.

Les autres l'approuvèrent.

La voix monta et reprit plus haut, comme sous l'invasion brusque d'un flot de pensées. Je l'entendis clairement :

—Non, plus d'entraves, plus de presse baillonnée, plus de juges achetés, plus de mépris, plus d'esclaves, plus de joug. Assez d'aplatissements comme ça ; non, plus de joug.

Les autres approuvaient toujours. La voix continua :

—Nous avons de notre côté le droit, plus fort que le droit, la justice, plus fort que la justice, l'équité, avec ces trois massues, brandies par le bras puissant du peuple, nous broierons tous ceux qui se mettront contre nous.

Mon père ajouta : Très bien.

Puis ce fut un renouvellement d'apostrophes, d'interpellations qui se croisaient en tous sens. Les uns approuvaient, les autres désapprouvaient. Des calculs, des projets, des plans étaient un instant combattus, plus tard acceptés, et vice versa.

Et toujours le poing du monsieur inconnu qui faisait danser les fioles.

J'en ai tiré suffisamment pour conclure : affaires politiques.

Car on en parle de ce temps-ci de politique. Ce n'est que bureaucrates, patriotes, Desrivières, Papineau, etc... Tiens, j'y reviens, mais c'est lui Papineau que l'on écoutait tantôt si religieusement. Ce doit être un grand homme.

Mais ils ne l'ont pas écouté aussi religieusement à ce qu'il paraît à l'assemblée publique que les patriotes viennent de tenir en face de l'église. Les soldats l'ont souvent interrompu... Ah ! pas mon Percival j'en suis bien certaine, il est trop gentilhomme pour ça ; d'ailleurs, il n'est pas soldat, lui, il est capitaine.

27 juin 37.

Sainte Madeleine, ma patronne, priez pour moi.

C'est la supplication intérieure qui m'est montée aux lèvres instinctivement ce matin, car le danger n'était pas très grand.

Quand j'ai vraiment peur, je crie : mon Dieu !

Non, en y réfléchissant, je reconnais qu'il n'y avait pas de danger. Si je n'avais pas été dans la charrette, j'en aurais pouffé de rire tant ce devait être drôle de voir Carillon, mon vieux Carillon, avec ses dix-sept ans, son nom glorieux, son plumet de crinière en l'air, s'emballer, le mors aux dents, fuyant comme un peureux le bruit des tambours, et entraî-

nant derrière lui François embrouillé dans les guides et la *cantignière*... tout le régiment, donc.

Mais voilà, j'ai dit : Sainte Madeleine, priez pour moi, et sainte Madeleine, m'a ménagé une petite aventure pour laquelle je la bénirai tout le temps de ma vie.

C'est évident que tous les saints du paradis s'intéressent à NOUS... Comment expliquer la chose autrement.

Je viens de raconter que Carillon a pris subitement peur ; c'est un roulement de tambour qui lui a fait ainsi perdre la tête. Je l'avais bien un peu perdue moi-même, quand je vis un militaire voler à mon secours, saisir Carillon d'un bras vigoureux à la bride et le clouer sur place.

Sainte Madeleine, tu savais bien qui tu m'envoyais. Ah ! je n'aurais pas empêché les autres de me tirer du danger, mais

sauvée par Percival c'est être sauvée deux fois.

J'en fus toute secouée et de peur et d'émotion en sa présence. Lui était très pâle, les lèvres agitées, sans pouvoir prononcer un mot. C'était à moi de parler, à moi de remercier ; j'y mis toute la ferveur de mon âme et je tirai du fond de mon cœur, de ce tréfonds qui ne s'ouvre que pour exprimer l'inexprimable, des phrases que je ne saurais jamais retrouver.

—Permettez, s'il vous plaît, répondit-il, que j'aille vous reconduire ; votre cheval n'aurait qu'à prendre peur de nouveau. C'est très prudent. Et par excès de protection pour moi, par désir aussi peut-être de ne point perdre l'occasion de continuer l'échange de nos sentimentalités,—je l'espère du moins, — il enjamba

lestement les ridelles de mon charreton, laissant sa compagnie toute débandée au commandement du lieutenant, et s'assit à mon côté.

Mon vieux François, qui n'aime pas beaucoup les militaires, je ne sais pourquoi, gêné et resserré dans un coin par les longues jambes du capitaine, grogna bien un peu, mais moi je me serais ainsi rendue au Labrador.

Nous sommes retournés lentement, orgueilleux, comme sur un char triomphal, et j'avais des tentations de crier aux passants : Voyez comme il m'aime. Car je n'en doute plus maintenant, il m'aime autant que je l'aime.

En me révélant une à une ses pensées et ses actions depuis notre rencontre au bal, il m'a laissé lire dans sa conscience et j'y ai reconnu chacune de mes pro-

pres pensées et de mes propres actions, comme si mon âme eut été l'écho de la sienne, comme si nos cœurs n'eussent eu qu'un seul battement.

J'ai vu sur ses lèvres l'offre de tous les sacrifices, de tous les dévouements... ces choses-là, on ne les imagine pas, on les voit.

---

2 juillet, 37.

Nous avons fait notre pèlerinage annuel aux tombes de nos chers morts, l'abbé Michaudin, mon père et moi. Les rosiers sont en fleurs, les fougères reverdies. Il me semble que leur âme est passée dans ces plantes.

Je n'ai pas ressenti l'impression douloureuse et lugubre de l'an dernier ; j'en

ai été consolée et attristée en même temps. Consolée… car ces émotions me bouleversent péniblement et j'ai été heureuse de ne les point éprouver ; attristée, … car je me suis demandée : est-ce que tu oublies, Madeleine ?

Non, va, je n'oublie point.

---

12 août, 37.

Il est venu, oui, venu.

Comment a-t-il bien pu savoir que c'était ma fête ? C'est ce que je cherche.

Que ça m'a donc secouée, quand je l'ai aperçu en ma présence, presque timide. …J'ai fait : Ah !… non de surprise, mais de joie, de douce émotion, de cette émotion qui ne déchire pas le cœur, mais qui le berce, l'endort et l'emporte dans des

béatitudes infinies où l'on se sent mourir.

Je savais qu'il viendrait néanmoins.

Je n'ai pas voulu te le dire, l'autre jour, mon gros cahier ; sais-tu que je me suis même défiée de toi ? J'ai craint jusqu'à ton mutisme.

Dans une arrière-pensée d'amour-propre, je n'osais point m'exposer à la honte d'avoir à me rappeler mon invitation dédaignée, d'avoir peut-être à la relire encore une fois sur tes feuilles avant de les déchirer.

Car tu aurais toujours été là, avec tes grandes pages jaunes qui s'étalent comme par ressort, à me dire : vois, regarde... oh !. la belle invitation, refusée... ratée... ouitche ! pas plus de Perceval que ça. Tu m'en aurais donc fait des niques du coin de tes feuilles ridées et pointues.

Mais je m'en moque maintenant de tes

niques et je t'écris en grosses lettres, à coups de pinceau :

JE L'AVAIS INVITÉ.

C'était trop triste aussi, notre séparation. Si tu nous avais vus.

L'angélus était sonné ; le canon du Fort avait fait entendre son coup du midi et cependant Percival était toujours là, avec des feintes de départ remis, des mouvements de recul, des mots inachevés, à ajuster des lambeaux de phrases qui ne disaient rien et qui disaient tout. Puis, regardant là-bas, loin, bien loin, la tête en arrière pour refouler deux larmes dans ses yeux débordants :

—Bonjour, made...moiselle,—j'ai cru qu'il dirait, Made...leine,—a-t-il achevé brusquement.

Alors moi, j'ai repris timidement :

—Au revoir, monsieur... et plus bas, en roulant un brin d'herbe sous le bout de mon soulier... Vous reviendrez...

Je ne l'ai point regardé, car j'avais les yeux baissés et humides aussi, mais je savais bien qu'il m'avait entendue.

Et il est venu.

....

C'est une drôle de chose que l'amour.

J'y pourrais rêver toute la nuit sans en rien comprendre. Depuis une heure, je songe, le regard perdu ; je lève le bras pour moucher ma bougie, je plonge avec ravissement mes narines au milieu de ce gentil bouquet de fête qu'il vient de m'apporter,—des roses, des pensées, des marguerites, des œillets—et c'est comme si j'étais somnambule, je ne vois rien, je n'entends rien.

Oui, c'est une singulière chose.

L'autre jour, nous nous sentions des tristesses infinies, une torturante envie de pleurer comme des fous tous les deux, au milieu du chemin, et ce soir c'était la joie, le bon rire, la folle gaieté ; c'était le bonheur, c'était la vie.

J'aime éperdument la musique, lui pareillement, et l'on m'aurait fouettée pour me faire toucher seulement une note. Une autre harmonieuse et douce musique m'a bercée mieux et plus suavement que toutes les mélodies de Chopin. Cette musique ne résonne jamais sur un clavier métallique ; c'est sur les fibres du cœur qu'elle vibre... C'est là, là seulement qu'est toute la lyre.

Je l'ai questionné longtemps : Depuis quand il était à Chambly, s'il s'y ennuyait, si son père était mort, sa mère... si c'était difficile ses études militaires, pour-

quoi il s'était fait soldat, s'il aimerait ça la guerre...

Lui aussi m'a longuement interrogée, ses yeux sur les miens : Comment Gaston était mon cousin, de quoi était mort Gabriel, quelle amie j'estimais le plus. Puis d'autres questions pleines de sous-entendus charmants, des confessions qu'il m'a faites, des aveux réticents, des détails intimes où je sentais toute la tendresse de sa sympathie, et puis encore d'autres épanchements de cœur qui nous attiraient, — sans désir comme sans force de nous y soustraire, — dans un remous où je me sentais heureuse d'être submergée...

Mais je n'irai pas te raconter tout ça, mon bon cahier.

—Déjà !... a-t-il dit, en entendant mon coucou qui s'entêtait à sonner dix heures en ondulations tristes ; et il était si sin-

cère, ce “ déjà, ” instinctivement poussé sous le coup de son étonnement désappointé, que j'en fus presque joyeuse. Les minutes, les heures, si tôt passées, il ne les avait donc pas plus que moi senties s'enfuir à tire-d'aile.

—Déjà dix heures, dites-vous? mais c'est si tôt dix heures... la lune est belle... le grand chemin si large, et puis, des militaires, ça n'a pas peur, n'est-ce pas ?

—Non, ça n'a pas peur, — et il eut un soupir, — mais ça obéit. Dix heures, c'est le couvre-feu du Fort qui sonne ; c'est l'heure du sommeil. Voilà la discipline.

—Mon Dieu, pour obéir si bien, il faut que vous sachiez admirablement commander... Quand vous aurez une place de cantinière libre dans votre compagnie, repris-je en riant, vous savez...

Mais lui n'a point ri. Une expression

navrée se répandit sur toute sa figure et, d'un ton singulier de pitié douloureuse pour moi, il ajouta :

—Non, demandez à Dieu de n'être jamais cantinière dans la deuxième compagnie du troisième bataillon, vous le regretteriez tant ; et, comme pour éviter une explication, en hâte aussi d'être à son poste, il me dit un "au revoir" où je sentis passer toute son âme.

Je suis restée debout, le nez aux vitres, conservant encore fixée dans mes yeux son élégante silhouette longtemps après qu'elle eut disparu derrière les grands ormes de la route.

—Allons ! me dis-je, et je me suis arrachée avec l'effort qu'on fait pour briser une chaîne.

---

18 Août, 37.

Je ne sais pourquoi, depuis quelques jours, je me sens gênée, comme sous l'oppression d'avoir commis une faute, en présence de mon père.

Je guette constamment sur ses lèvres, où je la vois voltiger, une question, une allusion quelconque ; mais elle ne vient pas. C'est comme si je lisais dans sa figure faussement indifférente un reproche caché dont je cherche en vain l'explication.

Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

Ai-je mal fait ? Je me perds à trouver une raison à sa froideur feinte.

Parfois, je me sens prise d'épouvante ; j'imagine des choses impossibles ; j'entrevois des dessous terribles que je sonde et d'où je voudrais tirer la réalité... et je

reste toujours en présence d'un mystère.

Mon père... Perceval...

Et pourtant oui, il y a quelque chose d'inconnu entre ces deux hommes.

VII

LA CHANSON DU FOU

Enroulée, entortillée dans sa mante, par ce soir sec et froid qui fixe déjà un duvet de frimas aux vitres, aux branches des arbres, Madeleine se promène sans savoir, allant et venant d'après un mouvement automatique, sur la vérandah de la demeure de son père.

C'est par un besoin de réfléchir sérieusement, de rentrer en elle-même, loin du bruit, qu'elle s'est ainsi retirée à l'écart.

C'était bien beau, aussi, cette soirée sereine d'automne, si calme, que les cascades frémissantes répandaient au loin leurs gazouillis d'enfants, si limpide, que le clocher de l'église, les grands ormes, les murs crénelés du Fort, piqués ici et là, de lumière et d'ombre, clairs-obscurs superbes, découpaient chacun leur architecture spéciale sur l'horizon jaunâtre. Avec, là-bas, en perspective, les berges ancrées, les goélettes immobiles transpercées de leurs grands mâts comme d'une lance en plein cœur.

Vraie décoration théâtrale, qu'on eut dite prête à se mouvoir et à se transformer sous les fils secrets d'un machiniste d'opéra.

Mais que faisait, à la vérité, ce tableau tant de fois revu, à la rêverie de Madeleine ?

Elle jetait bien, de temps à autre, son regard sur les lourds bastions du Fort, parce qu'elle désirait mettre un nom, une figure aux ombres incertaines qu'elle voyait passer et repasser derrière les fenêtres ; mais ce nom et cette figure étaient bien autrement vivants et réels dans son cœur, et tout existait autour d'elle sans plus l'intéresser.

Elle le disait tout bas, ce nom, elle lui parlait ; cette figure lui souriait et il se faisait dans son âme un interrogatoire si tendre, si joyeux, où les réponses ne contredisaient jamais, qu'un petit frisson, de bonheur bien plus que de ce soir froid de novembre, la secouait tout à coup agréablement.

Puis c'était encore des rêves fous, des effrois aussi qui l'oppressaient soudainement, des suppositions fantastiques qu'elle imaginait ingénument dans son âme de dix-huit ans.

Qui n'a pas pareillement rêvé ? Qui n'a point ressenti cette étrange ivresse ? Qui n'a pas aussi connu le poids de cette oppression plus lourde à porter que le rocher de Sisyphe ! Oui, pas un vingtième printemps qui ait échappé à cette fournaise.

Tout à coup, une voix la tira de l'abîme où elle était plongée. Une voix discordante et criarde qui s'en venait du Fort sur la cadence d'un pas sonore sur le chemin rocailleux.

En se rapprochant, elle se fit plus nette, laissant mieux saisir le sens des mots à travers les inflexions bizarres, les

intonations gutturales, hautes à étrangler, dont un seul être à Chambly était capable.

Madeleine la reconnut bientôt.

C'était Pitre Lajoie, un maniaque inoffensif qui avait parfois des éclairs de bon sens, mais que sa dégaîne comique avait, d'année en année, depuis vingt ans, régulièrement livré à la risée des enfants.

Madeleine l'écouta.

" *Ces petits Canayens,—pas plus gros qu'ça—*
" *Parce que leur Papineau les embête,*
" *S'mêlent de parler d'liberté déjà.*
" *Cré tas d'fous ! Avez-vous perdu la tête ?*

Pitre éternua et reprit deux tons plus haut :

" *Vous devez bien savoir, pourtant,*
" *Que rien d'un coup d'canon... bernique !*
" *Vous auriez peur—c'est effrayant—*
" *D'vant ls'Anglais qui vous f'ront la nique.*
Oh ! by goch, Papineau,
Oh ! Papineau, d'gogo !

Ce nom de Papineau intercalé là-dedans étonna Madeleine.

Que chantait-il donc ce fou ! Et comme le mot " Anglais " seul produisait toujours une impression particulière sur elle en la reportant subitement à son capitaine. elle écouta mieux. Elle ne fit aucun effort d'ailleurs, car la voix de Pitre Lajoie, qui s'était élevée tout en se rapprochant, lui perforait maintenant le tympan ; elle avait repris :

Quand on pens' qu'on en voit,—y songent-ils ?
Des excités qui s'appell " patriotes,"
Pas d'chiens seulement dessus leurs fusils,
—Y f'raient aussi ben de s'battr' à coups d'bottes—
Qui veulent tuer les Anglais.
Ils en ont, eux, des carabines
Avec des baïonnettes après....
S'ils leur plantaient ça dans ls' échines.
Oh ! by goch, Papineau.
Oh ! gogo d'Papineau.

—Misérable gueux ! Tais-toi ou je t'étrangle...

C'était François le bon vieux domestique du docteur Ribaud qui, jaillissant comme une ombre des côtés de Madeleine, avait sauté à la gorge de Pitre Lajoie.

—Ce sont eux, infâme sans cœur, qui te mettent ces saletés dans la bouche ?... Va-t'en .. va-t'en loin d'ici... retourne au Fort... lècher les bottes des Angl... Il n'acheva point.

Jamais Madeleine n'avait vu ce pauvre François en colère, lui, si doux, si tendre d'ordinaire et de l'apercevoir pâle, les lèvres blêmes, faisant siffler entre ses dents serrées, plutôt que ne les prononçant, ses apostrophes indignées, elle eut peur.

La colère d'un vieillard est étrangement terrible et elle garde toujours quelque chose de la majesté des cheveux blancs.

—Hi... hi... hi... reprit Pitre demi-riant, car toute l'attaque l'avait surpris comme une mauvaise farce... Savait-il, lui ? Hi... hi... hi... mais je pensais qu'ça vous f'rait plaisir... c'te chanson-là... hi... hi... j'en sais encore un couplet...

—Malheureux, si tu oses continuer... je t'étrangle... Comprends-tu... je vais te tuer.

—Hi... hi... c'est ben beau pourtant... j'vas la chanter, s'il vous plaît, à mamzelle Ribaud... elle l'aimera bien... elle.

—Pitre Lajoie... Pitre Lajoie... reprit François, en hachant solennellement chaque mot... Veux-tu te faire tuer ?

Il aurait voulu enfoncer sa terrible menace dans cette tête de fou, qu'il n'osait cependant pas frapper, par pitié ; il voulait lui faire comprendre toute la grandeur de sa rage.

Mais lui :

—Hi... hi... hi... pourquoi qu'vous les aimez pas, vous, père François... les Anglais ?

Il se fit un éclair subit dans le cerveau de Madeleine jusque-là témoin inconscient.

—Calme-toi, François, reprit celle-ci... Voyons,rentre au logis,mon bon François ; laisse donc ce pauvre fou... viens François et elle mit des caresses dans sa voix.

Le vieux domestique la regarda longuement :

—Vous ne direz rien de ça à M. Ribaud, n'est-ce pas, mademoiselle ?

—Non.

—Pas un mot... ni de Pitre... ni de moi... ni de la chanson... pas un seul mot ?

—Pas un mot.

Et François se laissa ramener jusqu'à la

porte. Comme Madeleine n'entrait pas avec lui, il prit alors un ton suppliant :

—Vous n'entrez pas, vous, mademoiselle ?

Celle-ci poussa rapidement la porte sans répondre et revint en hâte vers Pitre qui n'avait pas encore bougé.

—Pourquoi dis-tu ça, Pitre, que ta chanson doit me faire plaisir ?

—Mais oui... hi... hi... vous savez ben, mamzelle...

—Voyons, dis-le moi, Pitre ?

—Hi... hi... ben oui... savez ben... à cause du capitaine Smith... c'est un Anglais.

—Ils sont bons les Anglais ?

—Oui, mais les "patriotes" les détestent.

—L'aimes-tu, toi, le capitaine Smith ?

—Hi... hi... oui, pas autant que vous, par exemple... hi... hi.

—Tu crois ?... qui te l'a dit ?

—Tout le monde... Il vous aime ben aussi lui, à ce qu'il paraît.

—Ce n'est pas lui qui t'a montré ta chanson ?

—Ah ! non... c'est le lieutenant Gore... Pas de danger qu'il dise quelque chose contre les Canayens, le capitaine Smith.

—Que fait-il au Fort, le capitaine ?

—Y commande ses soldats... y lit... Ah ! y s'ennuie des fois... y pleure aussi parait-il.

Madeleine eut un soupir douloureux.

Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

—Moi... moi... hi... hi... je travaille...

—Encore... A quoi travailles-tu, Pitre ?

—Je frotte les fusils, les épées, les sabres, les baïonnettes... Je balaie... Ah ! il faut

qu'ils soient luisants les fusils, ces jours-ci... ça sera pas drôle pour les " patriotes " comme c'est dit dans ma chanson...

—Comment ? Pourquoi, pas drôle, Pitre ?

—Savez pas... mamzelle... mais y vont s'battre... peut-être demain... peut-être après-demain... Si vous voyiez ça, des balles... de la poudre...

Mon Dieu ! gémit Madeleine en se retenant des mains à la clôture du chemin.

—J'vous assure que c'est là que votre capitaine Smith va leur en faire danser un rigodon aux patriotes, avec " leurs fusils pas d'chiens." C'est-y bête, hein ! ces gens-là ?...

—Tais-toi... c'est assez... dit Madeleine.

—Ah ! ça serait ben fait... c'est dit dans ma chanson, hi... hi... j'vas vous chanter le couplet si vous voulez...

—Non, non... va-t'en... va-t'en... et Madeleine, atterrée, rentra précipitamment.

Mais la voix stridente de Pitre, retentissante dans la sonorité de la nuit, recommença, pénétrant jusqu'au fond du cœur de Madeleine.

" *Ah ! s'ils continuent à crier trop fort,*
" *Y pourrait arriver qu'ça s'rait pas drôle,*
" *J'm'en suis aperçu... les soldats du Fort,*
" *Sont décidés à leur fair' changer d'rôle.*

Madeleine se couvrit les oreilles de ses mains pour n'en pas entendre davantage, mais la voix perçante de Pitre traversait les murs comme une vrille.

Hein ! ce serait-il bon pour eux
De s'faire fricasser par douzaines ?
A moins qu'ils soient assez peureux
Pour demander : Pardon, capitaine.
Oh ! by goch, Papineau,
Oh ! gogo d'Papineau.

Et Pitre, déjà loin, acheva sur une note, moins dramatique et lugubre par le ton lamentable et élevé qu'il avait pris, que par ce grand nom de Papineau qu'il avait juché dessus.

Madeleine, folle, étourdie de tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre,—la chanson de Pitre, son entretien avec lui, la subite colère de François—n'avait vu le jour se faire dans son cerveau que par éclairs, petit à petit.

Elle s'était sentie d'abord rouler dans un chaos d'idées. Des rayons et des ombres se succédaient sans cesse dans son esprit, grandissant tout à coup une parole, un fait, pour les rapetisser, les anéantir et leur faire perdre toute signification, l'instant après.

Deux noms, cependant, se détachaient toujours très nets des incidents divers

dont elle venait d'être témoin : son père et Perceval. Et dans ses efforts pour débrouiller ce qui s'agitait, lui grouillait dans la tête, ces deux noms-là venaient constamment se glisser à travers ses raisonnements et ses suppositions.

Qu'il y eut quelque chose de terrible qui la menaçait dans son bonheur, elle n'en doutait pas, d'instinct. Comme c'était aussi l'instinct, qui, dans son ignorance des choses du dehors, l'avait, mieux que les termes méprisants qu'elle contenait, fait se boucher les oreilles devant la chanson de Pitre.

Elle se replongea plus profondément encore dans sa rêverie. C'était devenu un besoin de tirer la réalité, quelle qu'elle fût, de ses suppositions et de ses pensées. Des jours disparus elle en analysa les incidents ; elle refit sa vie à rebours, chercha

dans ses actes la raison de son angoissse présente et n'en trouva point.

Sa pensée revint bientôt sur Percival... et sa douleur, la douleur qu'elle avait ressentie tantôt quand Pitre lui avait appris qu'il allait se battre, s'éveilla de nouveau, lui triturant le cœur. Pauvre Percy... se dit-elle, dans un murmure de caresse... que c'est donc épouvantable la guerre !... se battre !... Et moi qui m'imaginais que c'était gai d'être soldat... Enfant que j'étais, je ne voyais que les parades militaires, les exercices de tir, les marches de plaisir à travers les rues... Il les connaissait bien, lui, Percival, les jours lugubres qui pouvaient venir... les jours de combat... les jours où ses soldats tireraient de vraies balles... où il remettrait au fourreau son épée peut-être teinte de sang...

—Oui, se battre, tuer ses adversaires,... des fils... des pères... se battre...

Madeleine fixa un regard affreux dans le vide .. Tuer des pères... se battre, soupira-t-elle...

Pâle, hagarde, elle se leva subitement toute droite.

—Se battre ! reprit-elle... mais... les "patriotes"... mon Dieu ! mon père...

Elle poussa un cri sourd et retomba sur son siège, avec un sanglot convulsif à la gorge.

....

Derrière la porte, au fond, un homme à cheveux blancs guettait. Il s'approcha d'elle doucement et, doucement, fléchissant ses vieilles jambes, il s'agenouilla à son côté.

Madeleine ne paraissait plus appartenir à ce monde.

—Mademoiselle, dit-il, tout bas, et il la toucha légèrement à l'épaule.

Elle ne bougea pas. Il reprit, plus haut :

—Vous pleurez, mademoiselle ?

Celle-ci releva son front baissé où se peignait une expression de pénible douleur.

—Tiens, c'est toi, François, et elle plaça sa tête sur l'épaule du vieux serviteur.

—Pourquoi pleurez-vous... Madeleine ?... Est-ce que je puis l'apprendre ?

—Bon François, va... Non, tu ne peux pas l'apprendre... tu le sais.

—C'est vrai, je le sais... Je vous l'avais dit, aussi, d'entrer avec moi.

—C'est affreux, n'est-ce pas ?... Il me semble que j'étouffe... Combien j'ai dû vous faire souffrir, papa et toi... Et moi qui l'avais si bien promis à notre Gabriel de ne pas lui faire de peine... Est-ce que

je me doutais ?... Mais tu pleures, toi aussi, François ?

—Mais non, Madeleine, je ne pleure pas... tu sais bien, Madeleine... ce sont... hum... ce sont...mes yeux... qui...

—Tu ne me hais point, toi, François, et papa non plus ?

—Madeleine ! que dis-tu ?

—C'est que je m'explique maintenant le regard triste et froid de mon père... Mon Dieu, c'est horrible aussi : aimer celui qui pouvait le tuer... aimer son ennemi...

—Son ennemi ?... Mais tu rêves, Madeleine.

—Ah ! je ne rêve pas, mon pauvre François... car ils vont se battre... les soldats anglais contre les patriotes...

—Hein ! comment ?

—Pitre me l'a dit. Tout est prêt au

Fort. Les balles sont distribuées, les fusils luisants... Ce sera demain ou après-demain... Comprends-tu ça, François ? Peux-tu bien t'imaginer mon supplice ? Mon père d'un côté... Percival de l'autre ; d'un côté ce que j'adore, de l'autre ce que j'aime... car c'est un patriote, mon père, hein ?

Le front de François se plissa sous le coup d'une perplexité subite. Il aurait voulu répondre orgueilleusement à Madeleine : Mais, cristi ! je pense bien, que c'est un patriote, le docteur Ribaud. Au lieu de cette phrase qui lui serait spontanément montée aux lèvres, il répondit tout bas, péniblement, comme s'il eut inventé une horrible calomnie :

—Mais non, Madeleine...

—Vrai... reprit-elle vivement, il n'est pas patriote ?

—D'abord, qu'entends-tu par patriote, Madeleine ? Si tu veux dire celui qui aime sa patrie; si tu veux dire celui qui se couche en travers du seuil de sa porte pour protéger et sa famille et son foyer ; si tu veux dire celui qui ne permet jamais que sa race soit bousculée sous le talon des autres races ; si tu veux dire celui qui se donne, lui et les siens, pour défendre l'honneur de son pays ; si tu veux dire celui qui venge les insultes quelles qu'elles soient, faites à son drapeau... alors...

Et, grisé de tout l'enthousiasme qui l'emflammait, son bras noueux tendu dans un geste superbe, son regard de feu dans les yeux de Madeleine, François, qui brusquement s'était relevé fier, s'agenouilla de nouveau doucement à ses côtés.

—Veux-tu dire que mon père n'est pas tout ça, François ?

—Oui, il est tout ça... moi aussi je suis tout ça.

—Eh ! bien ?...

—Ce ne sont point ces patriotes-là que tu veux dire, toi, Madeleine, n'est-ce pas ?

—Non... oui... Mais est-ce que les autres patriotes... les patriotes de Papineau... les patriotes qui vont se battre, les patriotes qui vont se faire tuer "pas d'chiens sur leurs fusils," comme dit Pitre, n'aiment pas aussi leur pays, ne veulent pas défendre leur race et leur drapeau ?

—Ah ! sapristi, oui, Madeleine... Ils le sont, mille tonnerres !... C'est-à-dire qu'ils veulent... ils pensent que... c'est ceux-là qui vont se battre contre les Anglais... et François, tout interdit et perdu dans ses explications, se plongea le nez dans son grand mouchoir à carreaux.

Madeleine resta pensive. Tout-à-coup :

—Alors, c'est moi qui ne suis point patriote en aimant celui qui veut combattre ma race et ma nationalité ?

— ?

—Tu ne réponds pas, mon François... Ah ! c'est vrai... Je comprends tout maintenant... Je trahis mon nom, ma race, ma famille. Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous mis cet amour danr le cœur ?

Tous deux restèrent immobiles, sans ajouter un mot. Une idée s'empara de Madeleine.

Elle saisit tout à coup les vieilles mains calleuses de François dans les siennes et, lentement, comme pour le convaincre :

—Non, François, ce n'est pas un bourreau, Percival, et je ne veux point qu'il se batte contre les miens... J'irai le trouver au Fort, plutôt ; je le lui demanderai,

oh ! d'une manière si suppliante, qu'il ne me refusera point.

—Madeleine, ne fais pas ça... je te le défends au nom de ta race qui est aussi la mienne, je te le défends. Mes cheveux blancs me donnent le droit de te parler ainsi.

—Oui, je le ferai pourtant... je m'agenouillerai, je me roulerai à ses pieds...

—Madeleine, interrompit la voix indignée de François, songe que tu t'appelles Ribaud, et les Ribaud ne s'agenouillent jamais que devant Dieu... Je te le défends au nom de ton père... comprends-tu ?... au nom de ton père. C'est l'honneur, aussi, qui te le défend...

—L'honneur ?... Mais je ne veux pas qu'il y ait de sang, je ne veux pas qu'il y ait de haine entre Percival et moi, entre

sa race et la mienne... Veux-tu que j'aime ton ennemi ?

—Eh bien ! s'il faut que tu l'aimes, au moins, Madeleine, aime-le brave, aime-le loyal. N'abuse pas de ton amour pour lui faire commettre une lâcheté ou une trahison... Crois-moi, ce serait un malheur qui écraserait bientôt vos consciences ; la sienne parce qu'il aurait manqué à son devoir de soldat, la tienne en comprenant la honte qu'il y a de donner son nom à un traître.

—Ah ! comme je t'aime, toi aussi, mon François

VIII

POUR LA LIBERTÉ

—Tous les patriotes sont avertis. C'est-à-dire les chefs : Marchand, Drolet, Lacoste, Durocher, Authier, Allard et les autres.

—Ce soir même... vous les avez vus ?

—Je ne les ai pas tous vus, mais en passant à la course de mon cheval je leur

remettais trois mots sur une carte : “ Tenez vous prêts.” Je n'avais pas le temps d'en dire plus long, vous comprenez.

—Et vous retournez ?

—Cette nuit...A moins que vous n'ayiez des nouvelles absolument certaines sur l'heure de la mise en route des habits rouges.

—Il y aura une forte besogne à faire.

—Je le sais.

—Combien y a-t-il de ponts ?

—Neuf ; je les ai comptés. Si j'apprends que les ennemis doivent se déplacer demain, je les fais tous démolir cette nuit. Cinq heures, ça suffit. Ça les retardera toujours un peu dans leur marche et nous aurons le temps de préparer nos retranchements, si ça n'était pas encore fait. Avec un peu de courage, ce

serait bien le diable si nous ne lui cassions pas le nez, comme à Saint-Denis, à Wetherall et sa bande.

Cinq hommes, assis autour d'une table dans la petite salle de la " Huronne " que nous avons déjà dépeinte, échangeaient cette conversation, le vingt-quatre novembre au soir.

L'un, grand et nerveux, encore essoufflé et mal remis d'une course pénible dont il gardait encore de la boue aux jambes, partout, tenait un papier entre ses doigts.

C'était Siméon Marchessault.

Il arrivait de Saint-Denis, après avoir passé par Saint-Charles, Saint-Hilaire et la Pointe Olivier. Intelligent, actif, rusé, d'une énergie de fer, d'une musculature d'acier trempé, d'une vivacité de mercure, cet homme n'était pas fait de chair, il était pétri de métal et blindé pardessus.

A sa gauche, et buvant ses paroles se tenait un jeune homme encore. Son regard ardent et décidé dénotait une nature de feu toute d'élan et d'enthousiasme, faite pour les coups d'éclat et les tentatives audacieuses. Il n'était pas très grand, il n'était pas très gros ; son apparence était plutôt frêle.

Rencontré dans la rue, vous auriez dit : quel joli et charmant garçon. Vu le soir, l'œil enflammé, le poing crispé, avec des secousses nerveuses qui tantôt le soulevaient, tantôt le rabattaient sur sa chaise, au milieu de ce groupe de conspirateurs qui préparaient des plans d'embuscade et de guerre, vous auriez baissé les yeux devant les siens en pensant : c'est un bandit ou un démon.

Toutes les passions qui s'agitaient dans son cœur se traduisaient immédiatement

dans sa figure à ses moments de colère et lui retroussaient un coin de lèvres féroce et provoquant. Au repos, Apollon ; en action, Mars.

Ce jeune homme, c'était Bonaventure Viger.

A droite de Marchessault, une jambe croisée. prenant tout froidement et ne se montant la tête que quand le mot " Anglais " se prononçait, était assis Jacques Lambert.

Celui-ci était homme de réflexion avant d'être homme d'action. Absolument le contraire de Viger.

Quand les patriotes voulaient découvrir le pourquoi des moindres manœuvres des officiers du Fort ou des Casernes, ils consultaient Lambert et son jugement solide, son esprit débrouillard leur en révélait presque toujours avec justesse la significa-

tion exacte. Cet homme là ne lançait jamais lui-même de plans, il se contentait de discuter ceux des autres ; quand il les combattait, ça équivalait à un veto et le plan tombait.

Esprit de défensive plutôt que d'offensive. A Saint-Charles il avait dit : " Ce n'est pas des retranchements ça, c'est une souricière... D'un côté les balles, les boulets, de l'autre la rivière... La fuite aussi est parfois bonne pourtant... Qu'importe, battons-nous, on peut toujours se faire tuer... Mais ça ne prend que des maudits imbéciles pour ne pas avoir fait les remparts, là, du côté du bois." On aurait dû l'écouter, c'était une tête.

Quant aux trois autres assistants, éclairés de dos par un quinquet fumeux, on ne pouvait les reconnaître exactement. Quand ils se tournaient et recevaient un

peu de lumière on eut dit que c'était de Labruère, Franchère, Allard. Ça pouvait être aussi Boileau, Jodoin, peut-être même Goddu, on ne pouvait savoir.

—Et vous dites, Marchessault, que cette correspondance, que vous tenez à la main, a été saisie sur le capitaine Weir ?

—Certainement, que c'est moi-même qui l'ai prise. Je l'ai montrée à Desrivières.

" Ça regarde le colonel Wetherall, m'a-t-il dit. Tu vas courir ventre à terre à Chambly avertir les patriotes le long du Richelieu ; il faut à tout prix qu'ils empêchent la jonction de la colonne de Sorel à celle de Chambly. As-tu un bon cheval ?

—Quelle heure est-il ?

—Quatre heure.

—Dans trois, c'est-à-dire à sept, j'aurai vu Viger, Lambert, Allard, Tétreau, le

docteur Ribaud... Mais en effet, que fait-il donc le docteur, il devrait être ici...

—Et il y est, monsieur, répondit Ribaud en entrant.

Tous se levèrent.

Les trois, tout à l'heure méconnaissables dans leur cône d'ombre, se mirent en lumière par ce mouvement et le docteur Ribaud en leur tendant la main leur dit : Bonsoir Allard, bonsoir Franchère, bonsoir Leduc.

Ils répondirent : Bonsoir, monsieur.

Marchessault prit la parole en s'adressant particulièrement au docteur Ribaud.

—C'est le temps de ne pas avoir mal aux yeux, docteur.

—Je le sais.

—Et de bien ajuster la mire de nos fusils.

—Je le sais.

—Il faudra se battre.

—Je le sais.

—Vos soldats anglais se préparent depuis huit jours au Fort. Tout est prêt, fusils, balles, canons et demain...

—Je le sais.

Marchessault resta interloqué.

—Comment le savez-vous ?

—La nuit, d'habitude, on dort ; moi, je veille répondit le docteur Ribaud. La nuit, on entend un bruit, un chant, à deux milles... pendant ce temps-là, il y en a qui ont les oreilles enfoncées dans leurs oreillers ; moi, je cours aux malades à Belœil, à la Pointe, à Saint-Hilaire, à Boucherville ; moi, j'écoute. Affaire de métier, affaire de patriote aussi.

—En effet, acquiesça Marchessault... Mais vous ne savez pas que j'arrive de Saint-Denis, que nous avons bloqué le

détachement du colonel Gore, que nous avons sa correspondance entre les mains. La voici.

—Vraiment ?

—Nous nous sommes battus comme des diables et les habits rouges ont reculé... A cinq heures, des habits rouges, ça se voit encore comme en plein jour... l'étoffe du pays, impossible de distinguer ça d'une clôture, d'un mur, d'un tronc d'arbre... Nous avons tenu Gore, c'est à vous de tenir Wetherall, car, d'après ces papiers saisis, ils doivent se rencontrer à Saint-Charles... Les patriotes de là en sont avertis et ils recevront le choc... En attendant, il faut des tirailleurs qui harcèlent les soldats le long des chemins au coin des bois, derrière les clôtures... Les ponts rasés, mettez-vous quatre ou cinq hommes, à chaque ravin, avec de bons fusils

pour guetter les ennemis et tuer leurs chevaux sous eux ou sur eux... Qu'en dites-vous, Lambert ?

—Avec de bons fusils, cinq hommes, c'est trop ; deux suffisent. Il faut être cent ou il faut être deux ; l'un charge, l'autre tire... Tu connais ça, Viger ?

Viger recula sa chaise.

—Vous avez raison, Lambert. A Longueuil, l'autre jour, à deux, nous prenions les chevaux, nous prenions la voiture, nous prenions les fusils, nous prenions tout. Mais Sicotte ne pouvait courir cent pieds sans étouffer, Malo ne voyait pas clair, Bédard s'était donné une entorse ; pas moyen de les abandonner, il fallait les protéger, Leduc et moi, et au lieu de nous aider ils nous ont nui.

—C'est bien, reprit Marchessault, mettez-vous deux. Il y a neuf ponts... comp-

tons les bois, maintenant... Il y a le bois de la Pointe, du domaine de Saint-Hilaire... du Brûlé... de la côte de Saint-Charles, vis-à-vis l'Ile aux Cerfs. Ah ! cette côte, élévation superbe pour voir, tirer et se cacher derrière les arbres... Toi, Viger, rends-toi là. Seul, à plat ventre, tu tiens tout le détachement une heure durant et tu peux tuer qui tu veux, à ton choix.

—C'est trop loin... D'ailleurs, je ne connais pas la côte... et nous avons mieux que ça... Qu'en penses-tu, Leduc ?

—C'est comme tu dis, Viger.

—Marchessault reprit son calcul : neuf ponts, quatre bois... neuf et quatre font treize... treize fois deux, vingt-six... Donc vingt-six hommes en tout.

—Nous les aurons, affirma Leduc.

—Avez-vous des balles, des fusils ?

—Nous en avons et nous en aurons.

—Cette nuit ?

—Cette nuit.

—Alors, si...

" *Ce sont les "patriotes"*
" *Qui vont bientot danser,*
" *S'ils avaient d'la jugeotté*
" *Ils iraient tous s'cacher.*
" *Lui a longtemps que je t'aime,*
" *Jamais je ne t'oublierai.*

Ce couplet, éclatant en fanfare soudaine devant l'auberge, coupa net la conversation.

Chacun reconnut la voix épouvantable de Pitre Lajoie et écouta.

Celui-ci continua sa chanson encore plus discordante, par cet air de "*Claire fontaine*" qu'il lui donnait, que par les rimes elles-mêmes :

Quand tout's les baïonnettes
R'luiront demain matin,

Viger croqua son tuyau de pipe.

Le capitaine en tête
Son grand sabre à la main.
Lui a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

Comme Viger ouvrait la bouche pour lâcher un juron de colère... —Chut ! fit le docteur Ribaud.

Pitre, déjà loin, avait repris :

...... bien difficile
De leur fair' peur, allez.
Malheur à l'imbécile
Qui voudra ls'arrêter.
Lui a longtemps que je t'aime
Ja......

Il n'acheva point. Et, comme si une main puissante l'eut subitement étranglé, son "ja" parut bien plutôt râlé que chanté.

Viger, qui se retenait depuis cinq mi-

nutes pour ne pas éclater, s'était levé en fureur :

—De leur faire peur ?... de leur faire peur ? Damnation ! Allez demander à Ermatinger, si ça en fait des enjambées, ces grandes pattes d'Anglais.

Marchessault était debout, lui aussi.

—C'est bien " demain matin ", demanda-t-il, qu'il a gueulé cet animal-là, dans sa chanson, n'est-ce pas ?

—Oui, oui, répondirent-ils.

—Alors, il n'y a pas de temps à perdre... Ainsi, c'est entendu, vingt-six fusils, vingt-six hommes, de la poudre, des balles plein vos poches... de la chance... et du courage je n'en parle pas. Allons, bonsoir, messieurs, et vive la liberté !

—Vive la liberté ! répondirent quatre voix.

Le vieux docteur Ribaud n'avait rien

dit, lui ; il songeait. Il songeait à quelque chose qui lui plaisait sans doute, car son œil réjoui brillait singulièrement.

C'est qu'il caressait un plan, le docteur.

IX

AIME-LE, MADELEINE

—Au nom de mes cheveux blancs, m'a-t-il dit... au nom de ton père, je te le défends... C'est vrai... François peut parler ainsi au nom de mon père... il en a le droit, lui qui a blanchi au service de ma famille, qui lui a donné tout son dévouement, tout son cœur, toute sa vie,... qui

m'a tenue petite sur ses genoux, et que grande je respecte et je vénère encore... et je n'irai pas.

—Je n'irai pas, c'est bon. François, au nom de mon père, dont il connaît le caractère rigide et orgueilleux, ne veut point que j'aille humilier l'orgueil de mes compatriotes et de ma famille devant un officier anglais, c'est bon, j'accepte et suis prête à obéir. Mais, auparavant, il faut que Dieu fasse un miracle ; il faut qu'il m'arrache du cœur l'amour qu'il y a laissé entrer et s'enraciner, comme il faut qu'il arrache du cœur de Percival l'amour qu'il a pour moi.

Autrement, si je devais l'aimer quand même, s'il allait m'aimer encore lui aussi, je sens que je n'aurais jamais la force de refuser de le suivre, même ennemi, même meurtrier des miens, et que,

sur seulement un signe de sa main, j'irais à lui, dans ses bras, et il est de mon orgueil, de mon honneur aussi, à moi, que je n'aie pas à rougir devant ma conscience d'une pareille indignité.

—Oui, il faut que Dieu m'accorde ce miracle.

Et Madeleine, très vite, comme pour s'étourdir et ne pas reculer devant sa propre détermination, s'enveloppa dans un manteau long et épais et prit la route de l'église de son village.

Derrière une rangée de vieux sapins en cône sentant la résine, au milieu d'un bosquet d'érables dont les branches faisaient des stries irrégulières sur les murailles, elle l'aperçut bientôt.

Retirée du chemin, discrète, presque timide, elle ne pointait pas vers le ciel, la petite église, de ces clochers orgueilleux

et luisants, mais un humble petit clocheton fenestré à travers lequel les volées des cloches faisaient alternativement des jours et des ombres.

Sous les rebords du toit, les hirondelles et les moineaux avaient bâti leurs nids ; ils y picoraient, dans un gazouillis fraternel, des débris de mortier effrité, se disputaient en piouittant les brins de mousse et de lichen séchés aux fentes des lézardes, becquetaient les gouttes d'eau aux gouttières.

Ils étaient là abrités, nourris et abreuvés. C'était tendre et naïf, doux et bon. On y sentait la Providence.

Vrai, l'église de Chambly ressemblait à son curé, l'abbé Michaudin. Il y a parfois de ces ressemblances singulières entre l'homme et la chose.

Car, de l'avoir vu tant de fois et depuis

si longtemps, l'excellent homme, se promener, son bréviaire à la main, sous les vieux sapins, fouler les feuilles mortes avec un froufrou de soutane, saluer les passants d'un bon sourire, il semblait que sa physionomie débonnaire avait déteint sur l'église

Et ils avaient ainsi vieilli tous deux, se couvrant, l'un de cheveux blancs, l'autre de mousse ; leurs voix s'étaient fêlées dans les mêmes appels ; et les éraillures de la soutane du curé n'étaient que de la franche sympathie envers les fissures du toit de l'église.

Rien n'est grand, rien n'est solennel comme une humble église de campagne. Et, devant ces murs froids et nus qui inspirent en entrant des pensées qui ne sont déjà plus de la terre, Madeleine ressentit une impression jamais reçue auparavant,

comme une sensation d'abandon irrémédiable. La lourde porte, violemment refermée d'elle-même avec un fracas qui courut en échos le long des voûtes aux cintres surbaissés, lui fit peur aussi, et elle se jeta, écrasée plutôt qu'agenouillée, dans une banquette.

Quel calme, quelle solitude mystérieuse pour prier !... sans entendre bruire même un souffle.

Madeleine leva son regard chargé de suppliante douleur vers la petite lampe du sanctuaire qui clignotait, au fond... sans bruit. C'est la lampe qui veille toujours, la lampe qui perce de ses rayons les consciences les plus sombres ; c'est la lampe qui éclaire les âmes ballottées dans la nuit ; c'est la lampe qui chasse les ténèbres devant les désespérés de la vie ; c'est la lampe qui découvre aux meurtris de la

route à ceux qui se sont déchirés, écorchés, aux ronces et aux cailloux du chemin, les véritables clartés, et Madeleine était venue s'adresser à elle.

—Faites, mon Dieu, dit-elle, que Percival...

Elle reprit, avec un soupir :

—Faites, mon Dieu, que Percival ne m'aime plus ; faites aussi en même temps que je n'aime...

Elle s'arrêta, terrifiée.

—Non... non... je ne le veux pas, je ne le veux pas... je ne le puis pas non plus. Lui, ne plus m'aimer, c'est bon ;... mais moi, ne plus l'aimer... Non, mon Dieu, ne me l'accordez pas ;... ne m'écoutez pas...

Et elle cacha ses yeux sous sa main, pour ne pas voir la petite lampe qui brillait toujours, là-bas... Elle avait peur,

maintenant, que Dieu n'eût entendu sa prière.

Comme toutes les femmes, Madeleine, dans son grand cœur, était prête à se sacrifier...Ne plus être aimée...elle l'acceptait, puisque toute la douleur n'aurait été que pour elle ;...mais elle, ne plus l'aimer... Il lui sembla que c'était le faire souffrir, qu'elle voyait le regard de reproche de Percival douloureusement fixé sur elle... et elle ne se sentait pas la force de dire : je ne veux plus t'aimer.

En même temps, la petite porte grillée qui reliait, à gauche de l'autel, le sanctuaire à la sacristie, s'ouvrit devant l'abbé Michaudin.

Il était quatre heures. L'heure où le vieux curé venait faire, en ces jours de deuil de novembre, son oraison habituelle en souvenir de ses ouailles disparues.

Il s'agenouilla, pria quelques instants en prosternation, puis se relevant bientôt, il s'avança vers Madeleine et s'assit à côté d'elle.

—Tu as du chagrin, dit-il... Je t'ai longuement regardée à travers la grille et j'ai remarqué combien tu étais souffrante et attristée... Voyons, dis-moi, à moi ton vieux curé, ton vieil ami, pourquoi tu as cette tristesse,... pourquoi tu es ici ?

—Je venais demander à Dieu un miracle.

—Un miracle ? Madeleine...

—Est-ce qu'il ne s'en fait pas ?

—Mon Dieu, oui... non... oui,... encore faut-il que ceux qui les demandent soient de grands saints...

—Et je ne suis pas une grande sainte, n'est-ce pas ?

—Je ne dis pas non, Madeleine... mais enfin, ne compte pas trop sur ton miracle...

—Oh ! que je suis contente !... j'avais peur de l'obtenir, maintenant...

—Mais quel est donc ce miracle qu'on demande et qu'on est heureux ensuite de ne pas obtenir ?... Tu me dis des choses, Madeleine...

Et Madeleine, hésitante devant l'aveu qu'il lui fallait faire, fixa un regard pensif et vague sur une maquette du petit chemin de croix qui ornait les murs de l'église et elle n'ajouta pas un mot.

—Je me doute de quelque chose, reprit le curé... Les jeunes filles ne demandent ainsi des miracles que quand elles aiment... N'aimes-tu pas un peu, Madeleine ? ajouta-t-il avec un bon et fin sourire... n'aimes-tu pas un peu ?...

—Oui, j'aime, répondit-elle franchement , contente cette fois de mettre son cœur à nu, non seulement un peu, mais beaucoup, mais trop... et c'est cet amour que je voulais rompre... que je venais demander à Dieu, dans votre petite église, de briser au moyen d'un miracle.

— Et tu crois qu'il faille un miracle pour ça, mon enfant ?

—Il en faut un.

—Et pourquoi d'abord vouloir briser ton amour ? Est-il donc si honteux ? Est-il donc si déshonorant cet amour ?

—Ah ! monsieur le curé, c'est déjà un miracle que je vous aie rencontré, ici, seul, sous le regard de Dieu, et vous allez, de votre cœur et de votre main, me tracer ma route... Je me sens si perdue, si bouleversée...

—Qui aimes-tu donc, Madeleine ?

Elle, sans hésiter :

—J'aime le capitaine Percival Smith, monsieur.

Le vieux curé le savait, ah ! le savait mieux qu'elle, peut-être même avant elle. Et, comme il ne disait rien, Madeleine reprit :

—Le connaissez-vous ?

L'abbé Michaudin se reportant subitement d'esprit à quatre années auparavant, à l'Ile Verte, répondit :

—Oui, je l'ai déjà vu.

—C'est mal de l'aimer, n'est-ce pas ? Je sens qu'avec votre cœur de patriote et de Français, vous allez me condamner, vous aussi.

—Te condamner, Madeleine ?... peut-être... Mais auparavant, écoute-moi bien. Tu veux que je te trace la route à suivre ; quelle qu'elle soit, la suivras-tu ?

—Grand Dieu !... la suivre... la suivre quand même, la suivre quelle qu'elle soit, la suivre si elle devait me conduire d'un côté et lui de l'autre... Le pourrais-je ?

—Tu le pourras, Madeleine, si tu es bonne.

—C'est bien, je vous le promets... C'est que je m'en étais tracé un chemin, probablement bien différent de celui que vous allez m'indiquer... un chemin qui me conduisait au Fort, aux pieds de Percival... J'avais pris la résolution d'aller lui demander, au nom de notre amour mutuel, de ne point se battre demain contre mes compatriotes... car ils vont se battre, monsieur le curé...

—Je le sais.

—...de ne point commander ses soldats dans la bataille contre les nôtres... et

François, au nom de l'orgueil national, au nom de mon père, m'a défendu de le faire. La fierté de sa race et de la mienne lui donnait peut-être le droit de me conseiller ainsi, mais est-ce que la fierté de mon amour, de mon amour plus grand que tous les orgueils réunis, est-ce que la fierté de ma conscience ne me commandait pas aussi à moi d'empêcher qu'il y eut du sang entre Perciva1 et moi ?... Et cependant j'avais résolu d'obéir à l'ordre de François, de subordonner mon amour à l'orgueil de mon père et j'étais venu demander à Dieu de briser par miracle cet amour ; mais, mon bon curé, quand j'ai voulu ouvrir la bouche, je ne me suis pas senti la force... pas seulement la force d'aller plus loin.

—Tu es une noble jeune fille, Madeleine... mais il ne faut pas que la sincérité

de ton cœur s'abuse sur les sentiments de ton père. Il ne faut pas qu'un seul mauvais souffle effleure ton âme et rapetisse à tes yeux le caractère pourtant si beau de ton père... Son orgueil, dis-tu? T'a-t-il jamais rien dit, Madeleine ?

—Non, jamais, et ce n'est que d'hier que je me représente tout ce qu'il y avait de reproches muets sur sa figure.

—Ah ! ces reproches muets, si tendres et si doux que c'étaient encore des caresses, ces reproches muets si longtemps refoulés au fond de son cœur... sois forte, Madeleine, je dois t'en apprendre la véritable raison.

Le vieil abbé avait calculé le coup qu'il allait porter ; mais l'amitié sincère, l'admiration sans borne qu'il avait pour son ami le docteur, ne l'avaient pas laissé hésitant une minute devant cette chose

navrante qu'il venait de constater : une enfant qui met sur le compte d'un excès d'orgueil tout ce qu'il y a de tendresse généreuse, de dignité admirable et fière dans le cœur de son père. Et cette enfant, c'était Madeleine, ce père, le docteur Ribaud.

Le bon vieux curé s'approcha doucement de Madeleine.

—Tu m'as dit que tu l'aimais bien n'est-ce pas, ton capitaine ?

—Si je l'aime !... Pourquoi me le faites-vous répéter ?

—Alors, tant mieux, se murmura tout bas le curé, puis tout haut, il reprit :

—Ah ! je ne t'aurais jamais dit, Madeleine, ce que je vais t'apprendre, mais il me faut te convaincre que ce n'est pas par excès d'orgueil ni uniquement à cause de ses antipathies de race que ton père te

paraît sévère... C'est que tu ne sais pas que son père à lui, le général Ribaud,— ton grand-père à toi—est mort pour la défense de son pays dans un combat contre les Anglais. Crois-tu qu'il ne devait pas sentir quelque chose contrister son cœur, blesser sa piété filiale en te voyant aimer justement un ennemi de sa race et de sa famille?... C'est que tu ne sais pas non plus que ce pauvre Gabriel, que tu pleures, que nous pleurons, dont nous étions si orgueilleux, n'a pas été tué dans un accident de chasse, selon qu'il t'a été dit, mais qu'il est mort, lui aussi, sous une balle anglaise, dans un duel où Percival Smith était l'un des témoins de son adversaire... Compare maintenant, Madeleine, ton orgueil et ton amour à l'orgueil et à l'amour de ton père...

Mais, celle-ci n'écoutait plus. Elle était

restée immobile, insensible, oppressée à en mourir sous le coup de ces révélations inattendues.

Gabriel tué... Gabriel, dont le souvenir ne la quittait jamais, tué... et elle s'imagina qu'elle aimait presque son meurtrier. Elle sentit qu'il se brisait quelque chose dans son cœur... Il lui monta aux lèvres une suppliante invocation où se traduisait tout son désespoir, tout le bouleversement de son âme.

—Mon pauvre curé, soupira-t-elle, si vous saviez, si vous compreniez combien je suis malheureuse.

—Jamais je ne t'aurais appris ces choses, reprit le curé en lui tenant les mains dans les siennes, mais ma pauvre Madeleine, c'était mon devoir de le faire et tu en serais morte que je n'aurais pas reculé. Il vaut peut-être mieux que tu

souffres... la souffrance aussi grandit l'amour.

—Grandir mon amour !... Mais c'est le briser, l'anéantir qu'il faut... Je me fais horreur à moi-même ; j'ai honte ; je me représente le sentiment général de mépris que je dois soulever autour de moi ; et quand, réalisant tout ça, je veux me raidir pour y échapper, un nom, un seul nom me traverse l'esprit et je me sens vaincue, écrasée... Ah ! si vous compreniez ce que c'est, mon bon curé, que d'aimer.

Celui-ci resta un instant rêveur.

—Je comprends, va, Madeleine... N'as-tu jamais songé que j'ai été jeune comme toi ; que je n'ai pas toujours porté cette soutanelle de deuil ? J'ai rêvé moi aussi ; j'ai pleuré moi aussi. Mes cheveux n'ont pas toujours été blancs ; j'ai eu vingt ans, Madeleine, ils sont bien loin, n'est-ce pas

ces vingt ans, mais quand je frappe sur mon vieux cœur meurtri, je les fais renaître si vivants qu'il ne me paraissent plus que d'hier. Ah ! oui, je comprends bien.

Et de la paupière du pauvre curé—dont la figure avait pris une expression de douce, de suave résignation, sans le moindre fiel—une larme jaillit tout à coup.

—Mais alors, si vous comprenez, comment pourrais-je briser mon amour ?

—Tu ne le pourras pas, Madeleine, car ça ne se brise pas.

—Que me dites-vous ?

—Ça ne se brise pas... et tu dois l'aimer encore, Madeleine.

—Vous me conseillez ça, vous, mon curé ?

—Je te l'ordonne aussi. Tu m'as pro-

mis de suivre la route que je te tracerais, quelle qu'elle fût. Eh ! bien, aime-le. Il est bon, il est généreux, il n'a jamais rien fait vis-à-vis ta race ou ta famille qui ne lui ait été commandé par son devoir et sa propre loyauté de soldat. Il t'aime autant que tu l'aimes......

Mais .. mon père... Gabriel... interrompit Madeleine.

—Qu'importe. Aime-le.

Et le bon curé étendant la main vers le sanctuaire où scintillait encore la petite lampe :

—Il y a là quelqu'un, Madeleine, à qui il faut toujours obéir.

X

AU FORT

Madeleine était restée longtemps écrasée sous le flot d'idées, de souvenirs réveillés, de conjectures, que le long entretien qu'elle venait d'avoir avec l'abbé Michaudin, avait fait naître dans son esprit.

—Il a raison, ça ne se brise pas l'amour, pensa-t-elle.

Et tantôt consolée, tantôt gonflée de soupirs douloureux, selon les alternatives de joie amenée par les bons conseils du curé, et d'angoisse, presque de remords, à la pensée de son père et de Gabriel, elle quitta l'humble église de son village.

Il était cinq heures, un commencement d'obscurité rendait les choses incertaines et les embrouillait. Madeleine, toujours enveloppée dans l'épais manteau qui la couvrait complètement et la rendait méconnaissable, marchait lentement. Soudain elle aperçut les pierres tombales du cimetière qui se dessinaient devant elle, toutes blanches, immobiles, tristes, et parmi, dans un coin, se découpant sur le mur gris de l'église, un humble petit mausolé jonché de fleurs et de feuilles sèches, entassées là comme par une solli-

citude de mère pour protéger contre la neige et les froids de l'hiver menaçant le cher mort qui y dormait.

Elle s'arrêta.

Son regard attendri parut répondre à un témoin invisible caché sous la pierre, et comme doucement attirée par lui, elle alla s'agenouiller un instant au milieu des feuilles mortes. Elle fit une courte prière qui sembla plutôt un dialogue muet, puis elle se releva bientôt, un rayon de douce résignation au front, et reprit sa route.

La maison de son père était située du côté gauche de l'église ; après un moment d'hésitation à l'encoignure du chemin qui y conduisait, elle prit à droite.

Dès cette minute, sa détermination fut fermement prise. Elle irait au Fort, seule. Si c'était là s'humilier, elle s'humilierait ; mais une voix intérieure lui

disait au contraire que c'était se grandir elle même, que c'était mettre une auréole à son amour en lui enlevant tout ce qui pouvait plus tard devenir un sujet de reproche, que c'était aussi protéger sa propre dignité en allant exiger de celui qu'elle aimait de ne point combattre contre sa race.

Et à grands pas maintenant, le capuchon relevé pardessus la tête pour n'être point reconnue, la voilà qui dépasse la petite auberge " La Huronne," tourne à gauche et prend la route raboteuse et inégale, coupée d'ornières parallèles, qui mène au Fort, sur le bord du Bassin Chambly.

Dès avant son arrivée, elle entend déjà le cliquetis des armes que l'on astique, le grincement des baïonnettes ajustées aux canons des carabines, des bruits de talons

qui résonnent en cadence sur le pavé des salles, des crosses de fusils échappées des mains des sentinelles distraites et retombant avec fracas, tout ce vacarme de guerre si épouvantable.

Mais rien ne l'arrête, Madeleine, jusqu'à ce qu'elle se trouve sous la massive porte d'entrée du Fort, en face d'un soldat en faction droit et rigide.

—Est-ce que je pourrais voir le capitaine Smith, lui demanda-t-elle ?

—Qui doit-on lui annoncer, repondit la sentinelle ?

—Quelqu'un qui désire vivement lui parler.

La sentinelle, sans bouger, héla un soldat qui passait et lui demanda d'avertir le capitaine Smith que quelqu'un voulait le voir immédiatement.

En attendant, Madeleine fouille de son

regard curieux tout ce qui l'environne, les canons qui plongent leur grand œil noir dans l'entrebaillement des meurtrières, les tourelles percées de mâchecoulis juchées en sentinelles aux quatre coins du Fort, la porte, cette porte faite pour résister aux béliers et aux boulets, fixée dans l'épaisseur farouche des murailles au moyen de boulons et de poutrelles en fer.

Tout ça, vaguement entrevu, avait un aspect si affreux, si brutal, que Madeleine éprouva comme un sentiment de douce pitié pour ses compatriotes et de mépris dédaigneux pour leurs adversaires, en face de ce puissant assemblage de choses monstrueuses. Il lui vint à l'esprit la représentation d'un combat de loups et d'agneaux.

Bientôt, elle retint son souffle, le pas fier de Percival venait vers elle.

—Vous ici, s'exclama le capitaine avec un frisson dans la voix, la reconnaissant à peine sous son large manteau .. Vous ici mademoiselle ?

—Moi ici, reprit Madeleine avec une solennelle émotion.

—Venez, ajouta-t-il, simplement.

Le capitaine, qui sentait battre son cœur plus fort qu'en face d'une bataille, l'entraîna au milieu du Fort, loin des oreilles, sur cette large place sans toit, sans plancher, où le terrain, si souvent battu des talons des soldats en exercice, avait pris la dureté de la pierre. Il y avait là, au centre de ce parallélogramme resserré entre les bastions du Fort, une citerne surmontée d'un poteau ; à côté du poteau, un vieux canon rouillé, entre ce canon et ce poteau, un banc rustique.

Ils s'assirent tous deux.

—Que venez-vous faire, Madeleine, demanda anxieusement Perciyal ?

—Je suis venue vous donner un ordre, peut-être plutôt vous demander une grâce, je ne sais...... je suivrai les sentiments de votre cœur.

Puis, sans arrêt. elle continua :

—Vous devez vous battre demain, n'est-ce pas ?

Perciyal resta interloqué et hésitant.

—Pourquoi me demandez-vous ça, Madeleine ?

—N'importe. Répondez-moi, je vous prie ; je n'ai qu'un moment. Devez-vous vous battre demain ?

—C'est possible... j'en ai peur. Les Canadiens sont en révolte ouverte, à Saint-Charles, et comme nous avons reçu ordre de nous y rendre... peut-être serons-nous forcés de combattre.

—Ecoutez-moi, Percival, dit-elle avec un pénible chevrotement d'angoisse dans la voix, est-ce que j'occupe assez de place dans votre cœur pour que je me permette d'exprimer un désir ?

—En doutez-vous ? Ne vous ai-je pas assez évidemment prouvé tout mon dévouement, ma sympathie,... tout mon amour ? acheva-t-il tout bas.

Eh bien ! si tout cela est vrai... est vrai — et ses jambes se fléchissaient sous elle comme pour une génuflexion — ah ! mon Dieu... non... vous ne vous battrez pas... vous ne vous battrez pas.

—Que dites-vous ?

—Vous ne vous battrez pas, reprit gravement Madeleine... Elle se redressa, son regard brûlant fixé sur Percival. Mais vous ne savez donc pas jusqu'à quelle profondeur vous êtes entré dans ma vie,

quelle force irrésistible m'a constamment poussée vers vous ?... J'ignorais alors ce qu'il y avait entre vous et moi, entre ma race et la vôtre ; je le sais aujourd'hui... J'ai voulu demander à Dieu le courage de vous oublier... je n'ai pas seulement pu ouvrir la bouche......

Elle s'affaissa, écrasée sous son émotion.

—M'oublier ?... Madeleine !... m'oublier ?...

—Oui, j'ai désiré vous oublier, vous arracher de mon cœur, vous, votre nom, votre souvenir ; mais la même irrésistible force m'a bientôt ressaisie et m'a poussée de plus en plus près de vous. Alors, j'ai foulé tout amour-propre à mes pieds et je suis venue, sans honte, vous crier mon amour et vous supplier en son nom de ne point vous battre demain.

—Ciel ! Que me demandez-vous, Made-

leine ? Vous savez bien que mon devoir me défend de vous obéir, même de vous entendre.

—Mais puisqu'il faut que je vous aime... puisque mon cœur en est déchiré de cet amour, et Madeleine tendait ses mains comme dans une invocation suprême de prière,... si vous m'aimez aussi vous-même, ne sentez-vous pas un autre devoir, plus impératif que toutes les lois de la discipline et qui nous fait un point d'honneur, à vous, de ne pas verser le sang de mes compatriotes... à moi, de mourir, de mourir plutôt que d'accoler à mon amour la honte de trahir mon sang et ma race ? car, n'est-ce pas déjà une trahison que de vous aimer ?

—Madeleine !

—Ah ! je ne viens point vous dire de ne pas exposer votre vie en vous dérobant

au danger ; — en aurais-je la pensée que je n'oserais jamais l'exprimer devant vous — mais ce que je demande, ce que je réclame à genoux pour moi, pour ma dignité, pour mon orgueil si vous le voulez, c'est que vous n'alliez pas tirer votre épée contre les miens... Je veux m'éviter à vos yeux jusqu'à l'ombre même d'un mépris possible,... car méprisé... l'amour que l'on offre tache et déshonore même celui qui en est l'objet.

—Mon Dieu ! Madeleine, que me proposez-vous ?... que faire ? J'en ai le vertige.

—Je ne sais, moi, je suis folle, j'ai la tête perdue, mais il me semble...

—Vous ne voulez pas que je faillisse à mon honneur de soldat, que je sois traître à mon...

—Traître... Sa phrase s'était figée sur

ses lèvres... Traître, pas ce mot, Percival ; il me brûle... Non, je vous veux franc, je vous veux loyal, je vous veux brave... mais je vous veux généreux, aussi.

Le capitaine réfléchit longuement.

—Franc, loyal, brave,... généreux,... se murmura-t-il... C'est bien, Madeleine, s'il y a moyen d'être tout ça, je vous obéirai.

—S'il y a moyen ?... Mais il faut qu'il y ait moyen... Je ne sais lequel, moi,... mais... Ah !... c'est que, voyez-vous, nous autres, femmes, nous ne connaissons pas sur terre d'obstacle invincible. Nous ne savons pas raisonner. Quand même conscientes de la tuerie, dès que notre amour nous commande, nous allons.

—Vous me voulez brave, Madeleine, vous me voulez loyal ; mon grade d'offi-

cier me le commande aussi ; car il me faut donner l'exemple à mes compagnons d'armes. Je ne suis pas simple soldat, moi, voyez-vous, c'est l'épée de capitaine que j'ai à manier, c'est le commandement que...

—Grand Dieu, c'est encore plus affreux, gémit Madeleine toute pâle, et elle avait saisi dans une crispation de noyée la main de Percival comme pour le retenir prisonnier à son côté et lui arracher son épée... Non, vous n'irez pas, vous ne pouvez pas aller ordonner le massacre des miens... Pour échapper à ce malheur, est-ce que votre cœur, Percival, ce cœur qui m'appartient, dites-vous, ne vous indiquera pas un moyen qui sera en même temps loyal pour vous et honorable pour moi ? Oh ! cherchez, cherchez bien.

—Je chercherai, dit Percival.

—Oh ! que vous êtes bon, murmura-t-elle, et toute convulsionnée de soupirs, elle tomba écrasée sur son banc.

—Maintenant,écoutez, Madeleine. Dans votre demande, je reconnais toute la franchise de votre âme, toute la délicatesse et la dignité de votre cœur ; ces sentiments si nobles m'ont ému et je vous ai écoutée comme j'aurais écouté ma mère. Oh ! elle seule pouvait se permettre de me parler comme vous m'avez parlé, sans provoquer de révolte de ma part ; car si je suis profondément entré dans votre vie, Madeleine, vous avez absorbé la mienne toute entière. Depuis que je vous ai vue le long de ma route, je n'ai regardé qu'un jalon : vous ; une fée, toujours la même, est venue constamment illuminer mes rêves endormis ou éveillés, marcher à mes côtés dans

mes promenades, doubler le son de ma voix dans mes commandements militaires ; cette fée, c'était vous, toujours vous Madeleine, et de vous apercevoir tout à coup, près de moi, ici, dans le Fort, si j'en ai été ému, je n'en ai pas été surpris, depuis si longtemps que je vous vois, que je vous parle, que je vous interroge, que je ris et pleure avec vous. Et cependant, vous avez voulu m'oublier, Madeleine, dites-vous ? Plus de lendemain à cette vie, plus de rêves, plus de bonheur, plus rien qu'un nom, "Madeleine," enfermé au plus profond de ma pensée, que je n'aurais jamais pu arracher, que je n'aurais même pu prononcer sans douleur et qui serait resté là comme une brûlure éternellement cuisante. Oh ! alors, comme mes calculs de demain auraient été, ce soir, bien différents. Comme

je me serais battu joyeusement, follement, sans aigreur, sans colère vis-à-vis de mes adversaires, sans doute, mais bien déterminé à me faire tuer.

—Ne dites pas ça, Percival, je vous en supplie.

—Non, je ne le dis plus, Madeleine ; j'ai d'autres pensées en mon âme ; je veux maintenant un lendemain, un éternel lendemain, où le rêve s'évanouira pour faire place à la réalité ; où la fée sera remplacée par vous, par toi, Madeleine... Veux-tu qu'il existe ce lendemain, Madeleine ?... Dis, le veux-tu.

Madeleine se sentit bercée dans un délicieux engourdissement de sa pensée. Elle n'osait se ressaisir ; car il lui était revenu encore au fond de son cœur, déjà si souvent secoué par des ravissements semblables, quand elle échafaudait ses illu-

sions et ses projets imaginaires, ce même je ne sais quoi d'inexorable—où se mêlait le regard navré de son père—qui l'avait toujours terrifiée et qui avait sans cesse brisé ses rêves commencés.

Elle entendit de nouveau, comme de très loin cette fois, la voix tremblante de Percival qui répétait : Veux-tu, Madeleine ?

—Si je veux ?... Mon cœur, ma vie t'appartiennent. Je te les avais donnés bien avant que tu ne me les demandasses.

—Et si ton père, Madeleine...

—Garde-les, Percival... mon cœur, ma vie, garde-les... Je n'ai rien à reprendre de ce que mon amour t'a donné. Tout devait me détourner, m'éloigner de toi ; tout m'empêchait de penser même à ton nom, et cependant celui-ci s'est imprimé dans mon âme en lettres de feu ; je

verserais en vain toutes mes larmes pour l'éteindre... Crois-tu que ça se rencontre deux fois et par hasard cet irrésistible besoin d'aimer ?... Oh ! oui, garde-les... garde-les bien Perciva1.

—Ah ! je comprends ce que je te demande. Quand j'eus sondé la profondeur de l'abîme qui nous séparait et qu'à cause de ton ignorance je te poussais à franchir inconsciemment, j'ai eu peur ; j'ai cherché à lutter, non pour moi, mais pour toi, et je n'ai pas pu ; il était trop tard, je t'aimais déjà comme je t'aime aujourd'hui.

—C'est bon, cela me suffit, répondit-elle, moi aussi je t'aime.

Et sur ses grands yeux, noyés d'amour, de larmes, de tristesse, de bonheur mêlés, elle sentit avec extase se poser les lèvres brûlantes de Perciva1.

L'Angelus tinta.

—Six heures... comme il fait sombre... Non, non, ne m'accompagnez pas s'il vous plaît, restez... je ne veux pas, non, restez.

Elle fit quelques pas pour s'éloigner, puis hésitante un moment, le cœur gros, elle revint subitement vers Percival :

—Ah ! dis-moi encore que tu m'aimes ?

—Si je t'aime...

Cette fois Madeleine s'enfuit en grande hâte par l'unique porte du Fort et disparut bientôt.

....

Perceval était de son côté resté tout rêveur, tout ému et de l'engagement solennel qu'ils venaient tous deux, Madeleine et lui, de sceller, et de cette promesse,—non moins solennelle, non moins grave pour sa conscience toute d'honneur et de loyauté—qu'il avait faite, de ne

point se battre contre les " patriotes," le lendemain.

Cette promesse le laissa débattre dans un dilemme et il se mit à errer comme un noctambule dans les corridors humides, les salles des officiers, autour des canons béants, sur les remparts, tandis que la petite cloche de l'église continuait, après l'angelus, à tinter tristement le glas quotidien de ce mois de novembre, en souvenir des morts.

—Franc, loyal, brave, généreux, murmura-t-il... Comment puis-je être tout ça vis-à-vis Madeleine et " les patriotes " sans manquer à l'honneur ? A moins que ce glas ne sonne pour moi demain ? Oui... en me faisant tuer tout simplement, sans me défendre... à la tête de mes soldats.

Mais en même temps, le lendemain, si

beau, si suave qu'il avait rêvé, qu'il avait demandé, que devenait-il ?... Devait-il se condamner à ne plus l'espérer jamais et à briser du même coup le cœur de Madeleine, maintenant sa fiancée ! Et le dilemme où il se perdait devenait de plus en plus compliqué.

Un ami dans toutes les circonstances pénibles de sa vie militaire, l'avait toujours encouragé, soutenu de son bras et de sa sympathie constante, avait applaudi à ses succès, comme consolé dans ses revers, c'était Archie Lovell, le porte-drapeau du régiment.

Avant d'être porte-drapeau, Lovell avait été capitaine de la deuxième compagnie des Voltigeurs qui combattit si vaillamment à Châteauguay. Il s'en souvenait encore de ce combat glorieux où ils avaient lutté, un contre vingt ;

tantôt couchés à plat ventre, tantôt derrière les buttes de terre, les troncs d'arbres, se faisant écraser plutôt que de reculer. Il en parlait : Ce pauvre Ferguson qu'il avait reçu dans ses bras, de Salaberry debout sur une souche, le grand Américain qui leur avait crié : rendez-vous... Ah ! oui, guette, on va se rendre, là... S'il s'en souvenait... et il montrait son bras droit, ankylosé maintenant, qu'il avait alors rapporté de là, mutilé, fracassé.

On lui avait offert une pension de retraite à ce brave Archie ; il en avait été indigné et attristé.

—Comment ?... à cause de mon bras... plus bon pour manier l'épée... Des capitaines estropiés au combat, on n'en veut plus ; il faut maintenant des officiers qui mettent leur peau à l'abri, qui se con-

servent intacts et chics... c'est bon ; mais j'ai encore mes deux mains solides, allez ; qu'on me donne le drapeau, au moins !

Et on lui donna le drapeau, qu'il avait depuis lors, — un quart de siècle, — orgueilleusement gardé.

Rien de surprenant que cette nature de feu se soit sentie attirée par la fermeté, la loyauté du caractère de Perceval. Il lui semblait que ce qu'il avait perdu, c'était lui qui le gagnait ; les succès qu'il avait manqués, c'était lui qui les aurait et il se consolait ainsi.

Perceval était allé trouver son vieil ami pour lui faire connaître l'agitation de son âme et lui demander conseil, en même temps, sur la conduite à tenir.

La situation franchement, ouvertement définie, le vieux porte-drapeau toussa

quelque peu, c'était sa manière d'indiquer son embarras, et ajouta simplement :

—C'est grave, Percival.

—Ai-je eu tort de faire cette promesse ?

—Celle-ci ne vaut qu'autant que tu puisses rester brave et loyal, c'est-à-dire fidèle à ta conscience et à ton honneur, n'est-ce pas ? Alors, ton tort est moins grand. C'est ta bonté d'âme, Percival, qui t'a conduit dans ce réseau inextricable où tu te débats. En guerre, vois-tu, il ne faut plus avoir de sentiments en dehors de son devoir. Il faut être aveugle, il faut être sourd, et comme tu peux en juger, ce serait parfois bon d'être muet.

—Mais je ne suis ni aveugle, ni sourd, ni muet... J'ai vu Madeleine, je l'ai entendue, je lui ai parlé. Songes-tu que je pourrais avoir à me reprocher la mort de son père, le père de ma fiancée ! Imagines-tu

bien cette tragique situation : deux êtres éperdus d'amour avec ce gouffre éternellement ouvert entre eux ? Tu n'as jamais aimé, toi, que la hampe de ton drapeau, et cependant, tu te ferais tuer gaiement, plutôt que de l'abandonner à l'ennemi plutôt que de t'en séparer.

—Ah ! pardine, oui,... je pense. Il n'y a que toi à qui je n'hésiterais pas à le confier.

—Que dois-je donc faire, alors ?

—Il n'y a qu'un moyen ; va auprès de mademoiselle Ribaud reprendre ta parole. C'est un grand et noble cœur, m'as-tu dit ? Elle ne voudrait ni d'un lâche ni d'un traître, et il faudrait presque que tu fusses l'un ou l'autre pour ne pas obéir à l'ordre du jour, demain.

—Certes, oui, reprit Percival, Madeleine a un grand et noble cœur ; si grand

et si noble que ce serait le briser et qu'elle en mourrait... Moi-même, d'ailleurs,... et un soupir violent l'étouffa tout à coup.

Les deux officiers restèrent silencieux et songeurs, en face de ce problème qu'il leur fallait résoudre.

Après un temps, Lovell dit presqu'à voix basse et comme en lui-même :

—J'aurais bien une idée, moi, qui pourrait te tirer de là et qui me ferait beaucoup plaisir aussi, mais tu en rirais peut-être...

—Ah ! non, Lovell, dis ; je suis sûr que c'est la bonne, ton idée ; voyons, donne-la moi tout de suite.

—Pas tout haut, par exemple, reprit en riant Lovell ;... approche ton oreille... comme cela, si ça ne te va pas, ce sera comme si je ne t'avais rien dit. Et il lui murmura rapidement une phrase.

Percival le regarda avec des grands yeux étonnés, réfléchit un instant, puis il se précipita dans les bras de son ami.

XI

DEUX "PATRIOTES"

Lors de la réunion nocturne tenue à l'auberge " La Huronne ", entre les chefs " patriotes " et Marchessault, au cri de Vive la liberté ! poussé par ce dernier au moment du départ, en signe d'adieu, seul le docteur Ribaud, perdu dans la trame d'un plan qui l'absorbait tout entier, n'avait pas répondu.

Il n'était pas patriote à la manière des autres, le docteur Ribaud. Car s'il voulait, lui, défendre ce qu'il considérait être l'honneur de sa race, venger sa nationalité, conserver la liberté des siens, lutter pour les principes de justice et ces droits sacrés que les gouvernements d'alors émiettaient sans scrupule, un à un, sous la dent des francophobes, il voulait encore venger son foyer désert, son père mort, et étouffer, ah ! étouffer surtout l'amour fatal qui avait germé dans le cœur de sa Madeleine chérie.

Famille et foyer, c'était un pour lui.

Et, revenant de l'assemblée, sous le coup d'une agitation agréable, comme dans l'attente d'un joyeux événement, il sentait ses vieilles jambes rajeunies, souples à sauter le chemin d'un seul bond.

Il rentra chez lui, déposa sa canne dans

un coin, écouta un instant; rien ne remuait, excepté peut-être le père François, qui, dans sa petite chambre d'à côté, poussait un tiroir, faisait craquer un meuble ; c'était tout.

Ah ! cette idée caressée, amoureusement dorlotée dans son esprit, comme il lui sourit, comme il lui parle. Il lui vient peut-être momentanément quelques pensées sombres qui lui mettent un pli au front, à certains souvenirs tout à coup réveillés, mais il les écarte bientôt, les éloigne d'un raisonnement intime qu'on voit presque voltiger sur toute sa figure.

—"Puis, Gabriel sera si content, il me semble."

A ces mots qu'il murmure, sa détermination renaît, plus ferme, plus accentuée, inébranlable. Plus de plis songeurs, plus de coins de bouche attristés, et le

docteur, dans son bureau, portes closes, se met à manipuler des objets lourds et luisants, fait fondre, au-dessus de sa lampe à alcool, quelque chose dans un creuset, pulvérise une matière noirâtre dans son mortier, lime, ajuste...

Ce qu'il fait ainsi, à la nuit, le docteur Ribaud, ce qu'il prépare, ce n'est pas une drogue, ce n'est pas une opération chirurgicale non plus. L'histoire de cette époque héroïque nous l'apprend. Il fourbit ses armes, fond des balles, avive sa pierre à fusil, met en ordre tout son matériel de combat ; et quel matériel ! Ce sont là tous les préparatifs que firent les "patriotes," ces pauvres grands cœurs, volontairement, sans calcul, sous le souffle seul de l'héroïsme et d'un dévouement sublime, pour lutter contre les canons rayés, les baïonnettes luisantes, les gi-

bernes gonflées... pour les vaincre aussi parfois.

Peut-on imaginer ce qu'il leur fallût de courage, de résolution inébranlable, pour n'être point saisis d'un abattement sans retour dans une pareille situation.

Il était minuit quand le vieux docteur eut complété ses préparatifs, frotté son fusil au chamois, en eut poli la mire, fait jouer la gachette, compté ses balles... quarante-quatre...

Mais quel est donc ce bruit.

—Es-tu malade, François, que tu ne dors pas encore ?

—Non pas, monsieur... je... je... brosse mon veston... savez bien...

—C'est bon, François. Je te croyais malade... bonsoir.

Et il rentra dans sa chambre.

Le lendemain, le vingt-cinq novembre,

il faisait un temps sec et froid. Toute la boue, détrempée par les pluies d'automne s'était solidement congelée pendant la nuit. Les chemins paraissaient pavés de pierres, tant le roulement des voitures, à travers les ornières, les enfoncements gardés des sabots, les mottes de terre durcies, était retentissant par ce matin encore inoublié.

Le docteur Ribaud se leva de bonne heure ; il jeta un regard à travers le frimas des vitres, parut content, puis commanda son déjeuner.

Il fut presque gai ce petit déjeuner. En face de Madeleine, comme pour la dérouter, lui enlever jusqu'au soupçon de ce qui se passait autour d'elle, de ce qu'il préparait lui-même, il parla tout à fait détaché, d'un livre à lire, de la mère Nicolle si malade, du temps qu'il faisait. Enfin, il allait être débarrassé de ces

chemins informes qui lui démolissaient les vertèbres, oh ! la bonne gelée. Puis il la lutina légèrement sur cette date du vingt-cinq : La fête des vieilles filles, tu sais...

Et Madeleine se trouva elle-même dégagée, rieuse.

Tout à coup, on reconnut au loin des roulements de tambours, des piétinements sonores sur la terre gelée, des bruits de ferrailles, des fracas de commandements, qui parurent d'abord se rapprocher peu à peu, se faire plus distincts, puis s'éloigner de nouveau petit à petit pour s'éteindre tout à fait.

Ni le père ni la fille ne firent mine d'entendre ; sans la moindre curiosité de regarder aux fenêtres ; mais à la dérobée leurs regards s'étaient mutuellement recherchés et fuis aussitôt.

—Allons, encore une parade militaire, fit le docteur.

—En effet, il m'a semblé reconnaître les tambours, répondit Madeleine.

—Quand j'étais volontaire, moi, ah ! il y a bien de ça quarante ans presque, on ne faisait de ces parades publiques qu'aux jours de revue, devant le colonel ou le général.

—Est-ce votre ancien fusil de soldat, père, que vous avez encore dans votre bureau ?

—Oui, Madeleine, un bon vieux mousquet à qui mon pauvre père en a fait cracher des balles aux Angl... Tu ne m'attendras point à midi, Madeleine ; j'ai une longue course à faire à Boucherville...... cette pauvre mère Nicolle qui est si malade. Où est François ?

—Me voilà, monsieur, répondit aussitôt

François, en encadrant dans la porte sa bonne vieille tête honnête et dévouée. A la charrette ou au cabriolet ?

—Mais t'ai-je dit d'atteler, François ?

—Non, monsieur, pas encore... c'est que je me suis imaginé ça...

—Tu t'es imaginé juste... Attelle au cabriolet, mon bon François.

Pendant que celui-ci était à harnacher Carillon, le docteur se glissa furtivement par la porte de service, jeta un regard aux fenêtres de la maison, déposa son fusil vous le siège de la voiture et rentra.

—Bonjour, Madeleine, dit-il, au revoir, et pour ajouter cet " au revoir " si tendre, si gonflé de toutes les caresses dont son cœur était capable, où il mettait un baume particulier, il lui sembla qu'il tirait son souffle du plus profond de sa poi-

trine, avec l'oppression de commettre une lâcheté.

—Au revoir, père, répondit Madeleine ; emmitoufflez-vous bien, il fait si froid... hâtez-vous de revenir aussi, et avec une câlinerie de petite fille, elle l'embrassa gentiment au front.

Le docteur Ribaud s'arracha avec effort à cette douce étreinte. Cette candeur confiante, quand il la comparait à ce qu'il allait faire, lui causait un chagrin véritable. Pauvre Madeleine, si elle avait soupçonné.

Carillon piaffait déjà comme sous une repoussée de jeunesse et stimulé par le froid vif il fila allègrement sous la conduite de François.

A une vingtaine d'arpents de Chambly, le chemin qu'ils suivaient bifurque : un côté mène à Boucherville, l'autre à Belœil.

Ils prirent celui de Belœil contrairement à ce que le docteur avait dit à Madeleine.

Depuis qu'ils étaient en route, pas un mot n'avait été échangé entre eux, moins à cause de la distance de serviteur à maître qu'à cause des pensées qui les obsédaient tous deux.

Tout à coup l'éclat d'une fusillade, de l'autre côté de la rivière Richelieu, vis-à-vis la Pointe Olivier, les tira de leurs rêveries.

A travers un faisceau d'arbres, ils purent distinguer les soldats anglais disséminés le long du chemin ; devant eux, on ne voyait qu'un léger nuage de fumée. C'étaient les patriotes qui mettaient à exécution le plan d'escarmouches qu'ils avaient réglé la veille.

Ces coups de feu éclatants, ces petits flocons bleuâtres qui dansaient là-bas au

dessus des bouquets d'arbustes, cette file d'habits rouges, les reflets des baïonnettes, tout ça accentué par le calme et la limpidité de ce matin de novembre, leur fit, au docteur et à François, passer sur la peau un frisson d'enthousiasme.

Carillon lui-même subit une impression particulière, car il s'arrêta net, une oreille en l'air, au beau milieu du chemin.

Le docteur et François ne remuaient point ; ils écoutaient et regardaient, sans l'idée d'avancer. C'est qu'il se passait quelque chose de grand, quelque chose de tragique aussi ; car, aux premiers coups de fusil tirés par les patriotes avait bientôt répondu le feu plus nourri des soldats anglais.

—Ah ! il leur faudra presque du canon pour passer là... C'est Viger et Leduc qui les guettent, et, un contre cent, c'est

une proportion qui leur va à ces gaillards, se murmura en lui-même le docteur Ribaud.

Et il refit dans son esprit toute la scène : Viger et Leduc à plat-ventre derrière un tronc d'arbre, leurs munitions à côté d'eux ; en face, de l'autre côté du ravin, devant le pont démoli, un détachement de soldats qui hésite, tâtonne, cherche à se garer des balles invisibles qui le déciment et ne réussit à riposter que contre des ennemis qui paraissent imaginaires.

—Allons, François, c'est une jolie musique, mais nous avons autre chose à faire...

—Elle m'amuse beaucoup, cette musique, répondit-il.

—Oui, elle t'amuse ?... mais c'est plus joli de loin que de près, je t'assure, mon François.

—Cependant, ça me ferait bien plaisir de la leur faire recommencer.

—Toi, François ?

—Moi-même, monsieur, et si vous vouliez...

—Que ferais-tu ?

—Vous me laisseriez vous suivre... Vous savez que j'ai encore bon œil.

—Me suivre ?...

—Oh ! je sais bien que vous n'allez pas à Boucherville... Les médecins n'ont pas besoin d'arme pour tuer leurs patients... D'ailleurs, entendez-vous ce bruit métallique dans la voiture ?... c'est votre fusil et le mien qui s'entrechoquent.

Le docteur Ribaud resta tout stupéfait.

—Serais-tu patriote, François ?

—Oui, et un bon. Pour être serviteur on n'en aime pas moins sa liberté et celle de son pays. Cette nuit, pendant que

vous fondiez vos balles, je fondais les miennes ; pendant que vous fourbissiez vos armes, je fourbissais les miennes et je pensais à vous demander de me permettre de combattre à côté de vous,... jusqu'à la fin votre dévoué serviteur.

—François, tu es admirable... Donne-moi ta main ;... c'est un pacte que nous faisons. Puisque tu aimes la musique des soldats, nous allons la leur faire répéter à ton intention. Je connais un point magnifique, vis-à-vis l'Ile aux Cerfs, au sommet d'une élévation ; nous nous embusquerons là.

—Oh ! comme je vous remercie.

—Combien as-tu de balles ?

—Soixante-et-trois.

—Très bien... Au pas dont nous allons, nous aurons une avance d'une demi-heure à une heure sur l'arrivée des soldats, à

moins que Viger et Leduc ne cèdent plus tôt, ce dont je douterais fort.

—Une demi-heure, ça suffit, d'ailleurs, pour ce que nous avons à préparer de retranchement... Pourvu que nous ayions immédiatement sous la main une chaloupe, un canot, un radeau quelconque pour traverser la rivière, nous serons au poste.

Le docteur Ribaud n'écoutait plus.

Bientôt, relevant son regard profond sur François :

—Ecoute, François ; j'ai une autre idée dans la tête que tu n'as point, toi. Tu désires te battre avec ton courage et ton patriotisme, moi je veux me battre avec ma haine et mon patriotisme : ma haine de père, mon patriotisme de citoyen. Il y a, parmi les habits rouges que nous allons ajuster, un homme que je guette depuis longtemps et que je veux tuer. Et je sens

bien que c'est la Providence elle-même qui me procure aujourd'hui l'occasion de le faire disparaître sans manquer à la loyauté ou à l'honneur... Il faut qu'il disparaisse, il le faut... Tu as soixante-et-trois balles, j'en ai quarante-quatre; une seule pourrait suffire, peut-être ; qu'importe, tant que cet homme sera debout,—faudrait-il lutter, corps à corps, contre tout le détachement, à coups de crosse même, si nous n'avions plus de balles,—pas un de nous deux ne doit reculer. Tu entends bien ?

—J'entends bien, monsieur.

—Si l'un tombe, l'autre prendra ses balles... tu entends toujours bien ?...

—J'entends toujours bien.

—C'est bon. Dès que je l'apercevrai, je te le montrerai.

—Il doit être facile à reconnaître.

—Tu crois, François ?

—Oui ; est-ce qu'il ne sera pas à cheval ? avec une épée...

—Tu le connais ?...

—Je suppose, simplement.

—Non. Tu le connais, toi aussi, François...

Puis, après un instant, il reprit :

—Que dira Madeleine ?

—Ah ! ce sera un rude coup, monsieur.

—Hésiterais-tu, François ?... Dis, puisque tu connais tout... Hésiterais-tu ?

—J'hésiterais peut-être, mais je ne reculerais pas.

Le dialogue cessa tout à fait.

Un autre ordre d'idées avait envahi le docteur. Maintenant, le portrait de sa Madeleine, de sa Madeleine si douce, si aimable, si confiante, si bonne, s'était fixé

profondément dans sa pensée. Et de se représenter qu'il allait froidement, après un long calcul, la faire souffrir, lui torturer le cœur, il en eut l'esprit tout consterné.

Il se débattit longtemps dans cette angoisse, ballotté entre sa tendresse pour sa fille et ce qu'il considérait être sa dignité de père et son honneur de patriote. Cependant, tout en subissant la lutte que se livraient ces divers sentiments dans son cœur, il allait toujours, comme machinalement entraîné. Tout à coup, il aperçut, en face de lui, l'Ile aux Cerfs flottant comme une corbeille sur les eaux calmes du Richelieu, et, se dessinant en relief au-dessus de la rive opposée, du côté de Saint-Charles, cette élévation raide de terrain, bordée de gros érables, au pied de laquelle venait déboucher le chemin

public, et que Marchessault avait si fortement recommandée comme un point unique pour tenir les soldats anglais en échec.

Il lui sembla qu'il y était déjà, le fusil au poing, guettant l'ennemi. Et les pensées tristes, — le remords presque, — qui l'avaient assiégé depuis une heure, s'évanouirent subitement pour faire place à son enthousiasme habituel.

—C'est ici, François, arrête.

XII

DEUX PATRIOTES (Suite)

—Pardon, monsieur Ribaud, vous vous trompez, c'est mon fusil que vous tenez là, dit François.

—Tu as raison... Prends-le.

Et le docteur en tira un autre de dessous le siège du cabriolet. Cette fois, c'était bien le sien ; un bon vieux mous-

quet français, — ancien système, il est vrai, — mais au maniement duquel il était depuis longtemps habitué.

—Maintenant, traversons.

Un canot se trouvait justement sur la grève,amarré à une perche fichée en terre. Il n'y avait pas de rames.

François ne fut pas embarrassé pour si peu. —Des rames, on s'en fait, murmura-t-il, et de sa crosse de fusil comme d'un aviron il dirigea rapidement le canot vers Saint-Charles.

En débarquant, le docteur et lui entendirent comme l'écho d'une fusillade au loin et, étonnés, ils prêtèrent attentivement l'oreille.

—Serions-nous en retard, dit le docteur ? Il me semble que les coups viennent du côté de Saint-Charles... Est-ce que la bataille est déjà commencée entre les

patriotes et les soldats ?... Montons, nous entendrons et nous verrons mieux du haut de l'élévation.

—Est-ce que le régiment des habits rouges pouvait passer par un autre chemin pour se rendre à Saint-Charles ? reprit François.

—Non ; à moins d'allonger considérablement leur trajet.

—Eh bien ! il n'a pas passé ici. Voyez, aucune piste, aucune trace de roues, aucun piétinement quelconque sur la terre gelée.

Et les deux hommes, anxieux et troublés, écoutèrent de nouveau.

Cette fois, le son arriva très distinctement et ils entendirent, au bout d'un moment, un craquement sourd et prolongé. Ils se regardèrent. C'est qu'ils avaient compris.

Ce qui donnait ainsi l'illusion de coups de fusil, c'étaient les vigoureux et nombreux coups de hache des patriotes qui préparaient leurs retranchements et dont le son se répercutait très loin dans la sonorité inoubliable de cette après-midi si sereine. Ces craquements sourds qu'ils entendaient, c'étaient les arbres de M. Débartz qui s'abattaient et s'entassaient les uns contre les autres, en manière de rempart.

Ceci reconnu, le docteur Ribaud examina leur propre position.

C'était vrai qu'il était superbe, ce poste, surplombant presque le chemin du roi, et d'où l'on pouvait tout voir sans être vu. A l'abri, derrière une rangée d'érables, massifs à défier les boulets, il s'y choisit un endroit qui leur permit de commander, du canon de leurs fusils, toute la montée de

la route, et d'où ils pourraient, au moment voulu, se dérober secrètement pour rejoindre leur canot.

Puis, ayant promené lentement son regard profond sur la plaine immense qui se déroulait à ses pieds, il s'assit, le dos à un arbre.

Il attendait.

Quand on songe à ces besoins répétés de lutte, de provocation, de révolte qui se sont emparés, à différents intervalles, des populations sauvages, françaises, anglaises, américaines, tour à tour maîtresses de la région où se jouent les scènes de notre roman, on se demande s'il ne souffle point là un vent tout spécial de liberté.

Ce Richelieu, dont le docteur Ribaud regarde, pensif, rouler les flots, cette montagne qui se dresse devant lui, élevée

en autel au-dessus de la plaine, ces ravins profonds, ces forêts immenses et superbes, n'ont-ils pas été les conseillers, — souvent les complices, — des actions éclatantes, des traits d'audace, de ces soifs de patriotisme et de dévouement que l'histoire a notées, depuis trois siècles, chez les habitants de cette région ?

Tout d'abord, dans la sauvagerie lointaine, ce sont les Hurons, les Algonquins, les Agniers, les Iroquois qui subissent ce besoin de gloire et de supériorité. Ils s'écorchent, ils se scalpent, ils se torturent, suivant les hasards malheureux de la défaite.

Cette rivière, ils l'ont battue de leurs pagaies, sillonnée en tous sens de leurs pirogues. Le jour, la nuit, sous le soleil, sous la lune, dans le calme morne des bois qui bordent les rives, ils ont élevé

leurs wigwams, vociféré leurs cris de guerre plus affreux que les hurlements des bêtes fauves.

C'est à en ressentir le frisson en se rappelant ces souvenirs horribles et farouches.

Plus tard, ce sont d'autres scènes. Cette fois, c'est la lutte de la civilisation contre la barbarie. Blancs contre sauvages. La lumière contre les ténèbres. C'est à cette époque, sous M. de Tracy, qu'on construisit les forts de Sorel, de Chambly, de Saint-Jean, sentinelles inébranlables, toujours en éveil, toujours prêtes, qui opposaient leurs lourds bastions aux flèches maintenant inoffensives des sauvages.

Mais le tableau change. C'est bientôt canons contre canons. Les roulements des tambours, les éclats des fusillades, le fracas de la mitraille, ont remplacé com-

plètement les cris de guerre des sauvages. C'est devenu Anglais contre Français, et les embuscades ont fait place à la stratégie. Ceux-ci veulent conserver, ceux là veulent conquérir.

Les forts, peuplés par les soldats français de Vaudreuil, de Bougainville, de Bourlamaque, résistent aux miliciens anglais de Webb, Mercer, Abercromby, Amherst, qui ébauchent les premiers succès qui doivent leur gagner bientôt tout le pays.

Mais, auparavant, on lutte, on se bat, on s'acharne jusqu'au bout à la victoire qui s'éloigne toujours de plus en plus. Et quand le désastre final des Plaines d'Abraham eut tout perdu, ces mêmes vaillants lutteurs du Richelieu se raidissent encore contre le sort et se cramponnent quand même à un espoir impossible.

Puis vient l'invasion américaine.

La haine du vaincu contre le vainqueur se réveille. Si le traité de 1763 avait livré le sol, il n'avait pas livré la population. Celle-ci acclame donc comme des sauveurs les insurgés américains qui venaient, de leurs appels, ressusciter chez elle d'anciens rêves de gloire et de liberté. Aussi, les habitants de Chambly et des environs s'unirent-ils à eux pour s'emparer des forts et chasser les soldats anglais. Mais le même vent d'indépendance ne soufflait pas pareillement par tout le pays, et les Américains, repoussés de Québec, durent évacuer les fortifications dont ils s'étaient emparés.

Puis c'est la révolte de 1837, encore partie des bords du Richelieu. Là, qu'une trompette ou qu'une voix fasse entendre un appel à la liberté, le pouls bat plus vite

chez les habitants de la région, leurs prunelles lancent des éclairs, une impulsion irrésistible les entraîne, les uns saisissent leurs fusils, les autres leurs fourches, et vous entendez aussitôt une réponse formidable : Nous voilà.

C'est ainsi qu'ils se ruèrent, avec tout leur instinct de patriotes, vers un idéal alors insaisissable : l'indépendance. Ils échouèrent.

Mais quand la semence jetée aura atteint la maturité, quand il y aura deux vallées de Richelieu dans la province, quand il aura poussé ailleurs une population comme celle qui se trouve là, cette fois, les paysans ne prendront point des fourches ; ils n'échoueront point.

Le docteur Ribaud, emporté dans l'espace, discute ainsi certaines pages de l'histoire, et en même temps, sa pensée,

envolée au-dessus de la terre, parcourt les siècles passés et se plonge dans les profondeurs infinies de l'avenir.

Tout à coup, un retour rapide de son esprit le fit frissonner. Ah ! soupira-t-il en revenant à la réalité. Puis, un moment après :

—Tu te placeras là, François, et moi, ici. Entre-nous, à terre, les munitions.

François épaula son arme, pour se faire l'œil un peu et juger s'il pouvait viser commodément. Il poussa un cri :

—Les voilà !... les voilà !...

En effet, à travers les arbres, on distinguait une longue file d'habits rouges qui s'avançait lentement à une distance assez rapprochée. Véritable chapelet de coquelicots qui ondulait sans bruit le long de la rivière, selon les courbes du chemin.

Le père François fit jouer la gâchette de son fusil à plusieurs reprises. Elle fonctionnait bien.

—Nous allons les laisser avancer aussi près que possible et dès que nous aurons reconnu le capitaine : pan ! pan ! dit-il.

Le docteur ne répondit point.

Il regardait attentivement le mouvement des soldats, son arme déjà sous la main.

—Attendons jusqu'à ce qu'ils soient rendus au pied de la côte, reprit François. Il est impossible qu'ils nous voient et nous...

Une détonation retentit à côté de lui qui le fit sursauter. Le docteur, sans l'écouter, venait de tirer son fusil en l'air.

—Que faites-vous ?... continua-t-il. Ils ont entendu et vont se tenir sur leurs gardes maintenant.

— C'est ce que je veux, répondit simplement le docteur Ribaud... Nous sommes des patriotes, non des assassins. Maintenant qu'ils sont avertis, plus de grâce ; qu'ils se défendent ou qu'ils attaquent.

—Ce que j'avais projeté était plus sûr, ce que vous venez de faire est plus beau, répliqua François ; c'est vous qui avez raison.

—Ne forlignons, jamais, François.

Ce coup de feu inattendu avait arrêté la marche des soldats. On les vit un instant piétiner sur place avec un cliquetis et des scintillements d'armes dont ne furent aucunement effrayés nos patriotes maintenant à plat ventre derrière les troncs d'arbres qu'ils avaient choisis, le canon de leurs fusils passé à travers les racines.

Bientôt ils entendirent un commandement militaire qui devait être l'ordre d'a-

vancer, car toute la colonne se mit lentement en marche. En même temps, un homme, son épée à la main, parti de l'arrière, était venu bravement se mettre à la tête du détachement au galop de son cheval.

Cet homme, c'était le capitaine. Inconsciemment, le docteur Ribaud sentit sa main se crisper sur la crosse de son mousquet, et François mâchonna quelque chose entre ses dents.

La colonne continua d'avancer.

Le capitaine, sans arrêter, se retourna sur son cheval et commença à donner un nouveau commandement à ses soldats.

– Feu, dit le docteur, et deux détonations retentirent.

Quand le bruit eut cessé, nos deux patriotes entendirent la fin du commandement. Leur double coup de feu n'avait

pas dérangé le capitaine qui, sans sourciller, continuait à donner ses ordres.

—C'est un brave, fit le docteur, et ils rechargèrent à la hâte leurs fusils.

Si leur double détonation n'avait eu aucun résultat, elle avait indiqué aux soldats leur position exacte et ceux-ci répondirent par une décharge générale qui vint crépiter tout autour d'eux, dans les feuilles sèches, sur les branches et l'écorce des arbres.

Mais, protégés comme ils étaient, ils ne pouvaient être atteints que par miracle. Aussi, se mirent-ils à leur tour à tirer hardiment, visant tout le détachement quand la fumée devenait trop épaisse, le commandant seul, quand ils pouvaient l'apercevoir.

Les soldats étaient maintenant immobiles. Deux des leurs étaient déjà tombés

mortellement blessés, deux autres légèrement atteints et cependant les balles continuaient à siffler à leurs oreilles.

Indignés, sans doute, de se voir ainsi tenus en échec, ils se remirent à cribler de projectiles le point de la côte d'où les deux patriotes ripostaient si courageusement. Puis, tout à coup, sous le commandement du capitaine, toujours à cheval en avant d'eux, ils reprirent leurs marche.

La position devenait sérieuse, car la disproportion exagérée des combattants était presque compensée par l'avantage exceptionnel qu'avaient le docteur Ribaud et François de commander toute la montée, tout en se tenant absolument à l'abri.

—Allons, François, visons bien, dit le docteur Ribaud. Ensemble.

Tout s'était abattu cette fois, cheval et capitaine,et nos deux patriotes poussèrent

un soupir de soulagement en les voyant écrasés au milieu du chemin. Mais leur joie ne dura qu'une seconde, car, à la seconde suivante, le capitaine était déjà relevé, tout droit, brandissant encore son épée à la tête de ses soldats. Son cheval seul avait été atteint et en tombant l'avait entraîné dans sa chute. Maintenant à pied, il n'en était pas moins reconnaissable à ses galons dorés, son plumet blanc, son épée luisante... Et d'ailleurs, comme un homme qui se moque des balles, il se tenait toujours crânement en avant de sa compagnie, bien en évidence.

—Décidément, c'est un brave, répéta le docteur Ribaud.

—Trop brave, ajouta François. Il nous nargue. Ce n'est pas de la bravoure, c'est de l'insolence,

De voir le cheval de leur capitaine tué sous lui, là, devant eux, les soldats, un instant stupéfiés, se sentirent pris de colère. Il était impossible que deux hommes pussent leur tenir tête plus longtemps... et, dans un branle-bas général, sous les commandements rauques des officiers, tirant tout en marchant, ils entreprirent d'escalader au pas de charge la montée qui conduisait au sommet de la côte, et d'en déloger leurs adversaires coûte que coûte.

—Ne tire plus, cria le docteur Ribaud à François... attends... Ne gaspillons pas nos balles.

François, qui, ne risquant toujours qu'une prunelle à travers les racines énormes qui le protégeaient, tirait comme un enragé, cessa immédiatement son feu.

—C'est vrai, dit-il, il faut en garder au moins une pour le capitaine.

Et tous deux, haletants, sans s'occuper des projectiles qui pleuvaient autour d'eux, guettaient à travers la fumée une éclaircie qui mit le commandant en lumière. Ah! ils pouvaient tirer à leur aise, encore et encore, les habits rouges, que leur importait.

A mi-chemin, la montée offre un raidillon très accusé. A cet endroit, soit pour respirer, soit pour mieux voir, la compagnie toute entière fit comme une halte d'une seconde, pas plus. Ce fut encore trop long. A un flamboiement d'épée qui brilla rapide comme l'éclair, deux détonations avaient instantanément répondu et un grand corps, son épée encore au poing, tout luisant de ses épaulettes dorées, de ses éperons, était tombé foudroyé.

Cette fois le capitaine était bien mort.

Tous les soldats effarés se groupèrent autour de lui en poussant des vociférations affreuses. Ce fut un tumulte épouvantable.

Le docteur et François, tous deux debout maintenant, considéraient froidement le spectacle ; ils voulaient être absolument convaincus que le capitaine ne se relèverait pas Il ne se releva pas.

Le docteur prit son fusil et dit :

— L'honneur est vengé. Nous n'avons plus rien à faire ici, François.

Et en même temps, son regard, chargé de défis menaçants, fixé sur les trois cents habits rouges immobiles, massés en paquets au milieu du chemin, ajoutait : si seulement nous le voulions, vous coucheriez là, vous savez...

Puis lentement, fièrement, en pleine

lumière, il ramassa sa poire à poudre, les balles qui lui restaient, et, sans se hâter, sans même regarder en arrière, il se mit à descendre en silence le petit sentier qui allait à la rivière.

Sans dire un mot, il s'embarqua dans le canot. François se remit à avironner avec la crosse de son fusil et quand ils débarquèrent tous deux, la rivière traversée, ils purent distinguer parfaitement à leurs pas rythmés quatre soldats qui portaient un brancard. Dessus, il y avait quelque chose de rouge.

Et le docteur Ribaud passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée affreuse.

XIII

JOURNAL DE MADELEINE

25 novembre, 37.

Il me semble que, depuis deux jours, je n'ai pas vécu, je n'ai pas respiré ; tous mes pas et démarches, quand je les énumère, me paraissent faits sans que j'en aie conscience. J'obéis sans cesse à un mobile qui me mène, me ramène, me conduit ici et là, machinalement.

Tout me semble factice, artificiel autour de moi ; je crois marcher, je crois courir, et je suis assise calme et tranquille ; d'autres fois je me sens oppressée, malade, asphyxiée, avec des véritables spasmes qui m'étranglent ; je fais un effort suprême pour y échapper et je reste toute surprise en me voyant seule dans mon boudoir sans la moindre gêne respiratoire.

Je mène une existence de rêve, où tout se noie dans une brume qui m'encercle et me fait perdre toute notion de la réalité.

Ce n'est que dans un violent effort de volonté, où je me tiens l'esqrit tendu, concentré sur un seul point, que je puis momentanément chasser ces chimères, ces désolantes angoisses et faire un retour sur ma vie.

Ah ! ma vie... Ah ! ma pauvre vie.

Si je pouvais, d'un trait, en rayer les

jours sombres et terribles qui viennent de passer et dont la trace, je le sens, ne disparaîtra jamais. Si je pouvais détourner ces autres jours encore plus sombres, encore plus terribles qui se préparent, que je vois venir, que je compte d'avance, toujours de plus en plus tristes, de plus en plus sans soleil.

Fiancés, nous le sommes, je sens encore, sur mes paupières, la flamme brûlante du baiser de Percival—mais que signifie pour moi, pour nous, ce mot si joyeux : fiancés. C'est-à-dire, le nœud qui enchaîne nos cœurs, sans les unir cependant ; la coupe sans les lèvres ; le rêve, sans la réalité ; le flacon sans l'ivresse ; un amour fantôme. Car une union entre nous n'est pas possible. Non, vraiment, quand j'énumère les obstacles qui se dressent sur notre chemin, je n'en-

trevois pas les moyens de les vaincre. Il y aura toujours une voix, un souvenir, une plainte, quelque chose d'inexorable enfin, qu'il ne sera jamais possible, il me semble, de faire taire.

Mais qu'importe, si ce qui m'arrive est plus fort que ma volonté, ma conscience est restée droite ; et je ne veux à l'avenir faillir à aucun des devoirs qu'on m'imposera pourvu qu'on me laisse mon amour, seulement mon amour.

Y a-t-il toujours ainsi des compensations ? Après le bonheur, le malheur ; après la joie, la douleur; après les sourires, les larmes. Et si la compensation est complète, qu'elles seront donc lugubres, les heures qui correspondront à celles si heureuses, si suaves, si complètement sereines que j'ai, jusqu'à ces derniers jours, vécues.

J'avais pourtant fait de beaux rêves...

Quand, à force de me raidir contre tout ce qui m'environne, de me débattre contre le cauchemar qui m'obsède, il me vient quelques idées nettes, je ne fais que tomber dans d'autres angoisses.

Tout est calme, d'un calme effrayant, aujourd'hui, autour de moi. Je n'entends pas même voler une mouche, et, cependant, à travers les murs, de très loin, je m'imagine à chaque minute surprendre des coups de fusil, des coups de canon, qui me font sursauter.

Non, ce n'est pas absolument affaire d'imagination. On se bat aujourd'hui quelque part. C'est vrai que les coups de feu résonnent, que les balles sifflent, que le sang coule.

Comment suis-je donc faite pour que cette chose monstrueuse : la guerre, n'é-

touffe pas entièrement les sentiments de folle passion de mon cœur? Ou plutôt, comment l'amour est-il constitué qu'il résiste à tout autre sentiment? Car, dans tout le désordre de mes idées, une chose reste encore nette, mon amour.

Et quand j'entends éclater à mon oreille ces imaginaires coups de fusil, mon cœur bat plus vite et plus fort à chaque détonation ; j'en subis comme un choc qui me secoue, comme si j'étais atteinte par les balles moi-même.

" Franc, loyal, brave, généreux, si je puis être tout ça, m'a-t-il dit, je vous obéirai."

Et, comme j'insistais, il a ajouté: Je trouverai le moyen.

J'ai peur, maintenant, de ce moyen. Il me semble qu'en disant ça, il me faisait le sacrifice de sa vie. Mon Dieu, en lui

demandant de ne point se battre, de ne point se défendre, après tout, est-ce que ce n'était pas, vraiment, lui demander de se faire tuer ?

De cette manière, il restait à ses yeux : franc, loyal, brave, généreux...

D'ailleurs, l'abîme qui est entre nous nous sépare t-il moins que la mort ? N'y ai-je pas songé moi-même à mourir ? N'est-ce pas à celui qui échappera aux jours sombres qui se préparent que la Providence accordera la meilleure grâce ?

Mais non, il vivra ; je lui ai donné mon cœur et ma vie, il les a acceptés, il n'a pas le droit de me les remettre si tôt.

Ah ! qu'il m'en a coûté, ce matin, de résister à la curiosité de voir défiler les troupes, de le regarder, LUI... Peut-être c'eut été la dernière fois... la dernière fois...

Non, je ne veux plus penser à ça...

26 novembre, 37.

Un rayon de soleil vient de traverser mon âme.

Qu'il nous faut donc peu de choses, à nous femmes, pour remonter notre courage. Faites pour la souffrance, nous nous rattachons avec tant d'abandon à la moindre consolation, que le plus léger motif de joie nous fait oublier nos larmes et nos tristesses et nous relèvent aussitôt.

Rien que d'avoir vu mon père reprendre son ancien sourire, son même air joyeux et dégagé, il me semble qu'un coin du ciel vient de s'ouvrir pour moi.

Toute la maisonnée s'en est d'ailleurs ressentie de cette bonne gaieté. C'est comme si tout le monde, mis au courant des idées noires qui me poursuivent

depuis quelques jours, voulait répandre une traînée de tendresses et de charmes autour de moi.

Jusqu'à mon pauvre vieux François qui invente des folies, des naïvetés d'enfant pour me faire rire. Oh ! je ne demande pas mieux. Rire, c'est si bon.

Et puis, papa m'a parlé de tant de choses aujourd'hui : de sa course pitoyable à Boucherville, de l'abbé Michaudin, d'une promenade à Québec qu'il projette en ma compagnie ; il a même parlé des soldats anglais, pour lesquels il a eu un mot de sincère louange :

—Il y a sans doute parmi eux de tristes soldats, m'a-t-il dit, mais, en somme, ce sont des braves.

Ce témoignage m'a fortement surprise, moins par la louange mitigée qu'il ren-

ferme qu'à cause de l'heure où mon père m'a fait cette étonnante déclaration.

Lui a-t-on parlé de la rencontre d'hier entre les patriotes et les soldats? A-t-il su qui avait gagné la victoire? Etait-ce réellement pour reconnaître la bravoure des Anglais?... Voilà autant de choses qui m'intriguent et dont j'ai vainement cherché à trouver la solution dans son regard placide et tendre.

Mais chacune de ses paroles, chacun de ses sourires, dont je conserve l'empreinte dans mon esprit, se traduisent immédiatement en autant de rayons d'espoir qui viennent réconforter mon cœur.

Espérer?... Vraiment, est-ce que je suis sincère en écrivant ce mot, ou ne me fais-je pas illusion tout simplement?

J'en ai tant subi, depuis quelque temps, de ces renversements brusques qui m'ont

ballottée de la plus heureuse griserie à la déception la plus amère, que je n'ose plus ni croire ni espérer.

A quoi bon, d'ailleurs ? Y a-t-il un lendemain arrangeable à mon existence ?...

Qu'importe, tant que mon amour me restera, je combattrai, je m'y cramponnerai, et ce sera encore ma consolatión, la seule que je puisse désirer peut-être, que de pouvoir aimer mon amour.

---

27 novembre, 37.

En effet, quatre heures, c'est le temps que mon vieil ami, l'abbé Michaudin, consacre au souvenir de ses ouailles défuntes ; autrement, je l'aurais bien retenu plus longtemps avec moi, mon brave curé.

Il est le seul avec qui je ne me gêne pas pour parler franchement de mon amour. Il m'écoute d'une manière si sympathique. Je le laisse lire jusqu'au plus profond de ma pensée, sans rien cacher, sans rien voiler ; je lui raconte tout... tout.

N'est-il pas le seul aussi qui m'ait dit : " Aime-le, Madeleine, aime-le." Et son timbre de voix pour me le dire, et son regard, et son geste, tout renaît vivant et réel, à chaque instant, dans mon esprit.

Aujourd'hui, il y avait la même exquise bonté dans ses conseils, dans ses recommandations paternelles : Sois forte, sois courageuse, Madeleine, plus il y a loin de la coupe aux lèvres, plus la liqueur en est douce.

Alors, je lui ai raconté mon entrevue avec Percival, l'engagement qu'il avait pris envers moi.

—Ah ! oui, Madeleine, c'est trop beau, trop généreux, ce dévouement mutuel, Dieu le bénira... m'a-t-il répondu.

Moi, je lui aurais sauté au cou, tant ces paroles m'enivraient de joie

—Espère, a-t-il repris, sois confiante, le temps triomphe de tout, applanit tout ; aucun baume ne lui est égal pour panser les blessures. Rien ne lui résiste... Et qui sait,... mon rôle aussi, à moi, n'est peut-être pas terminé...

—Non, mon bon curé, il n'est pas terminé, lui ai-je répondu... Vous voulez que j'espère, j'espère ; vous m'avez tracé un chemin que vous voulez me voir suivre... je le suis ; vous m'avez tendu la main,... alors, soutenez-moi, je vous prie.

—Je te soutiendrai, Madeleine...

C'est alors que la petite cloche de l'église est venue, à mon regret, interrompre

les sympathiques encouragements de mon curé.

A l'entendre me parler ainsi, je me sentais, petit à petit, revenir à la vie. Je le jugeais mon complice et il me semblait qu'il roulait de ses mains des pans de rocher, des blocs de terre énormes qui comblaient peu à peu le gouffre que je vois toujours béant entre Percival et moi.

Que ça m'a donc fait du bien, après les tristes journées que je viens de passer.

Je n'entrevoyais point d'espoir possible et voilà que tout à coup mon amour me ressaisit plus violemment que jamais et me met sous les yeux une route toute nouvelle parée de fleurs et de verdure.

Oh ! bon abbé Michaudin, c'est vous qui les répandez et les arrosez, ces fleurs !

Jamais la..................................

....

—Qu'est-ce ?...... qu'entends-je ?...... des roulements de tambour...... Mon Dieu ! oui...... c'est le retour des soldats...... Percival...... Oh ! je cours......

XIV

RETOUR DES SOLDATS

Ran... ran... ran... rataplan,... Ran... ran... ran... rataplan...

C'était sourd, c'était loin, ce bruit de tambour.

Encore à l'extrémité du village, derrière les grands arbres, les hautes clôtures, les maisons éparses, les hangars le pignon

sur le chemin, les soldats n'étaient pas visibles.

Mais on entendait : Ran... ran... ran... rataplan...

Madeleine l'avait entendu aussi. Pour elle, ces roulements n'eurent rien de guerrier, rien d'effrayant. Ils lui rappelaient Percival, son capitaine Percival... son Percy.

Toutes ses larmes s'étaient séchées subitement ; plus d'idées noires, plus de désespérances navrées, plus de soupirs douloureux, plus rien ; rien dans son esprit, que son amour.

Et, sa plume jetée avec une traînée de gouttelettes d'encre, son cahier, le journal de son cœur, abandonné large ouvert à tous les regards, son fauteuil bousculé, elle s'élance au dehors.

Malgré le temps humide et froid, Ma-

deleine ne s'aperçoit point qu'elle n'a qu'une légère mante aux épaules, que des escarpins aux pieds, qu'elle est presque tête nue ; mais elle va quand même, empressée, malgré le vent qui siffle et le brouillard qui englue le trottoir.

Elle ne voit rien autour d'elle ; rien ne résonne dans son oreille que ce ran... ran... ran... rataplan, qui lui arrive maintenant plus distinct de là-bas et lui fait oublier tout le reste.

Les maisons blanchies à la chaux, les arbres desséchés secoués en sifflant, les carrés d'ombre allongés sur les madriers par ce couchant hâtif et brumeux d'automne, défilent sans la distraire aucunement de son idée fixe. Elle va le revoir, Percival, son fiancé, celui à qui elle s'est si tendrement donnée, l'autre soir. Maintenant, surtout depuis que l'abbé Michau-

din l'avait approuvée, encouragée, il lui semble qu'elle l'aime encore davantage et des mots isolés, des bouts de phrases suaves, qu'elle goûte, s'échappent de ses lèvres.

Ran... ran... ran... Elle se hâte, elle veut se choisir un bon endroit. Oui, là, sous l'orme, ça sera comme la première fois... le dix-sept mai...

Cependant, à côté d'elle, en avant, en arrière, c'est le même empressement effaré, des bruits de pas inégaux, des appels d'un côté de rue à l'autre, des voix qui se croisent.

Ah ! ce n'est pas une parade de fantaisie, cette fois, à laquelle va assister tout le peuple de Chambly, c'est à un retour de combat vrai.

Et quel combat. C'est déjà connu que les patriotes ont été vaincus, à Saint-

Charles, par les soldats anglais On en parle avec des jurons dans la voix, en attendant que le ran... ran... ran... se rapproche, qu'on les voit enfin, ces fiers soldats couverts de poudre... et de gloire aussi.

—-Ils se sont battus bravement, paraît-il, dit quelqu'un auprès d'elle.

— Bravement,... ça n'est pas difficile quand on a des bons fusils, répondit une autre voix... Les vrais braves, ce sont les patriotes. Ils n'avaient pas d'autres armes que leur courage, eux, et cependant...

—Ah ! si les soldats ne les avaient pas ménagés, vous auriez vu...

Madeleine, maintenant immobile sous le même grand orme qui lui rappelle si bien sa première rencontre avec Percival, écoute.

Elle saisit cette bribe de conversation :

“ Si les soldats ne les avaient pas ménagés.” Elle s’imagine reconnaître là-dedans la générosité de Percival et il lui vient un soupir de reconnaissance. Ah ! oui, c’est qu’il lui a obéi, qu’il a voulu diminuer la distance qui les sépare. Comme ça la tente de leur apprendre, à tous ces ingrats qui piétinent nerveusement autour d’elle, de leur crier, dans un sentiment de bonheur et d’orgueil : “ C’est le capitaine Smith, mon Percival, mon fiancé, qui les a protégés, nos patriotes ;... c’est parce qu’il m’aime, c’est parce que je l’aime. Vous allez le voir bientôt passer à cheval... vous allez voir comme il est beau, comme il est fier, et vous l’admirerez et vous l’aimerez autant que moi ”...

Ran... ran... ran... rataplan...

Tout à coup il se fit une bousculade, une ondulation de dos, et tous les regards se

perdirent dans la même direction. Dans une échappée de lumière entre les maisons, on distinguait les habits rouges, les baïonnettes luisantes des soldats qui s'avançaient en défilant lentement.

Bien des fois, les habitants de Chambly les avaient vus faire leurs marches et contre-marches dans les rues du village, sans en ressentir le moindre sentiment de curiosité. Les enfants seuls, éblouis par le scintillement des armes, s'arrêtaient pour les regarder passer.

Mais aujourd'hui, à ce lendemain de victoire, de victoire sur les siens, c'est par pelotons nombreux et émus que la population se masse à l'angle des chemins, le long des trottoirs, sur les balcons, aux portes, partout...

Ran... ran... ran... rataplan... Ce sont eux,... les voilà...

Madeleine se tient parmi la foule. Elle ne sent pas qu'elle grelotte de froid autant que d'émotion. Son regard ne cherche qu'un visage, son esprit ne s'attache qu'à un nom.

Ils défilent deux par deux, les soldats, lentement, silencieusement.

Madeleine ne les voit pas. Ses yeux se portent au-dessus d'eux. Elle cherche quelqu'un à cheval, quelqu'un de grand, quelqu'un de beau, avec des épaulettes dorées, un costume soutaché, des éperons, une belle épée au côté... quelqu'un qui s'appelle Percival et qu'elle nomme Percy, en elle-même...

—Mais où est-il donc ?...... C'est vrai, les capitaines... ils viennent après leurs soldats,... pense-t-elle...

Et Madeleine se glisse, nerveuse, indifférente à tout ce qui l'entoure, ne se sou-

ciant ni de la boue du chemin, ni des rangs pressés de la foule qu'elle bouscule ; elle s'approche, elle veut être tout près, pour qu'il la voit, pour qu'il la reconnaisse. Elle veut elle aussi l'envelopper d'un long regard de remerciement, — il a été si généreux, son Perceval, il l'a si bien écoutée, — elle veut lui prouver qu'elle l'aime toujours, toujours...

—Ah !... les officiers, se dit-elle, en se dressant tout émue sur la pointe des pieds... le capitaine... Perceval !... oh ! le voilà... et elle se prépare...

....

Mais livide, sans un souffle, secouée d'un spasme affreux, Madeleine était tombée foudroyée.

....

Ce n'était pas lui...

....

—Madeleine ! fit aussitôt une voix étranglée à côté d'elle... Madeleine !... Et celui qui venait de l'appeler ainsi la soulevait dans ses bras, cherchait, par des caresses et des paroles douces, à la tirer de son inconscience.

—Madeleine ! reprit-il, parle-moi.

Et comme elle ne donnait aucune réponse, aucun signe de vie même, il enleva sa longue redingote râpée et l'étendit sur elle.

Puis tout bas :

—Tu ne veux donc pas répondre à ton vieux François, Madeleine ?... Il t'aime bien, va...

Celle-ci parut faire un effort pour articuler un mot, mais elle ne le put. Alors François se pencha sur elle, l'entoura de ses bras, et, la soutenant comme un enfant, il l'apporta, toujours enveloppée

de sa redingote, jusqu'à la maison de son père.

En apercevant sa fille méconnaissable, comme morte, entre les mains de François, le docteur Ribaud n'eut qu'un cri de stupeur et d'émotion douloureuse :

—Qu'est-ce qu'il y a, François ?... Que s'est il passé ?. .

Celui-ci n'osa point répondre.

Mais dis donc, grand Dieu !... reprit-il tout effaré, qu'est-il arrivé à Madeleine ?

—Elle assistait au retour des soldats, vous savez... et il acheva sa phrase dans un geste de pitié.

Le docteur fit à son tour un mouvement d'épaule qui traduisait toute son angoisse et les deux hommes oppressés, consternés, se regardèrent longuement, sans rien se dire.

Il venait de se faire entre eux une com-

munication mystérieuse plus clairement exprimée par leurs yeux que par n'importe quel dialogue.

François avait doucement déposé Madeleine sur un large divan ; il avait enlevé la redingote dont il l'avait couverte, et maintenant, discrètement, avec une expression de figure qui voulait dire : "Puisque nous avons tué l'*autre*, il faut au moins sauver celle-ci," il se retira dans un coin de la chambre.

Le docteur parut comprendre cette muette conversation. Oh ! oui sauvons-la, se murmura-t-il. Et subitement revenu du choc terrible—si gros de conséquences entrevues, si chargé de dangers menaçants pour Madeleine—qui le terrifiait en sa qualité de père, il sentit se réveiller tout son dévouement et tout son zèle de médecin.

Il s'approcha de Madeleine, lui prit le pouls, l'écouta respirer... Ah ! que son pouls et sa respiration étaient rapides... Il courut précipitamment chercher un flacon d'éther, une cuiller, prépara une potion qu'il essaya de faire pénétrer entre les dents serrées de son enfant ; ce fut inutilement ; elle en absorba à peine quelques gouttes. Le docteur Ribaud eut un froncement de sourcil qui indiquait sa mortelle inquiétude.

C'était sa Madeleine adorée qui était là devant lui, les cheveux épars, l'œil atone, la figure convulsée, sans un mot, sans un signe qui répondît aux caresses dont il l'enveloppait.

—Aide-moi, François, dit-il, un sanglot prêt à éclater dans la voix. Soutiens ses épaules, nous allons la transporter dans sa chambre.

Et ils l'enlevèrent tous deux, à travers le corridor, le long escalier, les portes violemment ouvertes du pied, jusque sur son lit.

Auprès d'elle, le docteur Ribaud s'était écrasé dans un fauteuil, de nouveau abattu sous le malheur subit qui le frappait. Il avait mal prévu, mal calculé la violence du coup qu'il avait lui-même préparé et un flot de sentiments contradictoires le jeta dans un chaos où, pêle-mêle, luttaient cependant encore et son amour de père et sa tendresse et son orgueil et sa fierté.

D'un mouvement de tête il mit fin à ces pensées ; il avait autre chose à faire que de songer ; il lui fallait réveiller Madeleine, la rappeler à la vie, lui redonner son sourire et sa lucidité d'esprit.

Il se pencha sur elle, toucha ses tempes

déjà enfiévrées, palpa son front brûlant et tout bas à son oreille, tendrement, comme pour lui annoncer quelque chose d'heureux : Hé ! Madeleine, écoute-moi... ouvre les yeux, Madeleine... parle-moi ?...

Oh ! elle était loin de pouvoir parler, la pauvre ; mais sa figure, ses traits détendus maintenant, ses lèvres pâles, minces, collées aux dents, cette fissure nacrée des paupières, en répondirent long à l'œil exercé de son père. Non, pas cette réponse-là. Il ne veut pas la lire mais l'entendre la réponse de Madeleine, et il se reprend à l'interroger, à la secouer légèrement ; il lui fait respirer des solutions à odeur acre, lui met des compresses glacées sur la tête, puis il lui parle encore :

—C'est ton père, Madeleine !... tu m'entends bien, n'est-ce pas ?...ton père...

Celle-ci eut un long soupir saccadé, quelque chose du râle et du hoquet, et elle se retourna sur son lit. Le docteur ne voulut point laisser éteindre l'éclair qui avait probablement traversé le cerveau de son enfant ; il répéta :

—Madeleine !... Madeleine !...

Cette fois, elle ouvrit deux yeux, deux grands yeux qui se fixèrent un instant sans expression dans le vide... et sa paupière glissa de nouveau sur ce regard sans vie.

Alors en levant la tête, le pauvre docteur aperçut, à travers le scintillement de deux larmes qui lui tremblaient aux cils, François, plus pâle que sa barbe de neige, figé dans un abattement qui reprochait et demandait grâce à la fois.

—Attends, dit-il sans regarder, je vais te dépêcher la femme de chambre... je

cours préparer une médication, moi, et il s'éloigna.

Pourquoi était-il, en réalité, si soudainement sorti de la chambre de sa fille, le docteur Ribaud? C'est qu'il avait eu peur. Peur du regard cave et si triste de son enfant, peur aussi du regard complice de François constamment fixé sur lui. Il étouffait et il s'était sauvé. Maintenant assis dans son cabinet, il essuyait les perles de sueur qui l'inondaient, respirait plus à l'aise, comme allégé, en attendant que son instinct de père le ramenât auprès du lit de Madeleine. Ça ne tarda pas beaucoup. Un pas rapide qu'il entendit au dessus de sa tête réveilla ses inquiétudes. Il écouta. L'angoisse comme la peur grossit tout et les légers craquements imprimés au plafond réveillèrent dans son esprit toutes ses alarmes.

Et, l'oreille tendue, à pas sourds, il remonta auprès de Madeleine. Hélas ! si rien ne s'était aggravé chez elle pendant les quelques minutes qu'il s'était absenté, rien aussi ne s'était amélioré. Elle conservait sa même respiration rapide et sifflante, sa même expression consternée de figure, sa même inconscience.

Le docteur Ribaud tenta de nouveau de la tirer de sa torpeur. Il répéta ses appels, reprit des accents suppliants, renouvela ses caressantes tendresses, en inventa d'autres ; ce fut inutilement.

—Mon Dieu ! dit-il, tout tremblant ; et, incapable de supporter la vue de ce spectacle qui lui saignait le cœur et le laissait sans force, il redescendit.

Dès qu'il fut disparu, François essaya à son tour :

—Madeleine ! Madeleine ! Tu sais bien,

les soldats... ils sont revenus... Ils sont bien bons, va... Le capitaine... le capitaine... il est revenu, lui aussi... Percival... écoute bien... Percival......

Madeleine se retourna sur sa couche en soupirant.

—Je l'aime bien... moi aussi... le capitaine Smith... Percival... continua-t-il.

Un sourire lugubre voltigea sur les lèvres de Madelene et pendant une seconde elle ouvrit les yeux. Ce nom avait traversé son cerveau.

—Tu entends... Percival... le capitaine Percival......

Elle eut comme un frémissement de lèvres imperceptible ; puis, d'une manière incohérente, elle marmotta: Non... non... il ne s'est pas battu... je vais le dire à mon père... non... pas de sang...

—Veux-tu le voir, Percival ? reprit

François d'une voix rauque et suffoquée, réponds-moi... tu te rappelles, maintenant...

—Ah ! c'est vous, mon père... Hâtons-nous, c'est le roulement des tambours...

—Ecoute donc, Madeleine ;... pense... comprends... le roulement des tambours, ce sont les soldats qui... reviennent......

—Oui... oui... courons-y... Vous allez voir s'il est... beau...

—C'est Perciva qui est beau, hein ? Madeleine.

—...Perciva... Perciva... et elle se souleva du coude sur son lit... Perciva... reprit-elle au bout d'un moment...

—Oui, Perciva... continua François ; souviens-toi...

Elle roula un regard égaré autour de sa chambre, plissa son front comme pour en

faire jaillir une idée, puis, fixant tout à coup François assis à son côté :

— Oh ! mon Dieu !... cria-t-elle avec un gémissement de douleur, et elle retomba lourdement.

XV

ANGOISSES ET DOULEURS

Oh ! la maladie au foyer, quelle tristesse !

Le docteur Ribaud, dans sa longue expérience de médecin, avait côtoyé bien des malheurs, assisté à beaucoup de scènes navrantes, vu couler bien des larmes, et il n'y était pas resté indifférent, sans doute ;

mais quel changement ce fut pour lui d'endurer ces angoisses pour son propre compte.

Depuis vingt-quatre heures, la fièvre le brûlait presqu'à l'égal de Madeleine. Tout l'épouvantait, tout l'oppressait dans la maison. Ces voix et ces pas en sourdine des domestiques, les chocs des verres à potions, les chuchotements inquiets, les gestes navrés des visiteurs, les portes fermées doucement, puis cette crainte mortelle qui l'étranglait subitement en constatant chez Madeleine une menace d'aggravation de la fièvre, du pouls, — toutes ces choses l'écrasaient et le laissaient sans la moindre énergie.

Mais, en même temps, quel soulagement, quel dégonflement de poitrine il avait, quand, comptant tout bas sur son vieux chronomètre niellé : un, deux, trois,

quatre, cinq, six, il concluait à une amélioration des symptômes.

Il vivait ainsi, dans des alternatives de consolation et de découragement, suivant les indications que lui donnait le pouls ou la fièvre de Madeleine.

Pendant ce temps-là, celle-ci, toujours étendue sur son lit blanc, laisse entendre un soupir, un gémissement, ouvre tantôt un œil, se retourne sur elle-même, murmure des lambeaux de phrases délirantes où se mêlent, dans une divagation complète, des noms, des mots dont elle embrouille et tronque les syllabes.

On voit cependant qu'il se fait un travail dans son cerveau à ses négations de têtes, ses gestes qui appellent ou repoussent, ses mouvements de lèvres, tantôt caressants, tantôt suppliants, qu'épie anxieusement son père assis auprès d'elle.

—Souffres-tu ? lui demanda-t-il, tout bas.

Elle fit signe que oui.

—Où souffres-tu ? reprit-il.

Elle montra son front.

—Tu as mal à la tête ?... hein ?... Me reconnais-tu, maintenant ?... Regarde-moi...

—Oui... Ah !... les tambours... cours vite... tu le guériras, toi,... tu es si bon ;... lui aussi est si bon... Les voilà...

Le docteur eut un froncement de sourcils.

Encore,... toujours,... murmura-t-il,... pauvre Madeleine,... comme elle l'aimait,... et il se mit à réfléchir profondément.

Qu'il avait donc durement payé les moments de bonheur qu'il avait eus dans sa vie. Comme tout lui avait menti. Il

s'était fait un point d'orgueil et d'honneur d'aimer sa famille et son pays ; ces sentiments si nobles, qu'il avait fièrement affichés, lui avaient menti comme le reste. Sa torture avait été plus douloureuse, ses angoisses plus poignantes, le fiel bu plus amer, justement parce que son cœur avait été meilleur, son âme plus généreuse, son patriotisme plus ardent.

Sa conscience ne lui reprochait rien, non, rien,... pas même la mort de Percival. Il souffrait horriblement de la maladie de sa fille ; il n'avait pas dormi un seul instant durant les quarante heures, longues comme des années, qu'il venait, le cœur tenaillé par l'angoisse, de passer auprès d'elle, et pourtant,... s'il ne pouvait rien se rappeler, rien revoir sans frémir de la scène de là-bas, dont le tableau lui traversait si souvent l'esprit dans un

éclair, — il n'éprouvait ni regret ni remords.

Il combattait constamment pour oublier le rapport qu'il y avait entre ces deux noms : Madeleine et Perceval. Car il ne voulait point, en s'accusant avec larmes du sort pénible de sa fille, envelopper dans la même douleur le sort du capitaine anglais.

Ce qu'il avait fait avait eu un contre-coup très rude. C'était bien triste pour Madeleine,... mais pour Gabriel ?... Et ceci le consolait.

Une plainte, lentement soupirée, le tira de ses réflexions.

—Tu n'es pas mieux, Madeleine ?... Parle-moi donc,... à moi, ton père... ton père.

—Je t'aime bien,... oui ;... si tu vou-

lais, tu le ressusciterais... Il s'est laissé tuer sans défense...

—A quoi songes-tu ?... Qui est-ce qui est mort sans défense ?... Réponds-moi...

—Cours,... cours,... le voilà,... couvert de sang, reprit-elle, en faisant un effort pour se soulever

—Ne bouge pas,... tu es trop faible, Madeleine ; tiens, recouche-toi ; et de ses mains tremblantes, comme on dépose dans son berceau un enfant endormi, qu'on caresse et qu'on berce encore, il lui plaça la tête sur l'oreiller, la recouvrit avec mille précautions puis il l'embrassa longuement.

Tout à coup, un pas dans l'escalier, un frappement léger, une poussée de porte, et tout de suite, la figure bouleversée de l'abbé Michaudin fit son apparition.

—Mon Dieu, je ne fais que d'apprendre et j'accours... Est-ce sérieux, Ribaud ?

—Sérieux comme dans tous les cas où le cerveau est en jeu...

—Comment expliques-tu cette maladie soudaine ?

Le docteur eut envie de tout avouer franchement, mais il crut remarquer un reproche tout prêt à s'échapper des lèvres de son ami et il s'arrêta à mi-chemin dans sa réponse :

—Mon cher curé, même morts, ILS savent encore m'atteindre, dit-il, en passant sa main, dans un mouvement de caresse, sur le front de Madeleine... Le capitaine Smith n'est pas revenu, lui, avec les autres soldats... et... tu vois...

—Que veux-tu dire, Ribaud ? Perceval est-il mort ? reprit l'abbé, anxieusement.

—Chut ! fit le docteur, sans répondre, en désignant sa fille du doigt.

Le bon vieux curé resta tout rêveur. Au bout d'un moment, il continua :

—Ah ! Ribaud, tu as souffert, tu as pleuré, dis-tu ? moins qu'elle, cependant. Et ce qui se passe est peut-être le miracle qu'elle avait un jour demandé à Dieu : celui de briser l'amour qui l'attachait à Perciyal... Tu ne sais pas, toi, comme elle l'aimait. Il n'y avait vraiment que la mort pour les désunir... Qui sait ? peut-être même que la mort, au lieu de les désunir, va les réunir de nouveau plus étroitement que jamais, acheva-t-il, comme en lui-même.

—Michaudin... ne me parle pas ainsi ; tu m'épouvantes...

Le docteur avait dit ces mots d'une

voix vibrante d'émotion, comme pour un appel suppliant.

Madeleine sursauta sur sa couche. Elle regarda vaguement autour d'elle, fit un effort pour se ressaisir et, apercevant l'abbé Michaudin debout à ses pieds, il parut se faire une lucidité passagère dans son esprit :

—Mon bon curé,... hélas ! non, ça ne se brise jamais... vous me l'aviez bien dit... Mais sauvez-le donc, vous, sauvez-le... ils vont le tuer...allez vite...Elle acheva dans un marmottage inintelligible ; la divagation l'avait déjà reprise.

—Pauvre enfant ! soupira le curé, et moi qui l'avais approuvée ;... oui, approuvée ;... entends-tu, Ribaud ? Toi-même, en la voyant se débattre avec tant de générosité et d'esprit de sacrifice pour

éteindre l'amour qui la consumait malgré elle, tu l'aurais aussi approuvée.

—Y songes-tu, Michaudin ? reprit le docteur.

—C'est justement parce que j'y songe que je te le dis. Le pardon est encore plus grand et plus beau que la vengeance, vois-tu.

—La dignité est aussi plus grande et plus belle que la bassesse.

—La dignité,... ah ! la dignité, elle est là, dans le cœur, Ribaud. J'ai combattu, j'ai été, comme toi, révolté de cet amour que je sentais grandir chez Madeleine ; ce que tu as enduré, je l'ai enduré. Mais de l'avoir vue, un jour, si résignée, si suppliante, si douloureusement triste, si complètement écrasée, je me suis demandé laquelle était vraiment plus admirable : ou sa dignité de fille qui souffre, se raidit

et se tord sous le poids de son amour qu'elle traîne comme un boulet dont elle ne peut briser la chaîne, ou ta dignité de père, qui se débat entre ton orgueil de patriote, ton honneur et ta susceptibilité de race et de famille. Et, quand j'ai su combien il était fier et honorable, le jeune homme que Madeleine voulait, avec une résignation si généreuse, arracher de son cœur, je lui ai dit : Madeleine, aime-le.

—Sans penser à son grand-père et son frère tués, à sa race écrasée, au mépris qui couvrirait son nom et le mien ?...

—J'ai pensé qu'elle aimait, Ribaud... J'ai pensé aussi que briser son amour serait peut-être en même temps briser sa vie,... et tu vois...

—Je t'en prie, Michaudin, épargne-moi, soupira le docteur.

Le vieux curé fixa sur lui son regard.

Il le vit si bouleversé, la bouche crispée comme pour un sanglot, avec une expression de figure si terrifiée, qu'il demanda, étonné :

—Mais qu'as-tu donc, Ribaud ?

Celui-ci resta muet, le front baissé, honteux comme un enfant, sous l'œil interrogateur de son ami. L'abbé Michaudin se sentit gêné lui-même. Il refit à rebours les dernières phrases qu'ils venaient d'échanger tous les deux et à mesure qu'elles défilaient dans son esprit, mêlées à un flot de réflexions réveillées pêle-mêle, son front se rembrunit peu à peu.

Tout à coup, il subit une secousse de tous ses nerfs et, haletant, son regard profondément enfoncé dans celui de Ribaud dont il s'était rapproché, tout bas, pour que Madeleine n'entende point :

—C'est toi, qui l'as tué, n'est-ce pas ?

Le curé n'avait prononcé aucun nom, seulement : "qui L'as tué." Et ceci voulait dire : le capitaine Smith, Percival, le fiancé de ta fille, celui pour lequel elle se meurt. Il continua :

—Je comprends ton angoisse et ta douleur. En tuant Percival, ta balle, dans un terrible ricochet, a du même coup dangereusement atteint Madeleine... Pauvres enfants !... Voilà que je les plains tous les deux ;... tous les trois, plutôt,... car je te plains, toi aussi.

—Grâce, mon ami. Ah ! ne m'accuse pas des souffrances de Madeleine... Je n'ai voulu faire que mon devoir.

— Ton devoir,... en es-tu bien sûr, Ribaud ? Puis, en quoi avait-il manqué au sien, celui que Madeleine devait, il me semble, protéger à tes yeux comme un rempart ?

—Michaudin... comment me parles-tu ?

—Je te parle en homme de cœur. Je sais pardonner.

Le docteur devint pâle sous l'interrogatoire sévère et solennel du curé :

—Eh ! bien, oui, reprit-il tout à coup, je l'ai tué, franchement, loyalement, et c'est heureux ; car qui sait, grand Dieu, jusqu'à quel degré tu aurais pu, en en appelant à mon amour pour ma fille, me faire oublier l'orgueil de mon nom, la dignité de ma race.

Et sans écouter il se précipita à genoux à côté du lit de Madeleine, comme pour lui demander pardon pour ce qu'il venait de dire.

—Viens, dit simplement l'abbé Michaudin ; et il l'entraîna hors de la chambre.

XVI

DOCTEUR ET CURÉ

—Tiens, c'est toi, papa ?

—Oui, Madeleine... Souffres-tu toujours autant ?

—Je ne sais,... je suis si perdue,... la tête si en déroute... Est-ce que je suis malade, papa ?...... Ah ! oui,... je suis bien malade...

C'est Madeleine qui revient, petit à petit, de sa violente commotion cérébrale. Mais à celle-ci succède une prostration générale accompagnée d'une élévation de température dont le pronostic inquiète gravement le docteur Ribaud.

Ce qu'elle gagne en intelligence, elle le perd en force. Elle avait tout oublié dans sa soudaine torpeur d'esprit; maintenant, à mesure que le jour se fait, elle comprend trop et c'est une autre souffrance qui l'étreint.

Depuis trois jours, ce changement s'opère graduellement chez Madeleine, et son père, qui la veille constamment, feuillette ses auteurs de médecine, cherche, prépare mille médications différentes pour enrayer le mal, mais il sait bien en lui-même que la thérapeutique a fort peu à faire dans de semblables cas.

Ces blessures profondes du cœur ne se guérissent pas par les moyens ordinaires chez des sensitives telles que Madeleine.

Dans sa douce et naïve résignation elle avait fait le sacrifice de toutes ses illusions, de tous ses rêves. Elle n'avait souhaité qu'une chose : aimer... aimer comme ça, simplement, sans ambition, sans espoir. Et cette seule chose, qui devait être sa consolation, lui était tout à coup si brutalement enlevée...

Et, chaque fois qu'une intermittence de lucidité d'esprit le lui rappelle, elle en reçoit comme d'immenses coups de massue qui la broient.

Son père suit en même temps le travail de termite qui la ronge intérieurement. Il sue à grosses gouttes dans ses inutiles efforts pour la ramener à sa première gaieté, à son ancien état de santé. Tou

jours la même fièvre la mine, tojuours le même épuisement l'abat.

—Si j'avais su .. se dit-il parfois ; mais d'une négation de tête il interrompt la phrase commencée.

Et il se remet à compulser ses livres dont les gravures, comme autant de malades vivants, défilent sous son œil expérimenté.

Non, le remède à la maladie de Madeleine n'est pas là. Il repousse les volumes empilés devant lui, bouche les bouteilles ouvertes distribuées partout, puis, sans un mot il se jette dans un fauteuil, complètement découragé.

Bientôt--toc, toc, très doux à la porte de la chambre.

—C est toi, François ?

—Oui, monsieur, répondit-il, et sa main tremblante glissée dans l'entrebaillement

présenta une lettre que le docteur alla recevoir.

Celui-ci, d'un mouvement exercé du pouce, fit sauter le cachet et il tira une carte élégante et très correcte.

Il resta terrifié, secouant l'enveloppe sous ses doigts frémissants, la figure bouleversée, le regard vague cloué sur le lit de Madeleine.

La carte portait :

PERCIVAL SMITH

Fort Chambly.

—Percival Smith... Percival... vivant... Il jette un cri : François ! qui réveille Madeleine. Dors, dit il, et les doigts crispés sur le carré de papier qu'il tient à la main, il s'élance à la poursuite de son vieux domestique... François, crie-t-il de nouveau du couloir.

Une voix haletante, entrecoupée par l'émotion lui répondit.

—Qui t'a remis ça, François, reprend le docteur.

—Lui... le capitaine Smith... Il s'est informé de la santé de mademoiselle Ribaud, puis il a déposé sa carte.

—Lui-même ?

—Lui même.

—Mais alors ?... Celui qu'on a... là-bas...

François, encore pâle et bouleversé de l'apparition si inattendue de Percival, haussa les épaules dans une mimique qui peignait tout son ahurissement, et, sans répondre à la question de son maître, ajouta simplement : " Madeleine sera si contente," et il disparut.

Oui, " si contente "... Il l'est presque

lui-même le docteur Ribaud, maintenant que, revenu de la surprise où l'a jeté cette quasi résurrection du capitaine Smith, il songe au salut de Madeleine. Mais à travers les lueurs de consolation qui illuminent son front, des idées sombres viennent se glisser qui le rembrunissent bientôt. Il lui semble qu'il se débat dans un cauchemar où tout s'embrouille dans une confusion impénétrable.

Les tortures d'âme qu'il vient d'endurer s'effacent devant d'autres tortures.

Tout à l'heure, Percival n'existait point. Il l'avait vu étendu, mort, porté comme une chose quelconque sur un brancard et ce tableau qu'il ne pouvait séparer de la maladie de Madeleine, l'avait durement fait souffrir. Maintenant, qu'il se le représente vivant, levé de son brancard, encore uni à Madeleine dans son esprit,

c'est un autre ordre de souffrances qui l'étreint.

—Faut-il donc que cette race s'acharne éternellement à s'emparer de la vie de chacun des miens ? se murmure-t-il, le poing secoué dans un geste de découragement... Tiens, te voilà Michaudin ?...

Il n'avait pas encore aperçu le curé, debout auprès de lui, qui l'examinait.

—Et Madeleine ? demanda l abbé.

—A peu près dans le même état... En effet, tu ne sais pas... le capitaine...

—Oui, je sais... Est-ce que Madeleine le sait aussi ?... Ecoute-moi, Ribaud, il faut que tu la sauves à n'importe quel prix... Aucun sacrifice d'orgueil ou d'amour-propre ne doit te coûter, tu entends ?

—Oui, j'entends et j'ai peur de comprendre ce que tes paroles peuvent signifier.

Elles signifient peut-être le salut de Madeleine... C'est une main que nous ne voyons pas qui a dirigé les événements de ces derniers jours, n'essaie pas de te substituer à elle.

Le docteur leva un regard égaré sur le curé :

—Crois-tu à la fatalité, toi ?

—Je crois en Dieu.

—Tu crois donc que c'est Dieu qui durant trois générations, nous jette, de ma famille, un à un, morts ou vivants, aux mains des Anglais ? Ceux qui ont résisté, ils les ont tués... Ceux dont ils n'ont pu prendre la vie, ils leur prennent le cœur, autre genre de mort. Car ma famille sera-t-elle moins éteinte, moins disparue, quand, au lieu de la vie, ils auront effacé jusqu'aux traces de son nom ? L'orgueil de ma race sera-t-il moins humilié, quand

mes compatriotes verront mes petit-fils abandonner leur langue pour parler anglais ?

—Autant que toi, Ribaud, je suis patriote, autant que toi j'aime ma nationalité, autant que toi je demande le triomphe des miens, mais en parlant comme tu parles, je croirais faire mentir mes sentiments de catholique que je place en dehors et au-dessus de tout autre sentiment.

—Tu crois ? Michaudin. Mais ce que tu veux admettre est épouvantable. Tu n'as qu'une paternité de fiction, moi, j'ai une paternité vraie ; la tienne s'étend sur mille personnes, tes ouailles ; la mienne se résume à Madeleine, ma fille ; dans ces conditions ton cœur ne peut être bon juge ; mais je te demanderai cependant : est-ce qu'en donnant ma fille à Percival Smith, ce ne serait pas outrager la mé-

moire de ce généreux enfant qui repose à trois pas d'ici et dont on entendrait le cri de révolte peut-être, si on écoutait ? Voyons, dis.

L'abbé ressentit bien la justesse de l'apostrophe et ne répondit rien.

—Ah ! tu ne réponds pas,... mais réponds donc ?... Smith, c'est un autre Henshaw, de même sang et de même race et tu veux, toi Michaudin, toi mon ami, tu veux que je cueille pour Madeleine des fleurs d'oranger aux cyprès de Gabriel ?

—Ribaud ! s'exclama simplement le vieux curé.

—Ce sont tes sentiments de catholique et de chrétien que tu m'opposes Mais Dieu lui-même, Dieu le père, le même grand Dieu dont tu as invoqué le pardon sur Gabriel mourant, n'a-t-il pas proscrit

et maudit toute la race des bourreaux qui avaient crucifié son fils ?

—Ribaud ! répéta le curé d'une voix suppliante.

—Non, non... Mon Dieu ! continua le docteur sourdement, le front dans les mains... Je n'ai donc pas assez souffert... je n'ai donc pas vidé le calice jusqu'au fond... si toutes ces souffrances et ces amertumes pouvaient être pour moi seul, au moins, que m'importerait ? Je me sentirais consolé et courageux... Mais pour elle, pour Madeleine...

—Est-ce que je n'ai pas toujours pris une part de tes douleurs, Ribaud ? Eh ! bien, nous serons encore deux.

—Oh ! je savais bien que tu m'approuvais.

Et le vieux docteur eut comme un sourire.

—Pourtant, non, je ne t'approuve pas, reprit gravement l'abbé Michaudin. Tu prises bien haut tes sentiments de loyauté, de générosité, d'honneur, de dignité, d'orgueil, eh ! bien, j'en connais de plus beaux et de plus élevés que les tiens.

Ribaud était pensif.

—C'est parce qu'il a été plus digne, plus loyal, plus généreux que toi, Ribaud, que Percival Smith a pu échapper à tes balles et venir t'offrir aujourd'hui, de la même main qu'il avait désarmée à la supplication de Madeleine, la preuve de sa sympathie.

—Que veux-tu dire demanda le docteur stupéfié.

—Ah ! tu avais visé juste et je comprends ton agitation en apprenant que Percival est encore vivant... car il n'est pas revenu, lui... le capitaine de là-bas.

—Hein ! fit-il.

—Oui, tu avais bien fait ton calcul, mais Dieu avait calculé autrement.

Ribaud regardait le curé avec des grands yeux étonnés.

—Tu aimes ça les beaux sentiments, continua-t-il, eh ! bien, écoute : Pendant que tu préparais des plans pour tuer Percival, celui-ci en préparait d'autres pour te sauver ; pendant que tu armais ta main , lui désarmait la sienne. Sans te soucier du bonheur de Madeleine tu allais t'embusquer pour mieux atteindre Percival ; lui, pendant ce temps là, par pitié et par amour pour ta fille, promettait, entraîné par sa générosité d'âme, de ne pas répandre le sang des patriotes, les tiens.

Mais bientôt, pris d'une sensation d'épouvante, il pensa : " Tenir cette pro-

messe, c'est faillir à ma loyauté de soldat ; ne pas la tenir, c'est tromper Madeleine." C'est alors que, pour rester fidèle à son amour et à son devoir, il accepta l'expédient honorable et chevaleresque proposé par son ami Archie Lovell. " Prends mon drapeau, lui avait-il dit et donne-moi ton épée... Ah ! je sais encore commander, va,... et puis je serais si orgueilleux de mourir à la tête de ta compagnie." Et Percival, le cœur serré, entendant encore bruire à son oreille les accents si tristes et si suppliants de Madeleine, lui avait remis son épée en échange du drapeau.

—Que m'apprends-tu, Michaudin !... celui que...

—Celui que tu as tué, Ribaud, celui que tu as vu couché sur un brancard, c'est le porte-drapeau... Comprends-tu comment la Providence a arrangé les événements ?

Elle a sauvé Perceval malgré toi et presque malgré lui. Maintenant réfléchis. Réfléchis qu'il y avait d'un côté un Anglais, Smith, de l'autre un Français, Ribaud. Compare leurs sentiments et leur conduite et décide qui a eu le dessous, quelle race a été rapetissée dans cette éventualité.

—Mon Dieu, Michaudin, aie pitié de moi... tu me tortures.

—N'es-tu pas un peu la cause, toi, des tortures de Madeleine ?

—Mais... Gabriel... Michaudin !... Gabriel... cria-t-il étouffant d'émotion et se dressant tout droit en face de son ami.

—Ah ! Gabriel, c'était un grand cœur... Peut-être, en mourant, n'a-t-il pas repoussé, lui, les larmes de douloureuse sympathie de Perceval ?

—Tu veux donc... tu veux donc...

Mais le docteur n'acheva point. Sa voix s'était éteinte dans un pénible sanglot.

Et dans une poignée de main, soumise, abandonnée, qui demandait grâce et où se sentait une volonté ébranlée, presque vaincue, l'abbé s'imagina reconnaître la capitulation de son vieil ami, toute voisine.

XVII

DEUX AMOURS

—Bon, comme ça, Madeleine, appuyez bien la tête... Si vous dormiez un peu ?... je resterais auprès de vous à vous surveiller...

—Non, François... Je me sens plus forte, il me semble, ce matin... C'est ce beau soleil qui me réchauffe et me ravive...

Comme c'est bon le soleil, hein ?... Tire les rideaux que je le voie, que je le regarde encore.

Et Madeleine, se soulevant du coude, caressa longuement de son regard pour en garder une éternelle vision les vagues vertes et flottantes du Richelieu, les grands arbres décharnés à la brise de cette fin de novembre, quelques feuilles mortes encore suspendues aux branches, des petits gamins, leurs sacs d'écolier aux dos, qui cueillaient là-bas des noix tardives, et plus à droite... elle chercha, pencha la tête pour mieux voir... les murs grisâtres du Fort.

Le Fort... oui, c'est lui surtout qu'elle désirait revoir, pour refaire dans son esprit, la faire revivre avec plus de vérité encore, une scène qu'elle évoquait tendrement en elle-même.

Mais elle en ressentit un frisson si glacé qui agita toute sa personne qu'elle se laissa retomber sur son lit en refoulant une larme aux fond de ses yeux. Elle resta longtemps rêveuse.

Tout à coup :

—Tiens,... mon gros journal, soupira-t-elle, en apercevant, encore sur son secrétaire, son cahier abandonné à toutes les indiscrétions... Mon Dieu ! Papa ne l'a point vu, François ?

—Non, mademoiselle, personne...

—C'est bon, donne-le moi, que j'en relise quelques feuillets... Ça me fera peut-être du bien.

—Non, ça vous fera plutôt du mal, Madeleine.

—Tu crois, François ?... Qu'importe une souffrance de plus.

Et, de son doigt fin et amaigri, humide

de salive pour mieux faire glisser les pages, elle fouille ; elle jette un regard tantôt indifférent, tantôt attristé sur la feuille qu'elle retourne avec effort ; elle murmure des dates : ah !... et elle relut...

Mais bientôt épuisée, tremblante, elle laissa échapper, de ses mains frémissantes, le vieux journal de sa vie.

—Tu as raison, François... Quelle différence il y a dans ce cahier vu d'aujourd'hui et vu d'hier... Il n'y a plus rien qui me fasse du bien maintenant, ajouta-t-elle tout bas.

—Cependant, Madeleine... si vous saviez... peut-être...

—Oh ! non, François... Regarde-moi donc comme je suis faible... comme je suis amaigrie... Elle s'arrêta pour respirer : Y a-t-il longtemps que je suis malade ?

François, agité, comme refoulant en lui

un aveu prêt à éclater, baissa simplement la tête, sans répondre.

De nouvelles questions parurent flotter sur les lèvres de Madeleine, mais n'osant pas les faire, elle ferma lentement, doucement, ses paupières comme dans un renoncement de tout son être.

Au même instant, le docteur Ribaud poussait la porte sans bruit et entrait.

Depuis la veille qu'il avait appris l'existence de Percival, une lutte terrible, sans relâche, se livrait constamment dans son âme. C'était des allées et venues inconscientes, des dialogues muets qu'il tenait seul, des interrogations, des réflexions qu'il se faisait.

Un moment assis, puis bientôt debout il se promenait sans but. Et à tout instant, par la porte légèrement entrebaillée, discrètement, il entrait dans la chambre de

Madeleine, se jetait sans bruit sur un fauteuil et restait longtemps à songer.

D'autres fois il lui parlait et c'était des phrases tourmentées qu'il lui disait, des mots de pitié entremêlés de questions suggestives : Te sens-tu plus forte, Madeleine ?... oui, n'est-ce pas... tu es mieux ?... Je t'aime bien, va... dis que tu m'aimes toi aussi... Tu es mieux, hein ?... dis moi aussi que tu es mieux.

Et quand Madeleine répondait : oui, papa... je me sens mieux, il contredisait tout de suite :

—Non, pauvre Madeleine, tu souffres encore ; tu me trompes...

Et il reprenait ses courses affolées à travers les pièces de l'appartement.

Ah ! de ses sentiments d'orgueil, d'antipathie, d'inimitié, il n'en restait plus rien dans son âme écrasée et souffrante. Sa

conscience lui avait fait subir un interrogatoire terrible et il en était sorti épouvanté.

Oui, une seule pensée le préoccupait maintenant : sauver sa fille. Mais, grand Dieu ! au prix de quel effondrement de tous ses calculs, de tous ses plus intimes sentiments. Il n'ose pas y arrêter son esprit. Il prend des détours, des tangentes fausses et mensongères pour mettre la raison de son côté et se dérober ainsi à ce malaise cuisant qui le harcèle comme un aiguillon de fer rougi au feu.

Puis, quand à bout de volonté, il sent la défaite, la soumission toute proche, le souvenir de Gabriel qu'il évoque vient, comme un ressort caché, le retenir encore.

Mais en passant de nouveau, un peu plus tard, rasant les portes, le cou tendu, il entendit, au milieu de paroles chuchotées,

la voix de Madeleine qui murmurait comme un soupir :

—Non... non... c'est pour me tromper que vous me dites cela...

Le docteur poussa fièvreusement la porte, un serrement d'angoisse au cœur :... Est-ce encore du délire ?... Il entra.

Non, ce n'était pas du délire.

C'est que le vieux curé Michaudin, sans l'avertir, s'était fait conduire tout droit à la chambre de Madeleine ; il s'était assis auprès d'elle et il lui parlait.

Ribaud devint tout honteux en sa présence, il sentit une espèce de défiance, presque de reniement, dans cette arrivée muette de son vieil ami. Il leva à peine les yeux sur lui et s'adressant à sa fille :

—Tu n'es pas plus mal, n'est-ce pas ?

—Non... père,... je vais mieux...

Il prit un verre sur la table.

—Tiens, si tu prenais un peu de cette potion, ça te ferait tant de bien, il me semble... essaie...

—Oh !... non... père... c'est inutile ; tu vois bien que je vais mieux... regarde, et elle fit un effort pour ébaucher un sourire où tout sonnait faux.

—Dieu ! que tu es bonne, toi.

—Mais toi aussi, tu es bon, père.

Il ne put réprimer un ressaut de toute sa poitrine. Cette réponse, si douce, si naïve, si caressante dans la bouche de Madeleine, venait de le brûler jusque dans les moëlles ; c'était un abîme qu'elle ouvrait devant lui cette phrase toute pleine de suave résignation sans même une ombre de reproche : Toi aussi, tu es bon, père.

Il se pencha sur elle, la baisa au front longuement, comme pour en garder une

traînée de tendresses et d'amour qui le soutiendrait, et sans ajouter un mot, précipitamment, il sortit.

....

—Quand je te dis, Madeleine, qu'il vit,... et que tu vivras toi aussi.

C'était le curé qui tout de suite avait repris.

—Si c'était vrai... oh !... Et Madeleine avait esquissé ce sourire de malade si charmant, si bon, si rayonnant, un de ces sourires comme en ont les phtisiques à qui l'on dit menteusement d'espérer et qui ne s'oublie jamais.

—J'ai tant prié, va ; je n'ai demandé que ça, rien que ça à Dieu en retour de ma vie offerte. Crois-tu qu'il pouvait me refuser, moi qui lui ai tout donné, tout sacrifié ? Puisque sous son regard, devant son petit autel, en son nom presque, je

t'ai dit, je t'ai commandé : Aime-le, est-ce qu'il pouvait me désavouer ?

—Si c'était vrai, répétait Madeleine... si c'était vrai... Et pourtant...

Mais pendant ce temps-là, un homme, frôlant des coudes les murs et les clôtures blanchies, va à travers les rues, indifférent à tout, sans reconnaître personne, avec le regard vague et stupéfié d'un somnambule. A chaque pas qu'il fait, il lui monte de la poitrine des soupirs de bûcheron à la tâche.

Qui il est ? Le docteur Ribaud.

Où va-t-il ainsi ? Au Fort.

Oui, au Fort, tendre la main à Percival et lui crier dans son désespoir humilié : puisque Madeleine se meurt à cause de vous, sauvez-la donc alors.

Pour s'expliquer la possibilité d'une telle démarche de la part du docteur

Ribaud, il faut d'abord comprendre la force de ce sentiment, l'amour paternel. Rien ne lui résiste et le dernier des misérables, celui qui égorgerait sa mère, devient doux et rampant dès qu'il s'agit de son enfant.

Et il avance ainsi, son chapeau sur les yeux, hésitant et honteux comme un criminel.

Pour ne pas reculer, ne pas retourner chez lui dans un mouvement de révolte de tout son orgueil, il se répète constamment cette phrase où Madeleine a mis toute la musique si douce, si caressante de sa voix : Toi aussi tu es bon, père. En même temps, il se représente celle-ci, pâle, amaigrie et ce tableau le soutient et le raffermit dans sa résolution.

Il aperçoit maintenant le Fort tout près de lui ; mais au même moment le

coup de canon de midi retentit avec un bruit de provocation insolente. Il s'arrête effaré, comme s'il eut reçu le boulet en pleine poitrine et sa double fierté de Français et de patriote se réveille.

Le fracas de la détonation qui gronde autour de lui en échos bondissants ravive son vieil orgueil de race, ses oreilles bourdonnent, le vertige le roule dans un nuage où il entend tout son passé d'honneur indomptable et rigide lui crier des apostrophes qui l'écrasent et le clouent sur place.

D'une main il se cramponne à un arbre du trottoir, de l'autre, un instant brandie dans un geste de défi et de mépris vers le Fort, Il appuie son front baissé. Il parle et on l'entend qui se dit, toute son ardeur passionnée dans la voix : je n'irai pas, non, je n'irai pas.

Mais à la même minute, succédant aux grondements du canon qui venaient soudainement de ressusciter toutes ses colères et ses rancœurs, un autre son le frappe un son doux et tendre, ne rampant pas celui-là sourdement au fond des ravins, dans les coins obscurs des bois, mais planant, léger et caressant comme un pardon, dans le ciel pur, c'est celui de la cloche de son village.

Oh ! alors une réaction nouvelle se fait à chaque volée de l'angelus. C'est à présent la détente. Ce tintement l'impressionne comme s'il eut entendu le glas de sa fille.

Il revoit Madeleine, il entend sa voix, il lit le reproche écrit dans la figure de l'abbé Michaudin, et, déjà gagné, emporté de nouveau par son amour de père plus fort que tout, il détache péniblement ses mains

de l'arbre où il s'était appuyé, et, haletant, la tête en déroute, sentant des oscillations dans le trottoir, il reprend son chemin.

Il s'engage sur le terrain en pente qui mène au Fort. A l'avance, il roule dans son esprit des phrases,... il les change, en choisit quelques-unes violentes et fières, qu'il remplace tout de suite par d'autres plus soumises, plus humbles où il implore le salut de Madeleine.

Le docteur Ribaud est bien vaincu cette fois.

Mais, justement comme celui-ci s'engouffre sous la voussure qui encadre l'immense porte du Fort, Percival Smith, Percival lui-même, pareillement agité, également aiguillonné par son cœur, traverse en sens contraire les rues du village de Chambly. Mais chez lui, pas d'hésitation, pas de lenteur ; il va automatique-

ment, dans un élancement violent, presque sauvage de sa volonté et de son amour.

Sa démarche est ferme, décidée, malgré la fièvre qui le brûle et l'étourdit, et une pensée fixe où se traduit tout l'emportement nerveux d'une résolution énergique s'accuse nettement chez lui aux plis creusés de son front.

Il a reçu, sans savoir d'où ni comment, ce simple mot sur une carte : Madeleine ; rien que ça : Madeleine. Mais à travers le papier, il y lit un appel éperdu de détresse. Sans peur, bravant toutes les colères, décidé à toutes les audaces, résigné à toutes les insultes, il accourt vers elle... Car Madeleine... c'est sa fiancée devant Dieu, devant sa conscience.

Il entend les battements désordonnés de son cœur dès qu'il entrevoit parmi les arbres certaines fenêtres, si mornes, si

tristes à voir à présent, dernièrement si gaies, où du Fort, il puisait à chaque instant du jour, de son regard projeté, tout le baume enivrant qui avait adouci sa vie de soldat.

Tout à coup, une pensée horrible le suffoque et le crispe affreusement : Si elle était morte.

Emporté, comme affolé par sa crainte et son amour, il atteint la maison du docteur Ribaud, il en escalade le perron, il frappe, il ouvre...

François est là.

—Madeleine, crie-t-il, pendant que son regard inquiet, effaré, bouleversé, fouille, plonge à travers les portes ouvertes... Madeleine, où est-elle ?... Je veux la voir. Et son œil supplie et menace à la fois.

—Là, dit simplement François en pointant sa main en haut.

—Conduisez-moi,... je veux la voir, repéta-t-il, avec un ton d'angoisse et de commandement.

Le vieux François songea un moment, puis, le doigt sur les lèvres :

—Venez, lui dit-il tout à coup, et, sur la pointe des pieds, grimpant les marches de l'escalier, il entr'ouvrit la porte et brusquement le poussa dans la chambre de Madeleine. L'abbé Michaudin y était encore ; il priait maintenant.

Alors, un cri de surprise extrême retentit ; un de ces cris isolés, détachés, que l'on entend ou que l'on pousse parfois dans les nuits de rêve :

—Perceval !

Et Madeleine, subitement transformée, transfigurée comme dans une assomption de vierge, retrouvant sa force dans son émotion, dans ce bonheur si soudain, si

imprévu qui l'assaillait, s'était redressée toute droite dans son lit.

Elle tendit instinctivement ses mains comme pour une imploration de prière : Percival ! répéta-t-elle de nouveau et elle eut un geste vite réprimé de caressante étreinte.

—Madeleine,... Madeleine,... lui souffla doucement la voix de Percival.

Elle le regarda tendrement,l'examinant, comme en doute :

—Oui, c'est bien toi, dit-elle.

Puis ayant tourné un instant, vers le vieux curé tout ému, assis immobile auprès d'elle, ses pauvres grands yeux bleus tout débordants de larmes, pour lui bien faire comprendre et sa reconnaissance et son bonheur, elle se jeta sur son lit, la tête cachée dans son oreiller.

Une violente agitation d'âme les boule-

versait intimement, bien que différemment, tous les trois, et silencieux, le regard voilé, retenant même leur respiration, ils restèrent longtemps, bien longtemps, sans souffler un mot, dans le calme morne de la chambre.

A ses épaules secouées, on reconnaît que Madeleine pleure ; mais quelles bonnes larmes elle répand, quelles larmes ineffables qui lavent, qu'elle boit et qu'elle bénit.

A la fin, Percival s'approcha d'elle : Va, ne pleure pas, Madeleine.

Mais une voix grave, adoucie et cassée par l'émotion, avait repris auprès de lui : Non, ne pleure plus, pauvre Madeleine.

C'était le docteur Ribaud qui apprenant de la sentinelle le départ de Percival était tout de suite revenu à grands pas auprès de sa fille.

Son attitude digne indiquait la modeste sérénité des suprêmes résolutions. Il n'avait trahi aucun mouvement de surprise ou de dépit ; sa figure solennelle paraissait plutôt réjouie et rayonnante.

A bout de forces, tout à son cœur de père maintenant, il saisit, dans un geste résigné et sublime de renoncement, la main de Perciyal dans la sienne, et, l'entraînant aux côtés de Madeleine, au devant de son vieil ami :

—Eh ! bien, bénis les donc, Michaudin... Nous serons un de plus pour pleurer Gabriel.

Puis, las de lutter, se jetant à genoux, il posa sa tête blanche sur l'épaule de sa fille, leurs cheveux mêlés, toute sa large stature secouée par les sanglots, et il lui murmura dans la chaleur confondue de leurs respirations :

—Dis-le moi, maintenant, que je suis bon.

Et Madeleine, plongeant ses doigts fins dans les cheveux de son père, lui répéta comme dans une gâterie de mère pour son enfant :

—Oh ! oui père, comme tu es bon.

XVIII

JOURNAL DE MADELEINE

2 mai 38.

Quand je me reporte à une certaine visite faite l'automne dernier à l'église de mon village, quand je me revois écrasée dans une banquette sous le poids de mon amour découragé, je me rappelle l'aspect de morne vétusté, de navrante tristesse que m'offraient alors les murs dépolis, les

grands saints ankylosés des tableaux, les voûtes et les colonnettes dédorées.

Mais au matin de ce joyeux jour dont chaque heure résonne encore dans mon cœur, l'ai-je trouvé gentille et coquette un peu la petite église de mon vieux curé !

J'étais si délicieusement impressionnée, en y arrivant au bras de mon père, que je n'ai rien vu de ses lézardes, de son mortier effrité, de ses pierres détachées et branlantes.

Je n'ai remarqué que des fleurs, des cierges allumés et scintillants partout, les buées de l'encens, un grand tapis rouge qui étendait des étoiles multicolores sous mes pieds. Partout des visages joyeux et amis tournés vers moi et à chaque niche collée aux murs de bonnes vieilles têtes de saints de tous les temps et de toutes les races,—St-Paul, St-Patrice, St-Jean, St-

Pierre,—qui riaient et fraternisaient dans leur allégresse, comme Percival et moi dans notre bonheur.

Puis, pour m'étourdir encore davantage, des flots harmonieux de marche nuptiale, des volées éclatantes de cloche qui remplissaient toute l'église et lui donnaient des allures de septième ciel.

Il y avait bien encore un autre saint,—vivant celui-là—mon vieux curé, qui me parut, malgé sa figure grave et la solennité de sa mission, se mordre les lèvres, quand il m'a demandé : Prenez-vous pour époux ce grand vilain capitaine qui est là à genoux à vos côtés.

Il me semble même qu'il y a mis un petit ton moqueur qui signifiait : Tu comprends, Madeleine, je te demande ça parce que c'est la coutume ; je sais bien que tu vas me répondre tout de suite : oui.

Et qu'il avait, ma foi, mon Dieu, bien raison, mon bon curé !

Ensuite, il m'a débité des phrases latines qui m'embrouillèrent totalement et m'entraînèrent dans un monde fantastique où les statues, les assistants, les enfants de chœur avec leurs surplis blancs, les saints des niches me parurent comme transformés tout à coup en personnages de cire. Jusqu'à mon fidèle François, dont je voyais distraitement la barbe blanche épousseter le rebord du jubé, qui me sembla aussi soudainement transfiguré.

C'était une étrange émotion qui me berçait.

Peut-être étais-je déjà consciente de la solennité de cette minute qui venait de confondre nos existences et nous river éternellement l'un à l'autre, Perceval et moi !

Je ne revins complètement à la réalité que dans la sacristie, quand je vis mon père, avec un sourire plein de suave bonté, tendre la main à *mon mari*.

Là j'ai vu que j'étais vraiment femme.

C'était de la part de mon père la confirmation pleine et entière de la bénédiction de mon mariage par Dieu.

Oh ! cette franche poignée de main échangée entre eux, quelle joyeuse et consolante impression j'en ai reçue.

Quelle ratification complète de notre amour j'y ai vue. Car j'ai compris que cette main tendue signiflait maintenant : l'oubli, le pardon, l'affection vraie, la sincère sympathie.

---

20 mai 38

Comme elle a flambé !...

Oui, brûle, lui ai-je dit, et, du bout de ma plume, je la piquais, je la retournais pour que le feu la léchât mieux et plus vite.

Puis en tendant les lèvres, à pleins poumons, j'ai soufflé très fort sur les restes pulvérisés, afin de les chasser à tous les vents et n'en rien laisser de leurs cendres et de leurs poussières de cendre.

Elle en contenait tant aussi de sombres et lugubres désespérances, de tristesses alors crues sans retour, cette page,—écrite un jour de cruel découragement,—que je viens d'arracher à mon journal et dont il m'a fait tant plaisir de suivre des yeux les contorsions sur la flamme.

Un instant, j'ai vu avec terreur les mots

de désespoir et d'abattement, la date—25 novembre 37,—tout ce que j'y avais tracé, se dessiner en lettres sinistres, que je pouvais lire encore sur le fond carbonisé du papier. Mais bientôt tout s'est effacé et confondu dans un nuage aussi sombre que mes pensées d'alors.

Ainsi, ne t'inquiète pas, mon gros cahier, si tu me vois les yeux rougis, c'est la fumée qui me fait pleurer. Car maintenant, oh ! c'est le réveil, c'est la vie, c'est la gaieté, ce sont les accords ineffables de l'amour et du bonheur ; c'est l'ivresse folle, débordante, qui court dans mes veines.

Plus d'abîmes entr'ouverts sous mes pieds ; mais une main qui se tend vers moi, un bras qui me soutient, m'entoure et me protège.

A travers ce concert de joie et d'amour

qui berce maintenant mon esprit, pouvais-je permettre à cette page de continuer à jeter constamment sa note douloureuse et découragée ?

---

2 juillet 38.

J'ai retenu cette parole de mon père : Eh ! bien, nous serons un de plus pour pleurer Gabriel.

Et aujourd'hui, Percival m'a accompagnée dans mon pèlerinage annuel à la tombe de ce cher petit frère.

En route, je me suis fait raconter tous les incidents de ce drame affreux qui l'avait si brusquement enlevé à notre affection. C'est avec une émotion encore vibrante qu'il m'en a répété chacun des détails : Ce pauvre Gabriel foudroyé à la première balle ; mon père, affolé de dou-

leur et de colère se précipitant au même moment sur la scène ; l'abbé Michaudin complètement atterré; Percival lui-même, bien que témoin adverse, empoigné jusqu'aux larmes en face de cet héroïque enfant, tout à l'heure la jeunesse et la vie, déjà cadavre, qui venait avec tant de grandeur d'âme sacrifier les illusions de ses vingt ans à ce qu'ils appellent l'honneur.

L'honneur, mot terrible et sauvage dont on couvre les tragédies semblables, mais qui ne les expliquera jamais à mon cœur de femme.

Percival s'est agenouillé à côté de moi sur le gazon reverdi et j'ai senti alors que nous ne faisions vraiment plus qu'un et que c'était bien son frère qu'il pleurait lui aussi.

Il m'a semblé qu'il me pardonnait, qu'il m'approuvait maintenant mon pauvre

Gabriel, et qu'il se réjouissait en lui-même dans son ciel de ce que l'exemple de sa mort, de son dévouement et de son courage avait pu arracher des larmes d'admiration et de regret même à ses adversaires.

Puis, Percival s'est levé et il m'a dit :

—J'ai une autre tombe à visiter. Elle recouvre quelqu'un qui s'y est volontairement couché à ma place et qui a ainsi payé de sa vie, tout, tout mon bonheur... Comprends-tu Madeleine ?...

Alors, sans répondre, j'ai détaché une fleur de celles de Gabriel et j'ai suivi Percival à la tombe de Archie Lovell......

....

FIN.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-SIX JUILLET MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUIT
PAR
EUSÈBE SENÉCAL & CIE
20 RUE ST-VINCENT, MONTRÉAL

DEC 1 5 1957

PS 9455 H65R5

Choquette, Ernest
Les Ribaud

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 16 06 11 007 5